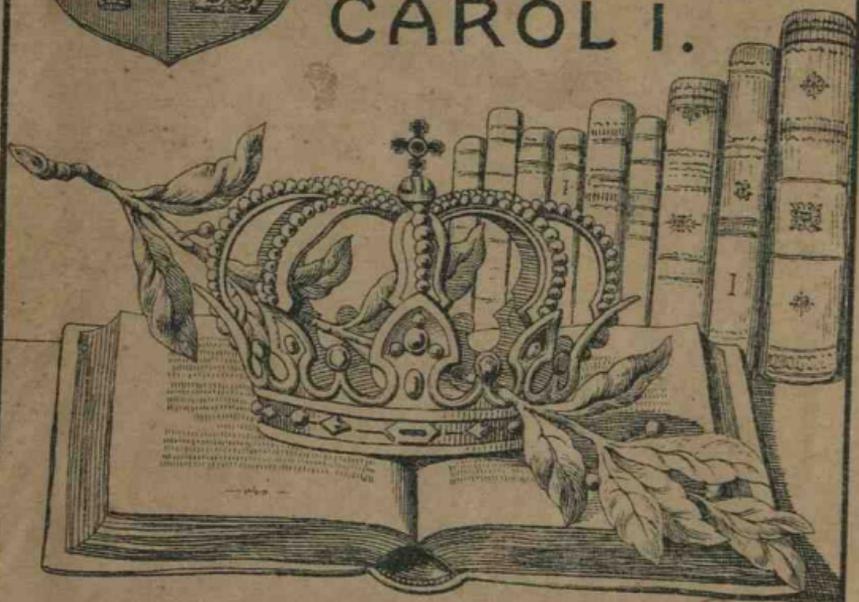




BIBLIOTECA
FVNDATVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.



Nr. Inv.

~~4433-8017. B.~~

Secțiunea

XXVIII

Raftul

A

88135

Inv. 4433

b256106

Scènes et Histoires

du Passé Roumain

Un procès de dénationalisation

PAR

N. IORGA

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

104379
N
256106

Articles publiés dans l'INDÉPENDANCE ROUMAINE



BUCAREST

IMPRIMERIE DE L'INDÉPENDANCE ROUMAINE

PLACE DU THÉÂTRE NATIONAL

1902

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ

BUCUREȘTI

COTA

88 135

9953

Re 13/03

B.C.U. Bucuresti



C104372

LE NOUVEL AN D'AUTREFOIS

LA FÊTE OFFICIELLE

Nous vivons dans un âge sévère et pratique et, lentement, les pompes qui faisaient les délices des temps plus naïfs — où il faisait mieux vivre — s'en vont. La vie perd les couleurs vives dont elle se parait de temps en temps: un ton gris et maussade s'étend sur les jours qui se suivent. Et on sourit en trouvant dans les monuments du passé le récit fait avec gravité et conscience des festivités de nos ancêtres.

De l'ancienne fête du nouvel An, avec sa familiarité entre toutes les classes, avec ses réjouissances bruyantes, avec ses lumières à toutes les fenêtres et son sourire sur tous les visages, — il ne reste rien aujourd'hui. Rien que ce qui

peut servir à gagner facilement l'argent du prochain, qui le donne chaque année de plus mauvais cœur. Le bakschisch et les cartes de visite, c'est tout ce que nous avons encore. Les enfants des faubourgs même ont oublié les traditions et jusqu'aux chansons traditionnelles, et j'ai été réveillé la veille de Noël par un groupe de gamins qui me souhaitaient de longues années heureuses en psalmodiant d'une manière plus qu'affreuse le *Balcesco murind*, d'Alexandri, c'est-à-dire la plainte de Balcesco sur son lit de mort. J'écris, comme le pauvre défunt, une histoire de Michel-le-Brave, et les félicitations funèbres ne pouvaient pas tomber mieux.

Laissons de côté maintenant le présent: les théories des serviteurs, facteurs, balayeurs, des amis des jours de fête, laissons le *Balcesco murind* et autres chants séculaires, destinés à accroître les jours de ceux qui les entendent et transportons-nous en esprit dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, pour voir la manière dont l'Etat célébrait alors la fête du nouvel An. On a beau porter des habits à la dernière mode, lire les livres parus sur les boulevards parisiens, tâcher d'oublier sa

langue et habiter de longs mois à l'étranger, nous descendons (nous, c'est-à-dire l'auteur et un certain nombre de ses lecteurs), nous descendons de ces hommes-là.

Bucarest et Iassi — il n'y a pas de Roumanie encore et personne n'y pense — ces deux capitales ont un aspect disparu aujourd'hui et dont peut donner seulement une certaine idée quelque vieille maison oubliée dans un coin de faubourg. Pas de maisons à plusieurs étages, pas de pavés de pierre ou de bois, pas de gaz et pas de réverbères, pas de rues alignées plus ou moins, pas de sergents de ville et de passants «européens». En échange, de petites maisons, aux petites fenêtres étroites, couronnées d'un grand toit pointu, en bardeaux noircis. Devant, soutenu par des colonnes de bois, un véranda, et tout autour des bancs. Des bâtiments de service sont parsemés dans la grande cour, ornée d'un jardin à l'ancienne mode et fermée par de hautes palissades et une énorme porte cochère, aux massifs battants que peuvent réunir les longs verrous.

Les rues sont pavées de poutres de

bois, qui ne sont pas précisément faites pour enchanter les étrangers de passage, mais qui valent mieux que la terre détrempée de pluie, que les ornières impraticables des temps héroïques. Il y a des maisons dont la cour avance sur la rue, malgré les ordres des princes, qui connaissaient l'alignement et le recommandaient aussi chaleureusement, mais d'une manière un peu moins efficace, que nos municipalités d'aujourd'hui.

Pendant la nuit, pour éclairer tout cela, il n'y a rien. Ou presque rien: à Iassi, vers l'époque dont nous parlons, on a pour éclairer la ville vingt-et-une (lisez: vingt-et-une) lanternes, dont l'entretien et les gardiens aussi sont payés par les négociants de l'endroit à tour de rôle: huit paras par nuit. Aux carrefours seulement veillent les gardiens de nuit, soldats et *zapschis*, «qui doivent garder, sans dormir, du soir au matin»; mais je soupçonne que les vrais gardiens des ancêtres étaient leurs chiens, plus «fidèles», ceux-là, que les plus fidèles parmi les *zapschis*.

Il y a deux catégories de passants: ceux qui marchent par eux-mêmes et les autres. Les premiers pataugent dans

la blanche neige, la boue noire ou la sale marmelade de janvier, bien qu'en théorie les podars et les particuliers (ô circulaires de nos mairies contemporaines!) doivent balayer le *pont*—c'est le nom d'une rue «pavée»—«deux fois par... semaine». Quant aux personnes bien nées, aux *eugénistes*, celles-là ne touchent pas la terre du bon Dieu: chez soi on a le moelleux tapis du marchand grec et, quand on sort, porté par deux laquais ou *feciori*, qui vous prennent par les aisselles, on a la *boutca* qui vous attend ou la moderne calèche de Vienne. Le boyard monte, la portière se ferme, l'Albanais parsemé d'or sur ses vêtements de velours et de soie prend place derrière son maître, qui le domine de son énorme couvre-chef, l'*ichlik*, et le cocher anglais de l'époque, qui est un tzigane, plus ou moins déguenillé, fouette les petits chevaux de race indigène. Car le seul luxe du noble valaque et moldave est celui de ses habits et celui de l'Albanais. Quant au reste, il ne s'en soucie pas.

Donc, la veille du premier janvier, plébéiens et boyards, éclabousseurs et éclaboussés, attendaient sous un ciel plus

ou moins clément le grand spectacle princier, l'*alaï* du voévode.

Le prince, Sa Majesté (c'est le titre qui lui revient, parce que ce vassal du Sultan, qui peut le faire décapiter, étrangler ou assassiner sous un prétexte quelconque de trahison, a, dans son État, l'*imperium* entier, tout le pouvoir d'un empereur) —, le prince assiste au service divin, dans l'église de la cour, entouré de tous ses dignitaires, dont le nombre est assez grand pour faire honneur à un roi puissant et respecté. Quand tout est terminé à l'église, il sort, traverse la cour de son palais, où attendent les soldats, le fusil à la main, et à leur tête leurs chefs, qui dépendent du Hatman, espèce de ministre de la guerre, et du « ministre de la police », l'Aga. Ces soldats sont surtout des étrangers: des Serbes, des Albanais, des Turcs. Ils n'ont guère bonne mine, malgré leurs habits brodés d'or, leurs fez et leurs yatagans: un voyageur anglais les compare à des « assassins », et ils pouvaient bien l'être ou l'avoir été.

Le Voévode se dirige vers la Spatarie ou chambre de celui de ses ministres qui est le Spatar: le Métropolitain et les boyards l'accompagnent. Ils

s'assoient, «selon leur rang», c'est-à-dire d'après d'anciennes normes impériales byzantines, autour d'une table de festin. Mais on sert seulement cette fois — ce sont les *idiclis* ou pages qui font le service—un verre d'eau-de-vie russe, des bonbons et l'inévitable café turc. Quand le prince approche le verre de ses lèvres sacrées, la multitude qui entoure son palais a le plaisir d'entendre la détonation des canons, le «petit feu» des fusils et ce qui peut pénétrer encore, à travers ce vacarme, de la musique orientale, de la *mehterhanea*, propre, nous assure-t-on, à faire pleurer les cailloux.

Ce n'est pas encore fini. Avant la musique «allemande», qui ne vient que plus tard, on a encore une seconde musique, celle des tziganes, la plus ancienne, celle qui délectait, sans doute, l'ouïe des princes combattants d'un autre âge. Ils jouent à leur tour, des anciens airs ou des chansons nouvelles, à la mode grecque. En dernière ligne, viennent clôre la cérémonie les représentants des corps de métiers, «pour faire la cérémonie du nouvel An». Le Grand-Camarache, qui tient les comptes du prince, fait partager une centaine

de piastres à ces bons artisans, qui se font bien humbles avec leur compliment devant la personne toute-puissante de «Sa Majesté». Et puis tout ce monde se disperse, pour aller trouver chez soi le repas plantureux du soir, les grasses viandes, les sauces aromatiques des fêtes d'hiver. «Sa Majesté» passe ce soir solennel avec les siens, et peut-être admettait-on sous ses fenêtres aussi les enfants et les grands gars qui venaient, avec leurs tonneaux vides, auxquels une queue de cheval, fixée sur une peau d'âne tendue, donnait une voix effrayante, avec leurs masques, leurs clochettes, leurs charrues ornées de rubans, pour souhaiter une bonne année, eux, les très humbles, aux très grands boyards et aux puissants du pays.

Au milieu de ce gai bruit de saturnales chrétiennes, on entendait les tambours et les fifres des musiciens turcs, qui allaient réclamer ainsi leur pourboire, leur cadeau de la princesse, des enfants princiers, du Métropolitain et des boyards en fonctions.

Le lendemain, la Saint Basile, arrive enfin. Dès la veille, le prince a fixé l'heure à laquelle il fera son entrée dans

l'église, et le troisième logothète l'a communiquée aux bâtonniers du Métropolitain et des boyards. Au moment où il sort de ses appartements, sa brillante cour de prélats et de dignitaires l'attend dans la salle de la Spatarie. Le Voévode porte par dessus ses précieux habits «le vêtement impérial qui s'appelle *cabanitza*». Il monte sur le trône et distribue des vêtements de parade, des castans, dont il honore ses plus grands boyards. Ensuite, quand vient le moment d'aller à l'église, le Spatar place sur son épaule «le sabre impérial» et prend la masse d'armes dans sa main droite, tandis que le bonnet du prince, la kouka, repose sur la tête du même Spatar. Dans l'ordre sacramental qu'une génération transmet à une autre et qui a été jadis emprunté aux empereurs d'Orient, le long cortège se dirige enfin vers l'église, entre deux haies de dignitaires inférieurs et de bâtonniers. Des *zapschis* portent à la tête de l'*alaï* les «signes» des boyards, emblèmes d'or et d'argent de leurs dignités.

S'il y a un patriarche — et il y en a souvent, parce que dans nos capitales règnent les princes chrétiens, patrons de l'orthodoxie orientale, — quand un suc-

cesseur des apôtres se trouve présent, c'est lui qui officie, sous la lourde couronne d'or et de velours, ornée de pierres d'un prix inestimable. Si non, c'est le Métropolitain, «en manteau, la *pateritza* à la main». Le prince, après s'être arrêté sur la «pierre du milieu», s'incline devant l'image du Christ, de la Vierge, devant «les portes impériales», qui ferment l'autel, et fait un signe de tête au Métropolitain et au reste des assistants. Il prend place ensuite dans la *strana* et, à droite ou à gauche, se rangent les évêques appuyés sur leurs bâtons, les boyards portant leurs «signes». Un ordre fixé pour toujours préside à la distribution des places.

Il n'y a pas un mouvement qui ne soit prévu, et le tout est empreint d'une pompe sévère, qui rappelle d'autres temps et d'autres puissances.

Enfin, le service est terminé; le prince a pris le pain sacré, l'*anafora*, dans la coupe de métal précieux que deux officiers inférieurs sont allés chercher dans le trésor. Voici les évêques qui quittent maintenant leurs places, et le Métropolitain à son tour; ils se rangent du côté de la porte, par où «Sa Majesté» va sortir. Quant aux boyards, ils restent

immobiles, le visage tourné vers le maître, leurs sceptres d'or et d'argent à la main.

Le prince sort. A la porte, au dehors, l'attend le capitaine des chasseurs pour lui présenter des cerfs, des chevreuils, des sangliers, des lièvres, du gibier à plume. Le Voévode remercie d'un signe et rentre dans la Spatarie, pendant que, au milieu de la suite nombreuse, le Grand-Vestiar jette à la foule des paras, d'une manière assez parcimonieuse. Le chemin est parsemé de mouchoirs de soie et de « signes » de dignité qu'on met sous les pieds du maître.

Le Grand-Postelnic part pour inviter le clergé et les boyards dans la Spatarie, car jusqu'alors ils attendent dans le divan. Le cortège passe sur les tapis des pages, des « enfants de la maison », qui se couvrent de paras et de piastres; peut-être même quelque monnaie d'or s'égaré-t-elle parmi les autres. Le prince reçoit le baise-main des assistants. Il fait distribuer de l'eau-de-vie encore, des bonbons et du café turc, et de nouveau les canonniers déchargent leurs pièces, les fusiliers leurs fusils et la musique princière joue les airs favoris de l'Orient.

Le Métropolitain, les évêques, les principaux boyards vont ensuite présenter leurs félicitations à la princesse et à la famille du Voévode, tandis que ce dernier reçoit les dignitaires inférieurs et les envoyés des consuls; ces derniers, des personnages capables de nuire, reçoivent les meilleurs cadeaux.

Quelque fois il y a «table princière». Le Postelnic, le Spatar, le Paharnic, le Coupar servent, dans leurs habits de fête, «Sa Majesté». Le Stolnic, chef de la cuisine et un grand boyard en même temps, déguste le premier les mets qui doivent être présentés au prince. Le Medelnicer, un autre dignitaire principal, offre l'aiguière pour laver les mains et sert la soupe, puis il change les assiettes. Le Clucer a le soin des hors-mets. Le Vamesh apporte les bonbons.

Les toasts se succèdent. Le Métropolitain fait des prières «pour la gloire de Dieu», le prince élève son verre «pour la santé et la victoire de l'empereur» — l'empereur païen de Constantinople; et on entend le bruit des canons, des fusils, le bruit, un peu plus harmonieux, de la musique turque. Vient la santé de la princesse, qui n'assiste pas, retirée dans son harem, celle des jeunes

princes. Suivent les cadeaux pour les dignitaires du second rang. Ensuite le prince boit à la santé du chef religieux de la principauté, «Sa Très Haute Sainteté» le Métropolitain, et cette fois on n'entend ni musique, ni canons; les seuls chantres font leur devoir comme auparavant, avec le Protopsalte à leur tête. Mais le vacarme militaire et musical recommence quand le voévode, élevant de nouveau son verre, a prononcé le nom des évêques, des boyards et «du peuple du pays». Suivaient le café et les danses, après quoi les convives se dispersaient en portant dans leurs mouchoirs les bonbons que le prince avait daigné envoyer à leurs enfants.

Quand la pompe ne s'appuie pas sur la force, elle devient ridicule, mais celui qui en sait l'origine se rappelle le passé et le sourire facile du sceptique n'effleure pas ses lèvres.

LA „BOBOTEAZA“

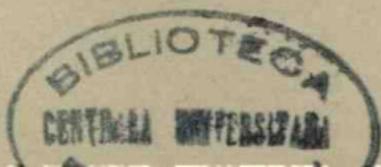
OU

LA FÊTE DU BAPTÊME

COMME ON LA CÉLÉBRAIT JADIS

Le jour du Baptême est encore célébré par des festivités brillantes dans tout le monde grec. Ces cérémonies modernes ne sont cependant, malgré le déploiement de faste officiel, qu'un faible reflet de ce qu'était jadis pour tous les croyants de l'Orient, pour tous les sujets de l'empire romain de Constantinople cette grande fête de l'Eglise et de l'Etat en même temps, qui s'appelait la Théophanie ou le Jour des lumières. Ce que nous voyons aujourd'hui ne rappelle que très vaguement ce qu'il y a eu alors, pendant des siècles.

Si, en étudiant les usances de la cour de Rome, de la cour patriarcale de Constanti-



nople, de la Sublime Porte, qui a hérité sous tant de rapports de l'empire chrétien, qu'elle a remplacé, on aperçoit le monde romain, byzantin d'autrefois, on ne le retrouve pas moins dans la vie roumaine d'autrefois, qui, elle aussi, s'était modelée dans les anciens temps d'après la vie byzantine, directement ou par des intermédiaires. Chez nous aussi s'était réfugié un peu des splendeurs impériales de la Constantinople chrétienne. Et c'est pourquoi on est surpris de trouver dans les coutumes anciennes tant de richesse, tant de complications, tant de science de l'effet et de grandeur théâtrale.

J'ai raconté déjà la manière dont on célébrait le nouvel An à cette époque mal connue, mal appréciée et souvent méprisée qui fut le passé, où il faut chercher, non seulement l'origine de la race, mais aussi l'origine de tous les éléments qui font aujourd'hui notre orgueil. Voyons maintenant ce qu'était la Boboteaza d'alors.

D'abord, le 5 janvier, la veille de la fête, le prince sort du palais et vient s'asseoir sur le trône dans la Spatarie, qui était, on l'a vu, la salle des gran-

des réceptions. Il y trouve, rassemblés pour lui rendre hommage, les chefs du clergé noir de sa principauté, les riches hégoumènes ou prieurs des temps heureux pour les moines. Il y a, à leur tête, les chefs des couvents de la capitale ou des environs, gens connus par Sa Majesté et en mesure de jouir souvent de ses bienfaits. Comme les monastères, les principaux monastères roumains ont été dédiés aux Lieux-Saints ou aux maisons orientales d'une haute réputation, ces porte-paroles de leurs collègues sont, sans exception presque, des Grecs, des personnages savants, à l'élocution facile et fleurie. Mais il y a aussi des prieurs roumains qui viennent des monastères et hermitages perdus dans la montagne stérile, où il n'y a pas de fortune à faire. Leurs vêtements de serge brune se cachent modestement derrière les riches robes de soie de Leurs Saintetés de résidence urbaine.

Tous ces serviteurs plus ou moins humbles du Seigneur ont avec eux leur petit cadeau. Ces présents ont un caractère rustique, très naïf, qui rappelle les âges de simplicité. Ce sont «des renards, des sangliers, des poissons de la montagne, du fromage, de la crème».

Avant l'entrée du Voévode, les prélats déposent leur offrande entre les mains de ce personnage savant, rédacteur de diplômes d'un haut style, qui est le troisième logothète.

Le prince entre enfin: le même logothète lui présente tout ce monde, qui attend une parole, un signe d'attention, qui feront pour beaucoup d'entre eux l'orgueil d'une année. Sa Majesté se prodigue à cette occasion: elle «tient cercle» et s'informe auprès de chacun des prieurs sur leur santé et la vie qu'ils mènent dans les monastères. Il prend garde ou non à ce qu'ils répondent ou balbutient au moment solennel, mais il ne les invite pas à s'asseoir,—bien qu'il y ait parmi eux des vieillards chargés d'années — et ne leur offre pas le nectar du café. C'est l'étiquette qui le défend, expressément.

On passe à l'église: le Voévode en tête, après lui le second spatar, portant la *kouka*, et enfin tout ce monde en frocs et voiles noirs. Celui qui officie n'est pas, à Iassi, le Métropolitain, qui est à remplir ses devoirs à la Métropole. Ou bien c'est aussi un Métropolitain, le «Métropolitain du pays inférieur» — du temps où il y avait, au

moyen-âge, deux pays de Moldavie, — c'est-à-dire l'évêque de Roman. On ne peut pas savoir si à Bucarest aussi le travail et l'honneur de la journée revenaient à un des évêques suffragants.

Le service divin terminé, le prince revient dans sa salle du trône, qui est la Spatarie, et il reprend sa place sur son siège. Le Métropolitain arrive alors, à la tête du haut clergé et des boyards, et ils entourent le maître. Après cela, le troisième logothète ouvre les portes. Entrent d'abord les prêtres de l'église privilégiée, ceux du harem — les prêtres de la princesse, — les psaltes, ayant à leur tête le protopsalte, qu'on fait venir parfois de Constantinople. Le chant nasillard consacré par la coutume dans l'Eglise grecque se fait entendre de nouveau; l'assistance écoute debout les louanges du Seigneur. Quand les chantres ont fini, l'archimandrite qui a officié à l'église prend la croix et la transmet au Métropolitain, qui, à son tour, la présente au prince. Quand les lèvres de Sa Majesté touchent le bois sacré et que les gouttes d'eau bénite tombent sur sa tête, on décharge les canons et les musiciens turcs «battent» quelque grand air solennel, au dehors.

Les assistants sortent en passant devant le Métropolitain et en baisant, l'un après l'autre, la croix. Après eux, le troisième logothète introduit les hégoumènes, en commençant par les grecs. Les moines sont suivis par les prêtres de la ville, que conduit le protopope de Iassi.

Des orateurs de circonstance adressent la parole au prince, au nom de leurs collègues, et on les en remercie par des *bakchichs* ou petits présents: quelques piastres, quelques ducats même que sacrifie la munificence du prince. Le Grand-Vistier fait la distribution aux orateurs; quant aux autres, ils tendent la main à un simple logothète du trésor, ou à un écrivain, qui les sert d'une manière plus chiche.

Le défilé est clos par le «père préfet» avec ses «prêtres hongrois». C'est le clergé catholique, qui peut avoir à sa tête en Valachie un évêque, celui de Nicopolis, s'il se trouve à Bucarest, ou bien son vicaire, le «père préfet» d'au-delà du Milcov. Les bons franciscains reçoivent une trentaine de piastres pour avoir présenté la croix latine au prince (par le moyen du métropolitain cependant) et pour avoir charmé

ses oreilles par leur « oraison latine » ; comme ils sont très pauvres, ils s'en vont à leur couvent très contents de cette aubaine « schismatique ».

Mais le grand jour, le jour des grandes cérémonies est le lendemain, quand on célèbre le « Saint Baptême ».

L'aller à l'église a lieu d'après le cérémonial qui est observé aussi à l'occasion du nouvel An ; cette fois on ne fait que répéter le défilé. Mais aujourd'hui, puisque c'est la commémoration d'un baptême, le Grand-Spatar et le Grand-Postelnic, en habits de fête, en riches castans, marchent à la droite et à la gauche du prince, portant les « lumières ». Ce sont de hauts et lourds cierges, coloriés, contournés, ornés de pièces de soie, de gerbes de fil d'or ; ils ne pèsent pas moins d'une demi-oka chacun. C'est « le cierge du prince » et « le cierge de la princesse ».

Car l'épouse de Sa Majesté, cachée pour la plupart du temps derrière les murs du harem, apparaît à cette occasion, avec ses fils les *beyzadés*, si elle en a. Son vornic spécial la précède, un bâton d'argent à la main, et les femmes des boyards lui font une longue suite,

parée de riches robes de coupure orientale.

Quand tout ce monde se trouve dans l'église, chacun prend la place qui lui revient d'après une immuable étiquette. Les porteurs de cierges s'arrêtent, l'un devant l'image du Christ, l'autre devant celle de la Vierge. Les boyards se rangent dans leurs *stranes*.

Le prince, la princesse, les enfants princiers se tiennent debout devant leurs sièges. Le Métropolitain, entouré de son brillant clergé, officie dans l'église, qui brille des innombrables cierges qui ont été distribués par le Grand-Vistier et qu'on tient allumés dans la main jusqu'à la fin de l'office.

Après quelques prières, on sort, et le brillant cortège se dirige vers le côté du palais qui contient les appartements de la princesse. Une table est installée en plein air: elle est entourée des icones miraculeuses et des drapeaux des différentes églises. Un trône est préparé pour le Voévode, des sièges pour les plus distingués des assistants.

Ils arrivent. Tout le monde reste debout. A la gauche du prince se tiennent les porteurs de cierges, puis la princesse; les jeunes princes se rangent à droite;

derrière la famille de Leurs Majestés on voit le Grand-Camarach et le reste des boyards. Quant à la place du clergé, elle est à gauche aussi, car c'est, je crois, le côté d'honneur.

Un nouveau service religieux, une *ostestanie*, commence. Le Métropolitain encense les fidèles: neuf fois pour le prince et son épouse, trois fois pour leurs enfants; le reste est encensé en bloc. Après le service, le Voévode et le Métropolitain s'avancent en même temps l'un vers l'autre. Le premier baise la croix, que présente le second; et c'est le signal du vacarme musical et guerrier des canons, des fusils et des instruments de musique des Turcs. Quand sa Majesté a fait son devoir envers Dieu et s'en revient à sa place, «avec un certain air d'humilité», que note aussi le protocole, sa famille et ses conseillers et officiers s'approchent, à leur tour, de la sainte croix. Une rangée de boyards défile; puis viennent leurs femmes et, après eux, les boyards et boyaresses d'un rang inférieur. C'est, depuis un certain temps, la règle.

Est-ce fini? Pas encore. Il y a une partie importante de la cérémonie à accomplir, et ce n'est pas, sans doute, la moins pittoresque.

Le prince s'assoit, et on suit son exemple; c'est-à-dire ceux qui osent le suivre. Pendant que, pour faire plaisir aux quelques Turcs qui assistent, on sacrifie d'innocents moutons, — un défilé original commence: une procession de chevaux. Car c'est le jour où avec l'eau sacrée on asperge aussi ces animaux.

Cela commence par les chevaux de voiture, les *télégars*, conduits par le Grand-Armach. Suivent les canons, le drapeau blanc du prince, les trompettes qui sonnent. Le Grand-Comis présente ensuite les chevaux de course, les *povod-nics*, que montent des fils de boyards, des jeunes gens sans fonctions encore, vêtus de caftans de circonstance, qui n'ont rien d'officiel. Le Comis lui-même porte aussi le caftan; il monte le *tablabacha*, le précieux coursier arabe que l'empereur de Constantinople a donné à son vassal, le prince; les *tschohodars* ou laquais de la Cour l'entourent. Quand ces dignitaires et boyards passent devant le prince et les icones, ils s'arrêtent, s'inclinent, et la bénédiction du ciel tombe, en gouttes d'eau parfumées, sur la crinière des chevaux.

La messe vient après; la princesse l'entend dans ses appartements. Dans la

salle de la Spatarie, on sert les douceurs de coutume: eau-de-vie, bonbons, café turc. «Et s'il n'y a pas de banquet on s'en retourne chez soi.»

Mais on croyait alors que deux jours ne suffisent pas pour une grande fête. Le Baptême empiétait sur la fête de Saint-Jean Baptiste, car c'est le 7 janvier que prononçaient devant le prince leurs «éloges» les meilleurs élèves des professeurs de grec ancien, de latin et de roumain. Et jusqu'au 8 il y avait encore un prolongement de la fête, car c'était alors que les moines étaient rassemblés à la Cour pour un dernier banquet.

Et ensuite, non sans nombre de petites solennités intermédiaires, — on attendait la grande fête lointaine de Pâques.

UN VOYAGEUR EN VALACHIE :

L. de STURMER

Autrefois, quand on passait toute sa vie à l'ombre du clocher de sa ville natale, quand les voyages étaient rares et coûteux, on lisait avec passion le récit des voyages d'autrui. Les »bibliothèques des voyages» prospéraient partout, et elles rendaient rêveurs les petites gens casanières, qui faisaient le tour du monde, à la suite de Cook ou de Bougainville, tout en restant au coin du feu.

Dans une de ces bibliothèques qui paraissait en petits volumes allemands à couverture bleue vers 1830, à Graz, orthographié Grätz, à l'ancienne mode, se trouve un récit de voyage, inconnu jusqu'ici, je crois, à nos historiens. C'est celui de L. de Stürmer, fils de l'internonce

autrichien à Constantinople. Stürmer a fait le voyage de Constantinople, par la voie peu habituelle, de la Valachie, dans les derniers mois de l'année 1816, Voyons ce qu'il nous raconte sur notre pays il y aura bientôt cent ans.

La Tour-Rouge se trouve à une distance de trois milles seulement de Hermannstadt (Sibiu) près du fleuve Olt, au pied des hautes montagnes de la frontière. C'est une maison de garde sur un monticule; elle est bâtie entièrement en style gothique, dans une situation isolée, pour surveiller le défilé. Dans les anciennes murailles, encore solides, se trouve un poste militaire, ainsi qu'un office de douane, avec plusieurs maisons pour les employés. La tour a reçu peut-être son nom d'après la couleur rouge dont elle est teinte ou d'après le sang qui y a été souvent versé dans des combats meurtriers.

La *voie caroline* tire son nom de l'empereur Charles III, son fondateur, qui a fait creuser cette voie large de dix pieds dans le rocher, au prix de dépenses infinies. Elle va de la Tour Rouge au monastère de Cozia, sur une distance de dix à onze heures; les voitures de transport y passent commodément. Dans la vallée, j'ai perçus une vieille tour ruinée, de forme carrée, sur l'origine de laquelle il m'est impossible de rien dire.

L'Olt est spécialement riche en poisson dans cette région. (Suit une description du cours de cette rivière, description pleine d'erreurs et dénuée d'importance.)

Après un chemin difficile de trois heures, j'arrivai à la quarantaine. Elle se trouve dans une gorge de la montagne et on ne peut pas s'imaginer facilement quelque chose de plus triste. Nulle part on ne voit de la vie. On n'aperçoit que quelques bâtiments de l'office et cinq ou six lazarets. Ces derniers ne contiennent qu'une chambre, une longue table et un banc de mêmes dimensions. Celui qui n'apporte pas un lit avec soi doit dormir sur la paille. Les denrées sont très chères. La durée de la quarantaine varie d'après les circonstances, qui sont plus ou moins dangereuses à la santé publique. Elle dépend d'abord de l'état de la peste en Turquie, mais aussi de la nature des marchandises plus ou moins capables de la transmettre qui arrivent de là-bas. Toutes les lettres qui viennent de Bucarest et de Constantinople sont percées ici, ou bien ouvertes et soumises à la fumée, après quoi on leur met l'estampille de la quarantaine. Tout voyageur qui vient des Etats du Sultan est soumis ici à une inspection; comme un impur (c'est le nom qu'on donne à ceux qui gardent la quarantaine), il ne doit pas se mêler aux autres, qui appartiennent à une autre classe, et doit res-

ter seul dans sa chambre. Les repas sont déposés devant la porte et il faut aller les chercher soi-même. Chaque chambre a un serviteur spécial pour le nettoyage; elle est entourée de sentinelles. La garnison est formée d'une demi-compagnie sous les ordres d'un lieutenant. Quand le terme de la quarantaine s'est écoulé, le purifié reçoit un attestat de santé, où sont notés avec précision l'état, le caractère, l'âge, le domicile, etc.

Comme c'était en Turquie que je me rendais, un pareil attestat n'était pas nécessaire pour moi. Nous quittâmes la quarantaine et, descendant dans le lazaret d'en bas, nous montâmes ensuite dans un véhicule valaque. C'est un misérable chariot à ridelles, haut d'une coudée et demie, peut-être d'une longueur égale et large de moins d'une coudée: une seule personne peut y rester accroupie sur la paille. Quatre chevaux d'un air vif sont attachés avec des cordes au léger chariot. Les postillons élèvent un hurlement plaintif, par lequel ils remplacent le cornet de poste: ils font claquer leur fouet de manière à se faire entendre au loin. Nous arrivâmes bientôt à une petite rivière qui forme la limite entre l'Autriche et la Turquie. Sur les bords, habitaient çà et là quelques garde-frontières. Pas très loin je distinguai une sentinelle valaque.

On nomme tout le pays qui commence à la frontière de la Transylvanie, sur les

deux rives de l'Olt, sur une étendue de quatre heures en longueur et en largeur: Lovishtea, ce qui signifie en roumain «fosse à poissons» (!). C'est vraisemblablement parce que le lit rocheux de la rivière nourrit beaucoup de poissons.

Après une heure et demie nous étions déjà à Cîneni, la première station de poste valaque. Nous y payâmes, non seulement la station que nous avons faite, mais aussi onze autres stations jusqu'à Bucarest. Les princes entretiennent pour les messagers d'État et les voyageurs bon nombre de chevaux. On en obtient ordinairement quatre avec un léger chariot. Les stations sont ordinairement à quatre heures de distance. Quatre personnes jouent le rôle principal aux postes valaques. Le *căpitan* ou maître de poste, le *logothète*, son secrétaire, le *tschaousch* ou chef des postillons et le *rotar*, qui fabrique les roues. Quant aux chevaux, on en a à foison.

L'Olt coule à Cîneni, et nous passâmes sur un pont de vaisseaux à l'autre Cîneni (d'Argesh). La région environnante est composée de montagnes riches en forêts. C'est ici que le général Stainville fit creuser, pour la défense de toute la route, un fossé sur le monticule des Turcs, *Dealul Turcilor*, et fit élever plus haut, pas loin de la porte de Trajan ou *Poarta Romanilor*, où les Romains déjà avaient un boulevard, — le château de Strassbourg ou *Arkavilla*. A tra-

vers les montagnes, les buissons, les rochers, après un voyage de trois heures, nous arrivâmes à Pripoare, la seconde station. A six heures, nous avons atteint Sălătruc. Entre Cîneni et Sălătruc, on passe par une énorme forêt, entourée de montagnes. Dans cette vallée le chemin entier n'est guère qu'un pont de bois de hêtre, mais si avarié et si misérable qu'on ne pouvait pas s'en servir sans danger.

Par suite de l'état pitoyable des routes et du mauvais véhicule, il n'y a pas de station de poste pendant laquelle le postillon ne soit réduit à descendre dix à quinze fois, pour réparer tantôt le harnais et tantôt le chariot lui-même. Mais par la rapidité de la course il cherche à regagner le temps perdu. En s'approchant de la maison de poste, les drôles conduisent comme des forcenés et le voyageur, ahuri, croit se trouver possédé par le démon.

Les maisons de poste en Valachie sont de petites huttes d'argile couvertes de paille: un morceau de papier huilé est tenu représenter la fenêtre. Autour du grand feu qui brûle au milieu de l'unique chambre, et dont la fumée sort par une ouverture pratiquée dans le toit, restent assis en cercle des enfants demi-nus aux côtés de leurs misérables parents et ils croissent ainsi dans un profond hébètement.

Le mets habituel des Valaques des classes inférieures est une bouillie épaisse,

saine et nourrissante: la *mămăliga*, faite de farine de maïs. Ils mangent aussi le maïs ou *cucuruz* comme du pain (!). Les concombres et les melons, surtout les melons d'eau, font partie des mets les plus recherchés du paysan.

Les habitants d'aujourd'hui de la Valachie ressemblent absolument, dans leurs habits d'été, à leurs ancêtres, tels qu'ils sont représentés sur la Colonne de Trajan. Qu'on s'imagine un être sauvage dans une large chemise, serrée autour du corps; il porte des pantalons larges et longs. Une hache pend à la ceinture; une peau de mouton est rejetée sur l'épaule gauche et elle est fixée à la poitrine. Des sandales de cuir non tanné chaussent le pied. Tout l'extérieur dénote une grande négligence et une profonde déchéance vers l'animal.

Le Valaque est fort, bien bâti et sain. Les seuls habitants des montagnes sont affligés ordinairement de goîtres, mais ils sont paresseux et maladroits. Leur âme est marquée du sceau maudit de l'esclavage; c'est parmi les habitants de la Turquie européenne celui qui se soucie le moins d'avoir perdu sa liberté.

Ce ne sont pas aussi les sentiments de la noblesse despotique. Ces nobles s'appellent boyards et les paysans *rumîni* ou Roumains. Les habitants, auxquels les Turcs donnent le nom d'Ak-Iflik, appellent leur pays *Țara Românească*, le pays des Rou-

mains. Les *Rumîni* cultivent les biens des boyards et propriétaires terriens et leur payent la dîme. Le nombre des habitants ne dépasse pas le chiffre insignifiant de 650,000 âmes.

A peine avions-nous fait une heure de chemin que mon chariot se trouvait à terre, et je roulai doucement dehors. Après quelque temps, voulant employer mon mouchoir, je subis une telle secousse que je fus projeté à terre comme une balle. Pas loin d'Argeş m'attendait un autre accident. La partie antérieure du chariot se détacha à l'improviste et je glissai dans un moment de mon siège, à l'autre côté. Quand je fus à terre, mon bon postillon était déjà loin avec les roues de devant; il remarqua ensuite à peine mon absence.

Nous changeâmes les chevaux près de la ville d'Argeş, à quatre heures du matin. La ville, sur le bord de la rivière du même nom, s'appelle aussi Curtea-de-Argeş, la Cour d'Argeş, car c'est ici que les princes fixèrent leur première résidence. D'après Sulzer elle occupe exactement la place de l'ancienne Hydata. Mais elle a beaucoup perdu de son ancien éclat et n'est plus aujourd'hui qu'un grand bourg avec une belle église de couvent, qu'on prétend être la plus riche de la Valachie. Il y a six autres églises, et un évêque grec y réside même. On voit encore les ruines de l'ancien château des princes et plusieurs maisons en pierre.

Dès Argeș, qui se trouve à la moitié du chemin de la frontière à Bucarest, commence une bonne route qui mène jusqu'à la capitale: c'est la route de Pitești.

Nous nous dirigeâmes d'abord sur Manicești, Pitești étant la station suivante, que nous découvrîmes vers midi. C'est une ville valaque, ou un bourg pour les Allemands, dans une riche plaine; elle est grande et offre un bel aspect, avec son couvent, ses huit églises et plusieurs maisons imposantes. L'ispravnic ou administrateur du district y a sa résidence. Les rues de Pitești sont mal garnies de planches. Le maïs prospère admirablement dans les environs; les champs en resplendissent à une grande distance tout autour. L'orge y réussit aussi et c'est la nourriture ordinaire des chevaux dans ce pays.

Nous roulâmes gaiement sur ces plaines bénies et trouvâmes tant de plaisir à les contempler que nous dépassâmes sans être attaqués par l'ennui deux nouvelles stations, Cîrcinov et Gaeshti. Quand nous nous trouvâmes à une mille après la dernière, un des chevaux, harassé, devint incapable de poursuivre plus loin.

Par hasard, un paysan avec un bon cheval vint à passer; par ordre du sous-officier, on lui imposa de prendre en échange le cheval fatigué, lui signifiant qu'il peut venir reprendre le sien à la prochaine station.

Occupé de multiples considérations sur ce fait, j'arrivai à Mărunțiș et Florești. A une heure du matin nous traversâmes Bolintin et fîmes notre entrée à Bucarest au lever du soleil. Je fus reçu cordialement par l'hospitalier consul-général d'Autriche, Fleischhackel de Hackenau.

Bucarest, la capitale de la Valachie, s'appelle à vrai dire București; son nom vient de *bucuria*, joie; c'est donc «la ville de la joie». Elle est sise sur les bords du ruisseau Dîmbovița, à douze heures du Danube, pas loin de l'ancien Pinum, sous le degré 44° 26' de latitude nord.

Elle est la résidence du hospodar et d'un archevêque; détruite presque entièrement par un tremblement de terre en 1802, elle s'est refaite depuis. Les rues sont garnies de troncs de hêtre; où ils manquent, on se noie presque dans la boue et la fange. On emploie une heure et demie pour la traverser du nord au sud et une heure seulement pour se rendre de l'ouest à l'est.

Il n'y a pas à Bucarest de monuments de l'art ou de l'antiquité. Mais il faut remarquer dans ce pays du désordre la tour d'observation pour les incendies, le Foïshor de foc, un bâtiment de bois, à divers compartiments, dont l'usage est de signaler les incendies qui peuvent se produire. C'est d'ici qu'on jouit de la meilleure vue sur la ville dans sa grande étendue.

On voit de nombreux khans ou maisons

où logent et trafiquent les marchands étrangers. Bien que les maisons touchent l'une à l'autre, les rues semblent désertes, parce que les habitations se trouvent au milieu de vastes cours et jardins.

Ces maisons sont bâties pour la plupart en briques et recouvertes de plâtre. Même les toits sont formés de briques.

Les églises sont nombreuses à Bucarest; celle des catholiques, qui tient à un couvent des franciscains, est sous la protection autrichienne. L'évêque catholique réside à Nicopolis; son autorité s'étend sur la Valachie et la Bulgarie en même temps; il est nommé par le pape. L'église luthérienne est protégée par l'envoyé de Suède à Constantinople. Les juifs y ont aussi une synagogue. Les églises grecques, qui ont trois et même cinq et neuf tours, sont généralement des bâtisses assez grossières, dont les murs sont ornés, à l'intérieur comme à l'extérieur, de représentations grotesques de saintes et d'histoires miraculeuses. Il n'y a que peu de couvents, et le plus grand nombre d'entre eux sont entourés de murailles. L'église métropolitaine et la résidence de l'archevêque sont parmi les plus beaux édifices. Le résidence du prince ne se distingue en rien, par son aspect extérieur, des autres maisons, si non par la garde qui en défend l'accès.

On compte sept à huit khans. Le plus célèbre est celui de Serban-Voda, élevé par

le prince Serban Cantacuzène. Le marché ou bazar est composé de plusieurs rangées d'appentis et il est bourré de marchandises de toute espèce. Les cabarets et caves sont très fréquentés, les cafés n'ont pas une très belle réputation. Il faut mentionner le haut clocher carré qui s'élève, à la manière allemande, au-dessus de la grande porte des ruines d'enceinte: l'étage d'en bas est orné, à droite et à gauche, de deux statues représentant deux guerriers armés à l'allemande, selon la coutume du commencement du siècle passé, le fusil sur l'épaule.

La ville possède un lycée et une bibliothèque publique.

Quand on connaît le Valaque de la plaine, il faut aller à Bucarest pour étudier les boyards. Leur vie est mise en mouvement dans les villes par l'esprit de cérémonie; l'intimité est bannie d'entre eux; elle est presque défendue avec les étrangers; mais dans leurs maisons de campagne on est reçu affablement. La passion pour le jeu est bien décidée chez eux; le goût qu'ils ont se dépense en brillants habits et riches équipages. La voiture appartient aux premiers articles de luxe: tout le monde est voituré; il n'y a que le peuple qui consente à marcher. Pendant le printemps et l'été il est de mode de visiter: Herăstrăul, une grande plaine, qu'entoure un bras de la rivière et où brille un kiosque, Colentina et Cişmeana en Fântâna lui Mavrogheni, un joli

kiosque, que le prince Maurogénis donna au public des promeneurs.

Un des plus beaux coins dans les environs de Bucarest est la petite île de Sf. Lefter, qui fleurit négligée par les Valaques. Au pied de riches coteaux de vignes qui descendent doucement vers la Dîmbovița pour se perdre dans les vergers les plus séduisants, s'élève cette île charmante, des eaux ruisselantes. Elle porte un temple et la demeure solitaire d'un pope.

Les belles Valaques se parent pour la promenade comme les nôtres pour un bal. Leur costume ressemble à celui des dames russes. Ce sont les maîtres d'hôtel qui dirigent les maisons; quant aux Valaques, elles excellent à faire de la broderie, surtout, à la mode de l'Orient, sur un canevas.

Le peuple passe ses fêtes à danser. Le désir de l'amour se manifeste dans les danses valaques; la musique se distingue par sa simplicité et par une uniformité fatigante; les gestes par un abandon voluptueux.

Les boyards s'approchent du prince dans l'attitude du plus profond respect; ils font le signe de la croix, comme devant un mauvais esprit, au moment d'entrer dans la salle d'audience. Le prince a une garde de soixante Albanais de rite grec, vêtus de rouge et coiffés de fez de même couleur. Ils font la garde devant le palais et remplissent des fonctions de police. Pour de le-

gers délits, le coupable reçoit la bastonnade ou bien il est envoyé aux travaux forcés. Pour les crimes, il s'en suit une punition plus sévère, administrée en traversant les rues. Pour les gros crimes, on reçoit un bon nombre de coups sur le ventre, après quoi le criminel est condamné au travail perpétuel dans les mines de sel, s'il ne perd pas ses oreilles et ses mains. Les condamnations à mort sont extraordinaires. Les têtes des condamnés sont exposées au bout d'un pal, pour l'exemple, durant l'espace de vingt-quatre heures, devant la prison.

Le plus haut fonctionnaire administratif pour la capitale est l'ispravnic, qui doit recueillir en même temps dans la province des vivres pour Constantinople. Les boyards font la suite du prince, ils doivent porter la barbe et ont le titre sans les moyens. Il y a ainsi un général de l'armée, bien qu'il ne se trouve pas en Valachie, dans le pays entier, le nombre de deux cents soldats.

Le Divan-Effendi est le seul musulman au service du prince. Il écrit les dépêches officielles pour la Porte, traduit les firmans et décide toutes les controverses qui touchent l'intérêt des sujets turcs. Bien que les Turcs soient en grande faveur à la cour, ils ne doivent s'arrêter dans le pays que comme négociants, sans posséder maisons, champs ou mosquées. C'est pourquoi on ne voit que peu de Turcs, mais d'autant plus de Bohémiens ou Tsiganes, dont

les boyards font leurs cochers, leurs cuisiniers, leurs boulangers, etc.

Ils ont du talent pour la musique; rien qu'après les avoir entendus, ils jouent les airs les plus difficiles; mais ce sont les seuls musiciens de la Valachie. Les Bohémiens libres s'occupent aussi de l'élevage des bêtes à cornes et des chevaux et fabriquent toute sorte d'ustensiles, qu'ils vendent eux-mêmes.

Quand un boyard rencontre un de ses pareils, ils se saluent en levant un peu de côté leur couvre-chef et en penchant un peu la tête au dessus de l'épaule de l'autre, vers la joue, mais sans s'embrasser. Le boyard inférieur honore la main de son supérieur par un baiser et ce dernier lui répond en lui baisant le front. A l'entrée d'un visiteur, toute la compagnie, qui reposait sur le sofa, les pieds croisés, se lève et reste debout, quelquefois sur le sofa même, jusqu'à ce que le nouveau venu ait pris sa place au milieu des autres.

Mais auparavant il a dû laisser sur le seuil, selon la mode turque, ses pantoufles ou bien les avoir rangées à la file sur le marchepied du sofa. Des étrangers de condition inférieure sont invités, non sur le divan, mais seulement à s'asseoir sur des bancs ou des chaises. Le visiteur d'un certain rang reçoit des pipes, du café ou des *dulceturi* ou confitures de fruits ou de fleurs, ainsi qu'un verre d'eau fraîche.

Avant mon départ de Bucarest, je fus présenté par le consul-général autrichien au prince-régnant. Il est de la famille grecque des Caradja et réunit avec un noble extérieur beaucoup d'éducation et de perspicacité. Son cabinet était seulement blanchi à la chaux et arrangé d'une manière très simple. Le prince était assis sur un divan, appuyé à un coussin et encombré de papiers. Il écrivait comme le font les Orientaux, sur les genoux. A notre entrée il se leva aussitôt et rejeta en arrière son calpack. Nous prîmes place sur le divan et, après les civilités habituelles, nous conversâmes en français sur différents sujets; au cours de notre entretien, le prince laissa apercevoir un jugement tout aussi perçant que ses connaissances étaient étendues. On nous offrit des pipes. Au lieu de cordon de sonnette, il employait ses mains, qu'il frappait l'une contre l'autre pour appeler les gens de service. La famille royale de Bavière paraissait l'intéresser pour l'heure, car il me montra les portraits de Leurs Majestés le roi et la reine de Bavière, de Son Altesse Royale le prince héritier, du prince Eugène, ainsi que celui de Sa Majesté l'impératrice d'Autriche, tous gravés à l'eau-forte. Il me demanda de lui traduire les inscriptions, qui étaient en allemand. Au départ, plusieurs de ses officiers nous conduisirent jusqu'au bas de l'escalier, et il faut leur faire des présents, ainsi

qu'aux gardes. Leurs titres et leurs fonctions correspondent à ceux de Constantinople. La forme du gouvernement est en partie soumise à des restrictions, en partie une monarchie absolue. Le prince réunit en sa personne le plus haut pouvoir; il est assisté par le Divan des principaux boyards.

Les princes entretiennent deux espèces de courriers: les uns s'appellent *lipcani* et on ne les emploie qu'à l'intérieur; les autres portent le nom de *călărași* et font le chemin de Constantinople. Mais ils ne sont pas aussi estimés que les janissaires.

Nous quittâmes Bucarest un vendredi. Par des collines douces nous descendîmes dans des vallées aimables, de belles plaines et de vastes champs de maïs. Peu après nous passâmes la rivière du Potoc (?). Au lieu d'avoir un pont, il y a des troncs de saulo plongés en longueur dans le lit de la rivière, l'un auprès de l'autre; on la traverse ainsi au risque de se noyer à chaque moment dans la vase.

Au delà de Copăceni, la première station, la route se perd dans des buissons sans fin. Je devais en avoir un souvenir. Une forte branche me frappa si violemment au visage, que j'en perdis la vue et l'ouïe et que le sang commença à couler en abondance.

Par les stations suivantes de Falastoaca, Pietre et Daia nous atteignîmes, le soir du

même jour, Giurgevo, que les Valaques nomment Giurgiu et les Turcs Jerkoki ou village de terre. C'est une grande ville près du Danube, à douze heures ou *ceasuri* de Bucarest. Les faubourgs s'étendent plusieurs heures tout autour jusqu'au lac de Curmătura ou Greaca, formé par un grand golfe du Danube et riche en carpes. Le Danube est, dit-on, large de plus de deux heures à ce point.

J'arrive en vue de la rivière, qui déroule majestueusement ses eaux. Je montai, avec mes gens de suite, sur une *tchaique*. Nous nous approchâmes de l'île de Slobozia, qui s'élève d'une manière romantique au-dessus des eaux. Un terrible château, qui domine la région, s'y dresse menaçant.

Le trajet dure deux bonnes heures; car la rapidité du courant fausse bien la ligne droite. Les fortifications ruinées du rivage rappellent le courage des Russes, qui les prirent d'assaut en 1811.

Nous descendîmes à terre¹⁾.

¹⁾ Voy. *Taschenbibliothek der wichtigsten... Reisen* hgg. v. J. H. Jäck, fasc. LXXII.

LES PAQUES D'AUTREFOIS

LES CÉRÉMONIES OFFICIELLES

Les Pâques.... Leur splendeur est disparue. Ce n'est plus la plus grande des fêtes venant répandre l'abondance et la joie jusqu'à la dernière chaumière du pays, rassemblant dans un moment de concorde tous les habitants du même village et les membres de la même paroisse dans l'église sombre et triste où voltige le souffle de paroles à peine prononcées et qui sera bientôt resplendissante de lumières, de parures, de figures joyeuses, qui résonnera des prières glorifiant la Résurrection du Seigneur.

Cela n'est plus. Le mystère a abandonné les âmes, et ce n'est plus que par habitude, par bienséance ou par nécessité que les blasés des villes et des

campagnes — il y en a aussi — se dirigent vers l'église où se passera la cérémonie deux fois millénaire. Et, comme rien n'est venu remplacer les croyances éteintes, cette perte n'en est que plus grande.

*

Voyons ce qu'étaient les Pâques d'autrefois.

Le jeudi de la semaine sainte était consacré à une cérémonie d'humilité. En présence du prince, le Métropolitain lavait les pieds des apôtres, que figuraient des prêtres et des moines. Saint Pierre était un évêque du pays, et on réservait le rôle de Judas à quelque pauvre religieux, qui recevait du prince un pourboire pour racheter sa honte. Cependant, on commençait par le mauvais apôtre, vêtu de haillons symboliques, pour n'arriver qu'à la fin à l'apôtre fidèle, Saint Pierre.

Le samedi de la Passion, il y avait, le matin, une procession solennelle, au moins dans les anciens temps, procession à la tête de laquelle devait marcher le premier des évêques du pays. Du temps où il avait encore des vrais soldats qui accompagnaient le cortège, c'était, paraît-il, très beau.

Et puis tout le monde se préparait pour la grande solennité de la Résurrection. Dans les maisons des boyards, on tirait des caisses bardées de fer les riches costumes de fête; le troisième logothète, à cheval, allait avertir ceux qui devaient assister au service divin avec le prince; il choisissait dans les églises et les monastères les crucifix que devaient tenir le voévode et sa famille. Et les enfants du peuple faisaient résonner les rues du bruit des castagnettes ou bien, le soir venu, ils s'établissaient, pour attendre la cloche de minuit, dans la cour de leur paroisse et allumaient de grands feux de joie parmi les croix sculptées des cimetières.

Enfin l'heure arrivait. Pendant que des hautes portes cochères sortaient les familles des boyards, gardées par des Arnauts, pour se rendre aux grandes églises à la mode, où il y avait quelque haut prélat grec pour célébrer l'office, pendant que les pauvres gens des faubourgs prenaient, leurs minces cierges à la main, le chemin de poussière ou de boue qui menait à leur modeste chapelle, — les prélats du pays et leurs hôtes étrangers, les boyards de première classe attendaient dans l'église de

la Cour, trop petite pour les contenir tous, l'arrivée de leur maître le voévode. Il arrivait, au moment où s'ébranlaient les grosses cloches des couvents princiers, et, la *cabanitza* sur ses épaules, il s'arrêtait devant son trône. On distribue alors les cierges, et le service divin commence.

Mais il ne se passe pas dans l'église seule. Avant le moment solennel de la Résurrection, les assistants quittent l'église pour se rendre dans la salle de justice, dans le Grand-Divan. Ils reviennent bientôt, et les cierges peints et ornés s'allument en un instant lorsque, ouvrant les portes dorées de l'hôtel, le Métropolitain paraît, la couronne sur la tête, portant la lumière avec la bonne nouvelle que le Christ est ressuscité.

Aussitôt, le prince et son cortège quittent l'église, et le reste de la cérémonie se passe dans la cour du palais, devant les dignitaires de moindre importance, devant les petits boyards titulaires et les soldats et gardes de Son Altesse.

C'est très simple. Les assistants prennent place en cercle, devant la petite table qui porte le livre des Evangiles. Après avoir encensé le prince et son cortège, le Métropolitain baise le cruci-

fix et les Evangiles et bénit tout le monde. Ensuite le prince vient baiser le crucifix que tient le Métropolitain et ce dernier baise le crucifix du prince. Le chef de l'Etat et celui de l'Eglise échangent le baiser de paix. La musique joue, et on décharge les canons.

L'assistance défile devant le Métropolitain et fait les mêmes preuves de dévotion et de fraternité. Après quoi on se rassemble dans la salle du trône, où le voévode fait servir à ses prélats et boyards les douceurs et rafraîchissements de coutume. Une visite à la princesse et à ses enfants finit la cérémonie.

Celle du lendemain, «la seconde Résurrection» de dimanche après-midi, ne fait que reproduire ce qui n'est passé la veille. C'est le jour des cadeaux pour les anciens temps: le prince envoie des étoffes précieuses aux boyards et leurs femmes reçoivent des pièces de brocard d'or de la part de la princesse. C'est aussi le jour où les soldats, qui ont été passés en revue le jeudi précédent, reçoivent leurs nouveaux uniformes.

Le lundi, les corporations présentent leurs hommages au voévode, en couvrant de tapis son chemin, et c'est aussi le devoir des pages pour la partie du

chemin qui s'étend devant la Spatarie ou se trouve dans la Spatarie même. En échange, les chefs des corporations et les pages reçoivent les ducats, les pièces d'argent et la petite monnaie du grand vistiar.

Dans la Spatarie a lieu alors une seconde réception, avec de la musique turque et du café pour accompagnement. Après le café indispensable, les professeurs et leurs élèves faisaient en grec, en latin et en roumain l'éloge des vertus sans pareilles de Sa Majesté. Ils empochaient leur pourboire, qui ne variait pas d'après la qualité du discours. Les envoyés des consulats obéissaient au même motif en présentant leurs compliments. Et enfin, tout le monde avait le droit, dit le cérémoniel, «de se reposer et de se réjouir chez lui et avec les siens». Le prince comme les autres. Sauf, jusqu'à un certain temps, les gens du peuple qui, en Moldavie, allaient par les rues recueillir la rançon de ceux qui ne voulaient pas recevoir sur leurs têtes, d'après la coutume, le contenu d'un seau d'eau fraîche.

Le mardi, c'était la fête du *djérid* ou de la *halca*. Après avoir reçu les félicitations et les agneaux des hégoumè-

nes grecs, le prince et sa suite allaient assister dans une plaine voisine de la capitale aux évolutions équestres des combattants.

La musique sonnait devant la tente du voévode, entourée des boyards, et, lorsque le jeune noble que le prince avait désigné touchait de son javelot le but, il venait s'agenouiller devant le maître et recevoir la récompense de son habileté : une pièce d'étoffe riche pour un beau caftan.

Le service religieux de jeudi, célébré aussi dans la plaine, finissait les cérémonies et les réjouissances, auxquelles on se livrait de bon cœur et qui faisaient oublier un moment les grands soucis des temps dangereux, où on n'attendait jamais sans appréhension le lendemain, de grandeur, de persécution ou de mort.

UN PROCÈS DE
DÉNATIONALISATION

— ÉTUDES INDÉPENDANTES D'UN PENSEUR ISOLÉ —

I

Nous avons gagné peu à peu les apparences d'un peuple conquis. Une autre vie que la nôtre nous entoure de tous côtés, nous envahit, nous écarte sans pitié, nous remplace. A côté de notre histoire écrite et connue, de celle que nous voyons dans les journaux, il y a cette autre histoire obscure, qu'étudiera plus tard avec un intérêt douloureux l'historien de notre race.

Sur la grande route du progrès marchait devant nous la grande armée des grands peuples civilisés, préparés depuis longtemps pour le long et opiniâtre combat qui a donné dans le siècle qui vient de finir de si grands biens à l'humanité.

Ce brillant défilé nous a éblouis. Nous avons cru qu'il était de notre devoir d'entrer dans les rangs, de prendre part au combat, d'obtenir ainsi l'honneur d'être nommés parmi ceux qui vaincront. Nous avons abandonné tout, oublié tout, pour ne voir que le vaillant assaut de nos nouveaux camarades et le but qu'il fallait, à tout prix, atteindre ensemble, à la même heure.

Mais un moment d'arrêt vient quand, avec des forces inégales, on va du même pas vers une difficile conquête. Un moment où on s'arrête épuisé, où, devant l'impossibilité physique, le nuage des vaines illusions se dissipe. Que faut-il faire ? se demande le traînard qui ne peut plus suivre. C'est la question que nous nous posons aujourd'hui, le lourd problème qui pèse à cette heure sur notre vie entière. Que faut-il faire ?

Suivre les anciens errements serait une folie. Il a été encore une fois prouvé, à nos dépens, qu'un peuple doit attendre son heure, qu'on ne peut pas accélérer impunément son développement, qui dépend d'autres facteurs que la volonté de quelques patriotes, fanatiques d'une civilisation supérieure.

Le passé semble bien lointain. On se

dit même qu'il serait honteux d'y revenir. Pour le rendre haïssable, on a donné à ce passé un sens qu'il n'a pas, qu'il ne peut pas avoir. On a confondu les époques, brouillé les couleurs, généralisé pour toute la nation les défauts qui ne sont que ceux d'une certaine classe. Il paraîtrait que nous sommes venus du fond noir d'une barbarie absolue pour nous chauffer au soleil de la civilisation européenne. Revenir à ce qui a été signifierait une abdication, serait le plus douloureux des sacrifices inutiles.

Si on comprend ainsi le passé, c'est le jugement qui s'impose. Reprendre le décor ridicule des anciens temps, le vêtement fané de nos prédécesseurs; rendre à notre âme devenue moderne les anciens préjugés, les anciennes superstitions; réveiller des ambitions assoupies, rouvrir le champ à des compétitions mal-faisantes, ressusciter des partis qui ont rendu l'âme... Qui oserait proposer cela ?

Mais il y avait des bons éléments dans ce passé, et on les a ignorés trop longtemps. Surtout ce passé barbare nous appartenait plus que cette civilisation d'aujourd'hui. Et c'est le point capital dans une pareille discussion.

Notre pays n'est pas semblable à n'im-



porte quel autre pays, et c'est pourquoi jamais nous ne pouvons aimer le même amour le pays des autres. De ses montagnes, de ses forêts, de ses plaines, des eaux claires de ses rivières se dégage une âme, une des mille âmes de la nature, et on ne peut pas vivre ici, on ne mérite pas d'y vivre sans être imprégné, dominé par cette âme. On peut apprendre la langue roumaine, on peut se faire à nos habitudes, mais cette âme, il faut être né ici pour l'avoir et, plus la série des ancêtres est lointaine, plus elle nous appartient.

Ensuite, au courant des siècles, des choses se sont passées dans ce coin de l'Europe, qui peut paraître bien petit pour l'étranger, mais qui est grand pour nous comme le monde entier. Il y a eu de grands malheurs et de grandes victoires; ceux qui ont vécu ici ont été ébranlés par ces secousses, et quelque chose de cela s'est conservé dans nous-mêmes. C'est quelque peu nous, ceux qui avons gagné ces batailles, qui ont sauvé la race; nous qui avons créé, dominés par une volonté supérieure, par un esprit plus pur, ces chants immortels que chante le pâtre des montagnes à la lumière des étoiles; c'est un peu notre

sang qui a coulé sur les champs féconds des combats et nos larmes de joie qui ont coulé après la fuite de l'envahisseur. Si l'intelligence oublie ou néglige d'apprendre ces gestes de gloire et de douleur, le cœur se rappelle encore, et il y a certains noms qui sont pour nous comme une évocation religieuse.

Eh bien! nous nous sommes détachés de tout cela. Après une courte époque d'enthousiasme, où nous avons cherché dans le passé des consolations pour nos malheurs, nous nous sommes pris de plus en plus à singer les autres, à mettre toute notre ambition à leur ressembler: une identification absolue avec ces nouveaux maîtres est devenue peu à peu notre idéal.

Et nous pensions naïvement qu'il n'y a rien de plus facile à faire que de devenir une espèce de Français du Danube, ayant une langue particulière, un pauvre patois honni, pour le bas peuple, pour le paysan arriéré.

Tandis que nous montions avec fierté vers le Capitole de la dénationalisation, tandis que nous cherchions à effacer tout ce qui était roumain en nous, le paysan vivait cependant la sainte vie de labeur et de patience qu'il a vécue

dès les origines du peuple. Grâce à son ignorance, il restait Roumain, cette fois aussi. Il acceptait, comme il accepte tout ce qui lui vient de par la volonté de Dieu, ce nouveau régime, incompréhensible pour lui, parce qu'il ne venait pas de lui, de ses besoins, de ses aspirations. Il attendait, ce patient éternel, la fin de la folie francomane, ainsi qu'il avait attendu la fin de la grécomanie, autrefois.

Il paraît maintenant qu'encore une fois c'est à lui, qui personnifie la race, que revient la victoire, qu'elle reviendra au moins plus tard, quand nous aurons supporté victorieusement cette nouvelle épreuve.

C'est à lui qu'il faudra s'adresser, quand on aura définitivement écarté l'idéal décevant de l'imitation étrangère, la vaine gloire d'être, grâce aux autres, à leurs capitaux, à leur savoir, à leur littérature, ce qu'ils sont eux-mêmes. Il faudra s'adresser au paysan et lui demander le secret de la civilisation particulière que nous devons encore à l'humanité.

Ce secret il nous le donnera, quand nous prendrons la peine de le connaître, quand nous prêterons l'oreille à

ses chants, quand nous recueillerons avec soin ses contes, quand nous serons au courant de ses habitudes. Pour sa part, il ne nous porte pas de haine, pour ne pas l'avoir compris et pour l'avoir forcé à vivre une vie qu'il ne comprend pas. Il serait si heureux d'apprendre que le boyard est bon, qu'il veut bien descendre jusqu'à lui, pénétrer dans son cœur, le faire un peu son frère. Il aurait comme un pressentiment du patriotisme en se sentant en communauté d'âme avec lui. Ce serait comme jadis quand, à la tête des villages armés, marchaient ces paysans sans pareil qui étaient les hauts dignitaires du pays et le voévode, pour sauver l'indépendance de l'Etat!

Alors nous serions vraiment un peuple civilisé, parce que notre civilisation viendrait de nous tous et porterait partout la lumière. Quel peuple grand serait alors notre petit peuple ! Avec quelle sécurité calme et modeste pourrait-il regarder l'avenir, qui récompense les peuples sages, éclairés et unis !

Mais alors, dira-t-on, il faut patienter un peu. Nous ne serions plus de pair avec les grands peuples de l'Europe... Et on est pressé dans ce siècle et surtout

dans ce pays, pressé par enthousiasme pur et par une mauvaise vanité.

Sans doute, il faut savoir attendre pour bien bâtir. Il faut aussi qu'on sache s'effacer, en attendant. Il y a pour les peuples qui conduisent l'histoire de leurs temps les grandes routes où ils peuvent s'engager ensemble. Mais il y a aussi pour les autres des sentiers bien connus, où on chemine solitaire, selon ses forces et ses besoins. Et on arrive où tendent tous les efforts; on y arrive,—à son heure.

II

Je compte étudier dans ces articles les moyens par lesquels nous sommes arrivés à être la contrefaçon de l'Occident, et surtout de la France, à abandonner tour à tour ce qui pouvait distinguer notre classe riche et influente de celles des autres nations civilisées.

Mais, d'abord, jetons un regard sur le passé, sur les générations éteintes qui ont préparé la dénationalisation, en devenant de moins en moins roumaines.

Il y a eu un temps où on pouvait accepter l'influence française dans toute son étendue, sans cesser d'être soi-même. C'était au dix-huitième siècle, où la ci-

vilisation de la France fut celle de toute l'Europe, c'est-à-dire de tous les salons européens, de toutes les Cours.

Il était indispensable, pour témoigner d'une certaine éducation et même d'une certaine élévation d'esprit, de parler le français à Berlin, comme à Stockholm et à St.-Pétersbourg. On ne lisait presque plus que des livres français et on daignait tout au plus toucher aux livres écrits dans une autre langue, dans la langue du pays, s'ils contenaient le même fonds d'idées et de sentiments que les ouvrages privilégiés qui venaient de Paris.

Mais si cette mode n'était pas dangereuse, c'est qu'elle était seulement une mode, c'est-à-dire superficielle et passagère. Elle n'atteignait qu'une partie très restreinte des autres peuples: les lumières étaient, du reste, peu répandues et on parlait la langue nationale, on l'écrivait, sinon par patriotisme,—et il n'y en avait guère—faute de mieux. L'idée ne vint à personne de ceux qui gouvernaient au-delà des frontières de la France d'en transplanter les institutions, les lois, les formes de la vie publique et sociale.

On portait l'habit français, on tâchait de s'exprimer dans un français correct, on se tenait au courant de la littérature

parisienne et on faisait des efforts pour l'imiter, mais c'était tout. Les Etats reposaient sur leurs anciennes bases et leur développement était celui, naturel et sûr, que leur avaient donné les circonstances particulières qui avaient formé leur histoire.

Ensuite, cette influence ne pouvait jamais devenir un envahissement total, brisant et remplaçant tout, parce qu'elle n'avait rien de vraiment national. La civilisation française du dix-huitième siècle n'était guère que la dernière forme donnée à l'esprit humain par la Renaissance. S'appuyant sur les idées classiques qui étaient maintenant le patrimoine de tous les peuples éclairés, elle s'adressait nécessairement à tous ces peuples dans la plus claire, la mieux ordonnée, la plus savante des langues modernes. C'était Rome qui parlait à l'univers entier, soumis jadis à ses lois, par le moyen de la France.

C'est à ce temps que remonte l'influence française sur la pensée et la vie roumaines. Des aventuriers—ensuite, quand la Révolution produisit ses victimes, des émigrés—vinrent répandre chez nous ces notions nouvelles qui étaient, sinon le bon sens, le bon goût et les *lumières*.

Ils eurent des élèves et des adeptes qui se passionnèrent pour les *lettres* et pour les idées humanitaires destinées à faire le bonheur de tous les habitants de la terre, et cela de la même manière. Mais les élèves, tout en admirant le maître et en tâchant de s'approprier son savoir, plus ou moins problématique, gardaient l'ancien habit, trouvaient du plaisir aux fêtes anciennes et se trouvaient bien dans les formes patriarcales de la vie privée et publique, où ils voulaient introduire seulement une instruction plus sérieuse et plus répandue, des mœurs administratives plus honnêtes. S'il y eut jamais une influence étrangère absolument bienfaisante, ce fut celle-là. Elle se bornait à montrer le chemin à ses adeptes, et ils restaient libres de s'y engager d'après leurs habitudes et leurs forces.

Les enfants qui naquirent dans les maisons européennes de ces boyars du dix-huitième siècle furent élevés par des précepteurs étrangers, français de préférence. Tant qu'il y avait la mère, toujours chez elle, pour inculquer à ces enfants les secrets de la langue roumaine, le charme des légendes populaires, la beauté des chants nationaux, ces précep-

teurs en habits français ne pouvaient que du bien; l'âme restait roumaine, en dépit des livres de classe.

Il y avait parmi ces jeunes boyars qui voulaient poursuivre leurs études en France, qui voulaient connaître cet Occident, d'où venaient les beaux discours et les idées généreuses. Ils partirent, ces premiers étudiants, à l'étranger, portant sans honte des vêtements qui étaient ceux de leur pays, parlant entre eux et avec leurs parents surtout le roumain, ayant sans cesse présente l'image de la patrie.

Ce qui ne les empêchait pas d'être d'excellents élèves, dignes d'être à côté de leurs camarades étrangers, auxquels ils étaient même quelques fois supérieurs. De retour, ils furent parmi les facteurs les plus puissants de notre progrès: vivant encore la vie ancienne, ils n'abandonnèrent jamais l'idéal de civilisation bienfaisante auquel ils s'étaient consacrés dès leur première jeunesse. Ils furent parmi ceux qui organisèrent les éléments patriotiques contre l'annexion, qui répandirent les premiers les idées libérales d'égalisation des classes dans l'État, qui encouragèrent les premiers essais d'une littérature moderne en rou-

main. Sans ces boyars patriotes, sans ces nobles grandes dames dont le souvenir sera toujours conservé sur les pages de notre histoire littéraire, les commencements de notre poésie, de notre historiographie, de notre théâtre auraient été impossibles. Et ils ne firent pas seulement office de Mécènes : on les trouve en première ligne parmi les traducteurs, les écrivains, les comédiens improvisés de ce temps d'enthousiasme. Le crédo de nationalisme venu de Transylvanie n'eut pas d'adeptes plus sincères.

Comme ils aimaient voir leur peuple avancer toujours sur la voie où ils l'avaient lancé, de ce côté des Carpathes, comme ils gardaient une impression indélébile de la France éclairée, bienfaisante, heureuse de donner à tous les peuples un peu de sa civilisation rayonnante, ils pensèrent que nulle part plus que là-bas leurs enfants ne pouvaient se préparer à mener à bien l'œuvre de progrès déjà commencée. Ces petits Moldo-Valaques s'assirent sur les bancs des lycées français, ils suivirent les cours des facultés de Paris, ils vécurent dès leur première jeunesse la vie française. Ceux-là commencèrent à oublier leur pays d'origine.

Et c'était alors en France l'époque du romantisme flamboyant, en politique comme en littérature. La notion du réel avait presque disparu chez le peuple de la terre qui a le plus le sens de la réalité. On ne vivait que de mots au superlatif, que de banalités de rhétorique chauffées à blanc.

Quand les pères, de bons patriotes eux aussi, virent arriver ces jeunes qui ne leur ressemblaient en rien, ils restèrent ahuris, ne comprenant rien à ces habits, à ces mœurs, à ces idées. Pour la première fois, il y eut un abîme entre deux générations.

Comme toujours, force resta aux jeunes, à ceux qui revenaient de France surtout, et qui étaient les plus éclairés, les plus intelligents, les plus actifs. Ils se mirent bravement à l'œuvre, animés eux aussi d'un patriotisme très pur. Habités à la vie française, ils se sentaient le devoir de l'introduire, telle quelle, chez eux. L'ancien édifice de l'État croula, et le nouveau ressemblait plus à la France de Lamartine qu'à la Moldavie et à la Valachie de n'importe quel temps. Et, trompés par les brillantes apparences, ils se sentaient si heureux... Il n'y avait plus rien à faire, se disaient ceux des

romantiques francisés qui restaient incorrigibles.

Il nous reste encore deux générations à étudier pour arriver à la dénationalisation triomphante d'aujourd'hui, à laquelle nous voulons consacrer une étude particulière.

III

Mais je préfère m'arrêter encore sur la génération des révolutionnaires, qui est, sous ce point de vue, la plus intéressante.

Ceux qui firent la vraie révolution, celle qui resta, l'essayèrent d'abord, sans arriver à autre chose qu'à signaler par leur mouvement l'existence d'un peuple roumain qui désirait vivre d'une vie indépendante. N'ayant pas réussi dans ce qu'ils voulaient accomplir, ils durent quitter le pays, où ils étaient venus à peine. Les étudiants romantiques revinrent en Occident, c'est-à-dire, cela s'entend plutôt, à Paris, comme proscrits politiques, ce qui donnait un cachet plus romantique encore à leur personne.

Ils se retremperèrent ainsi à la vie française, qui avait été pendant longtemps la leur. Après l'occupation des principautés par les Russes, ils revenaient dans le milieu qu'ils devaient aimer le plus,

pour poursuivre leurs luttes patriotiques, pour gagner des adhérents à la cause roumaine, qui vainquit grâce aussi à leurs nobles et persistants efforts.

Mais aussi continuèrent-ils, durant ce nouveau combat pour la patrie lointaine, leurs anciennes rêveries de poètes de la politique. Ils ne cessèrent pas de caresser cet idéal de civilisation européenne, de transformation à la française, qu'il leur était réservé d'accomplir à nos dépens. Ils croyaient à une prochaine Roumanie, réalisée dans les limites de l'ancien royaume des Daces, auquel ils donnaient l'étendue entière du territoire occupé par notre nation au nord du Danube. Et cette Roumanie ne pouvait avoir, naturellement, que les institutions bienfaitantes que la Révolution avait données à la France moderne; elle devait reposer sur les mêmes principes, vivre avec les mêmes mœurs, suivre le même chemin, pour arriver, autant que possible, au but de civilisation complète et rayonnante assigné à l'humanité.

Les proscrits n'avaient pas, pour la plupart, une idée bien nette du passé roumain. Ceux même qui, comme Balcesco, s'intéressaient à notre histoire, la voyaient sous un aspect qui était abso-

lument faux. N'ayant pas compris, ils ne pouvaient pas respecter d'abord, puis à l'avenir, lorsqu'ils seront les maîtres, épargner ce qui restait de ce développement poursuivi au cours des siècles. Ils s'imaginaient peut-être rétablir d'anciennes formes de gouvernement, remettre en honneur d'anciens usages, lorsqu'ils construisaient un édifice nouveau avec des matériaux tout aussi nouveaux.

Ce n'étaient pas seulement leurs idées, leurs projets, qui n'avaient rien de vraiment national. Leur manière de vivre, de se manifester était devenue en même temps plutôt étrangère à notre peuple. Ils vivaient là-bas, nos exilés, dans la société d'autres proscrits, qui appartenaient à des nationalités différentes: ils frayaient, à cette époque de fraternité des peuples échappés au joug des tyrans, dans le monde des Hongrois, des Polonais, apôtres du même évangile d'émancipation, fauteurs de mouvements révolutionnaires pareils, victimes des mêmes persécutions politiques et, souvent, des mêmes persécuteurs. Ils fréquentaient les journalistes, les diplomates, qui voulaient bien leur demander des informations ou des services, des publicistes généreux qui s'intéressaient à notre cause

sans nous connaître, comme à celle d'un peuple opprimé et désirant la liberté.

Et la terre roumaine était si lointaine, avec sa beauté toute particulière, avec son charme intime et mystérieux, avec ses traditions millénaires et ses lois qui n'avaient jamais été écrites, mais que personne de ses vrais enfants n'aurait osé enfreindre. On pensait bien à elle, avec piété et avec espoir : on croyait toujours entendre les fers qui l'enchaînaient et on voulait la délivrer de leur poids et de leur honte. Mais ce qu'elle disait elle-même, la mère simple et grande, l'ancienne sage, patiente et laborieuse, on ne le comprenait plus, et on ne se donnait pas la peine de le comprendre, étant plus éclairés que cette ignorante, et si modernes.. Aussi échangeait-on les sentiments patriotiques, les idées de révolution libératrice, de fraternité générale roumaine dans un langage étranger, dans cette langue française qui peut exprimer le mieux les idées françaises. Tout en s'expliquant cet état d'âme, on ne peut pas se défendre d'un sentiment pénible en poursuivant la dénationalisation rapide de ces purs et grands nationalistes.

L'exil finit par un triomphe et les

proscrits gouvernèrent à la place des oppresseurs. Une grande tâche leur revenait maintenant et, pour la remplir, il fallait se préparer par de longues études, qui auraient montré la voie qu'il faut suivre. Les enthousiastes n'avaient pas eu, avant leur retour, le moyen de faire ces études et ils étaient maintenant trop pressés pour les entreprendre. On ne restaura pas l'ancienne Roumanie avec tous les soins de patriotes éclairés; on en bâtit une autre. C'était plus simple et plus facile.

*

On peut changer facilement l'aspect d'une ville, de certaines rues, au moins; on peut créer dans un clin d'œil une bureaucratie nouvelle. Mais les mœurs restent et, dans les couches profondes d'une nation, la vie ancienne se perpétue presque sans modification.

Et, lorsque les premières illusions disparurent, beaucoup parmi les enthousiastes durent s'apercevoir du peu qui avait été accompli. Leur devoir eût été de revenir à la charge, après s'y être mieux préparés. Mais il aurait fallu pour cela reconnaître que ce n'était pas la faute du pays si on avait échoué,

mais bien celle de la direction qu'on avait voulu lui imposer, direction brillante, sans doute, mais fautive et mal-faisante. On ne pouvait pas demander cette abnégation à des romantiques. Ils crurent avoir agi le mieux possible, d'après les règles de la raison infallible. Et, s'étant vite dégoûtés, quelques-uns quittèrent ce pays condamné pour longtemps encore à l'ignorance et s'établirent pour toujours à l'étranger, à Paris, où ils avaient passé leur jeunesse et formé leur âme, où ils se retrouvaient, pour ainsi dire, eux-mêmes. D'autres, retenus par leurs fonctions, leur action politique, restèrent dans le pays, mais en ayant l'air de se sacrifier ainsi, de renoncer à la seule vie qui fût digne d'eux et qu'ils allaient reprendre aussitôt que cela leur deviendrait possible.

En tout cas, on ne manquait pas d'envoyer là-bas les enfants, aussitôt qu'ils pouvaient quitter le toit paternel. Les arracher à la vie roumaine, les initier le plus tôt possible à une civilisation supérieure, leur donner le vernis nécessaire pour être trouvés dignes d'une haute situation était le souci principal de ces hommes qui étaient cependant, dans leur sens, de bons patriotes. Et ils trouvèrent

beaucoup d'imitateurs parmi ceux qui subissaient leur influence.

Quel fut le résultat de cette éducation pour ceux qui succédèrent dans la vie publique à la génération des réformateurs romantiques ?

IV

Les étudiants roumains — il y avait maintenant une Roumanie — qui allèrent acquérir des connaissances et former leur esprit en Occident, après l'union des principautés, se distinguaient sous bien des rapports, sinon sous tous les rapports, de ceux qui les avaient précédés dans ce pèlerinage.

Il faut dire d'abord que l'influence française fut pour eux plus exclusive. Sous le régime des consuls russes, à l'époque du règlement organique, les princes et ceux qui contrôlaient leurs actions voyaient de mauvais œil un voyage d'études dans ce pays de libéralisme généreux et enivrant pour les étrangers qu'était la France. On ne manquait pas, à la Cour et au consulat par excellence, de recommander aux parents les écoles de Russie, où il n'y avait rien à craindre pour le droit jugement politique des jeunes gens, ou bien celles

d'Allemagne, dont ils pouvaient sortir avec des sentiments plus modérés et des idées plus nettes. Et il se trouvait bon nombre de boyards, surtout en Moldavie, qui se laissaient influencer par ces discours philanthropiques.

Mais, sous le prince Couza, il n'y avait plus personne pour donner ces conseils. Tous les regards se dirigeaient, au contraire, vers la France, à laquelle on croyait devoir tout ce qui s'était accompli dans les dernières années de transformation et de progrès. Le mouvement non interrompu de la pensée roumaine dans les temps passés, avec lesquels on voulait rompre pour toujours, les longs efforts obscurs et douloureux, les espérances timides et les rêves à peine esquissés par ces ancêtres,—tout cela avait été complètement oublié. La lumière était venue de ce grand foyer de civilisation qui était Paris et la génération qui l'en avait rapportée, vivait encore et présidait à la régénération du pays. La merveilleuse Révolution qui avait fixé un point de départ à l'ère nouvelle, occidentale était une vague perdue de la tourmente de là-bas; la France hospitalière avait réchauffé de nouveau le zèle des missionnaires vaincus dans

leur premier combat, et, quand l'heure vint où l'un de nos vœux les plus chers devait être accompli, ce fut l'empereur français, continuateur en quelque sorte de l'œuvre de la Révolution, qui écarta de son épée victorieuse ceux qui nous avaient jusqu'alors barré le chemin.

Il n'y eut qu'un petit groupe de séparatistes, en fait d'influences étrangères, qui allèrent en Allemagne, dont ils rapportèrent une direction intellectuelle bien différente: de retour, ils formèrent cette Société de la *Jeunesse* (*Junimea*), dont la victoire fut moins complète qu'on ne le pense. Sauf ces quelques étudiants, originaires pour la plupart de la Moldavie, la nouvelle génération entière prit l'empreinte de l'esprit français.

Il faut remarquer aussi le très grand nombre de ces étudiants à l'étranger. Vers 1848, ceux qui passaient la frontière pour fréquenter des écoles supérieures, étaient encore des privilégiés parmi les enfants des familles aisées. L'enseignement des précepteurs, celui des professeurs étrangers établis dans le pays, paraissait généralement suffisant pour former un jeune homme bien élevé, capable d'occuper les plus hautes fonctions et digne d'aspirer à toute espèce

d'honneurs. Tandis que maintenant l'exode de la jeunesse vers Paris s'imposait, et c'eût été pour une famille distinguée une déchéance que de ne pas faire ce dernier sacrifice pour ses rejetons. C'était désormais une nécessité absolue, une mode à laquelle on ne pouvait pas se soustraire sans devenir ridicule. Fils de boyards et de bourgeois, ceux qui étaient destinés à jouer un rôle, se rendaient à Paris pour en rapporter non seulement du savoir, mais encore quelque chose comme un prestige supérieur.

Mais les anciens romantiques, les révolutionnaires assagis par l'âge et par l'expérience, sans qu'ils eussent pour cela oublié le pur enthousiasme de leur jeunesse, durent éprouver un sentiment de désagréable surprise en revoyant ceux dont ils avaient attendu pendant longtemps le triomphant retour. C'était un peu, avec plus de raison de la part des premiers, ce qui s'était déjà passé entre les vieux pères et leurs jeunes fils, à l'époque de la Révolution.

C'est que beaucoup de choses avaient changé depuis lors en France, et les rêveurs politiques ne l'avaient pas remarqué suffisamment, même en revenant la visiter de temps en temps.

Peu à peu, les constructeurs de sociétés nouvelles, les libérateurs des peuples, les apôtres de la sainte politique échevelée et déclamatrice s'en étaient allés. S'il y avait un parti pour prêcher la liberté, ce parti savait bien cette fois ce qu'il voulait, quels intérêts il représentait et quelles étaient les forces dont il pouvait disposer. Sauf quelques derniers romantiques hantés des rêves d'une réforme sanglante, les chefs de ce parti étaient des avocats habiles qui, s'agitant dans un monde très réel, poursuivaient des buts dans les limites du possible.

Malgré tout ce qu'il pouvait y avoir de fantastique dans les idées générales de l'empereur, le gouvernement français de ce temps, issu de la nécessité des choses, représentait aussi des intérêts réels et les servait par des moyens qui n'avaient rien d'éthéré et de sentimental. Les luttes politiques se passaient donc dans une société très pratique, dont les classes dominantes vivaient d'une vie agréable, troublée par peu de scrupules. On travaillait bien en bas, mais on s'amusait beaucoup en haut, et quant à l'idéal de jadis, on était heureux d'en être débarrassé.

Nos étudiants firent comme leurs pré-

décèsseurs: à leur âge et avec leur éducation de famille, ils ne pouvaient que s'assimiler complètement à ce nouveau milieu, élégant et jouisseur, d'un côté, ambitieux sans illusions, de l'autre.

Il se trouva aussi que c'était juste l'âme qu'ils devaient avoir pour vaincre dans leur pays, pour accomplir la mission qui leur était assignée. L'époque des rêveurs et des martyrs était close ici, comme là-bas; ils n'auraient pu servir à rien. Les bases de l'État étaient solidement posées; une construction constitutionnelle quelconque avait été improvisée. On ne voyait pas l'immense labeur qui restait à accomplir pour mettre des choses vraies sous ces vains noms. La jeunesse ne comprenait pas quel était son devoir et elle n'écouta guère ceux qui lui en parlèrent. Elle revint de l'étranger ignorant la vie de notre peuple et elle resta toujours ignorante sous ce rapport.

Au moins, les romantiques avaient eu leur foi et leur idéal! Les gens pratiques que nous envoya le Paris de Napoléon III avaient leur grande ambition et leurs petites faiblesses.

V

Il n'y a presque personne de la génération jeune encore, destinée sous peu à gouverner et conduire exclusivement le pays, qui n'ait fait ses études à l'étranger, études supérieures au moins, bien que bon nombre des représentants de cette génération aient fait leur éducation entière au-delà des frontières, et particulièrement en France, à Paris.

Il faut se demander encore une fois quel a été le résultat de cette préparation à la vie politique, à l'activité littéraire ou scientifique, accomplie en dehors du pays, dans un milieu qui ne ressemble au nôtre que superficiellement et, par conséquent, pour les esprits superficiels.

En elle-même, cette influence d'une civilisation supérieure, non seulement sous le rapport des connaissances, nombreuses et répandues, mais aussi sous celui de la moralité, de l'amour pour l'idée et pour le travail, — cette influence, dis-je, aurait pu être heureuse et bienfaisante. Dans la jeunesse surtout, il faut élargir son horizon, découvrir au loin le but auquel on consacre ensuite sa vie, reconnaître dans la plus grande exten-

sion possible le monde des pensées et des faits. On peut arriver au même résultat par une longue activité honnête et persistante sur le même champ de travail et à la même place, fût-elle très modeste et restreinte, mais cela demande du temps; tandis qu'on peut y suppléer dans une certaine mesure en se mettant au courant de ce qui a été fait par les autres, dans les pays d'une civilisation plus ancienne, plus solide et plus harmonieuse.

On le savait bien au dix-huitième siècle, quand—dans ces autres pays—les jeunes gens de bonne famille quittaient vers les vingt ans le foyer paternel pour parcourir l'Europe, y recueillir des impressions indélébiles d'art, de science, de vie humaine différente de celle à laquelle ils avaient été habitués chez eux. Ces quelques mois ou même ces années «de voyage et d'études» élevaient la pensée, enrichissaient la mémoire d'une expérience accumulée, mûrissaient le jugement. Celui qui n'osait pas concevoir ce que sera sa vie future, l'adolescent timide qui n'entrevoit pas même le labeur qui lui était réservé, revenait chez lui tout autre après ces voyages qui devaient le former, l'éclairer sur lui-même et les autres. Au cours de ces

journées, en même temps mouvementées et solitaires, dans ces longs et sérieux soliloques avec sa pensée, au milieu des foules changeantes, il entendait enfin ses voix et découvrait la lumière sûre et éternelle de son idéal. Parti en tâtonnant au milieu des rêves diaphanes et tremblotants, il revenait sous ce clair rayon pour travailler.

Il s'amusait bien, quelquefois, ce pèlerin vers la connaissance de soi-même et du monde. On gagne l'expérience, une certaine expérience des hommes, très utile, même en s'amusant. Mais à la base de cette entreprise se trouvait une pensée sérieuse. Et les jeunes voyageurs de ce temps n'oubliaient jamais le sens éducatif de leur voyage et ils se rendaient compte de ce qu'il fallait faire pour revenir meilleurs et récompenser ainsi les sacrifices qu'on avait faits pour leur donner ce plaisir utile.

Et puis les «jeunes gens à l'étranger» ne s'arrêtaient pas à la même place et ils n'étaient pas conquis par une seule influence; ils n'abandonnaient pas leur âme pour en accepter une autre. Le voyage lui-même n'était pas très long et partout où s'arrêtait le pèlerin il ne restait que le temps nécessaire pour s'in-

former, pour s'approprier certaines choses qui ne se trouvaient pas ailleurs. L'influence étrangère en était ainsi plus mélangée, l'expérience acquise plus variée et plus riche, le regard jeté sur le monde en était plus large.

L'expatrié restait lui-même, l'enfant de sa famille, l'homme de son pays, mais sa personnalité s'élevait et s'enrichissait au contact des civilisations étrangères, au milieu desquelles il vivait seulement pour les connaître, leur emprunter ce qu'elles pouvaient avoir de bon et d'utile pour lui, pour les siens, pour son pays à lui. Cette famille et ce pays l'avaient suffisamment façonné jusqu'à cette adolescence voyageuse pour résister à une empreinte exclusive, transformatrice.

Car la famille savait ce qu'elle était et le pays aussi: l'une et l'autre avaient leur passé et s'en inspiraient sans cesse. Ce passé pouvait être moins brillant, d'une moindre importance que celui d'autrui: on venait de là et on s'arrêtait avec respect, avec piété, devant ce qui était pour un étranger, pour un indifférent, quelque chose d'insignifiant et de terne. Des traditions se dégageaient de ce passé, et il n'était permis à personne, ou plutôt personne ne se permettait de

les enfreindre. On vivait, tout en suivant le développement de l'humanité, selon les ancêtres.

Il n'y avait pas pour cela une direction pédagogique consciente, pour parler le langage scientifique d'aujourd'hui, cette direction qu'impose maintenant l'État dans les pays ayant une civilisation qui leur appartient. Les liaisons avec la vie d'autrefois étaient aussi intimes qu'innombrables. On les voyait partout. Le vieil ameublement dans la vieille maison qui était tout un enseignement d'histoire et de patriotisme, les vieux livres dans l'ancienne bibliothèque, les papiers jaunis des archives de famille, les portraits de famille, les vieilles coutumes qui planaient dans l'air.... Et après cette éducation de famille, si particulière et si profonde, dans cette société où chacun s'isolait pour mieux travailler ensemble, l'instruction du maître d'école, lui-même souvent fils d'un maître d'école, dans les mêmes salles, sur les bancs desquelles les enfants venaient s'asseoir à leur tour après leurs parents.

C'est dans ces conditions qu'un voyage d'études donnait tout ce qu'on pouvait en attendre; il contribuait de la manière

la plus efficace à l'éducation de chacun et, par conséquent, à la civilisation générale, c'est-à-dire au bonheur des hommes.

*

Remplacez maintenant chacune de ces conditions par son opposé. Point de vie de famille, point de traditions, fussent-elles des plus récentes; point de vraie conscience de la nature et de la mission d'un État. Une éducation confiée uniquement à des salariés: la gouvernante ou le précepteur étranger et le professeur-fonctionnaire. Des adolescents ayant déjà, à leur âge, une idée très nette de ce qu'ils doivent poursuivre leur vie durant: la richesse d'abord, puis une situation politique. Un séjour à l'étranger dans un seul centre de civilisation, séduisant par ses bons côtés et très dangereux par les autres, et on aura l'image du procès de dénationalisation accompli avec plus de rapidité qu'auparavant par cette nouvelle génération.

Comme elle est presque la dernière, en tout cas la dernière qui se soit manifestée, notre aperçu historique est terminé et, après avoir signalé le développement, il nous reste à étudier les facteurs de la dénationalisation.

VI

Il y avait jadis une vie de famille chez nous aussi, et elle était même plus forte, plus intime et plus importante qu'ailleurs, où l'État avait un sens plus étendu et exerçait partout une influence plus grande.

Dans les campagnes aussi bien que dans les maisons des boyards, les principaux intérêts étaient ceux de la famille, et elle avait droit aussi aux sentiments les plus purs et les plus profonds. En parcourant les chroniques, on trouve des exemples presque impossibles aujourd'hui. Un des plus riches et des plus puissants nobles de la Valachie, Constantin Cantacuzène, dénoncé injustement par ses ennemis, est étranglé, au dix-septième siècle, par ordre du prince, alors Grégoire Ghyka. Il laissait plusieurs fils qui n'avaient pas tous le même caractère, ni les mêmes idées politiques. Ils se réunirent cependant pour accomplir ensemble ce qui leur paraissait le plus grand des devoirs: la réhabilitation de la mémoire du père assassiné. Ils sacrifièrent leur avoir, mirent leur vie en danger, combattirent pendant de longues années

et par tous les moyens pour arriver au but unique de leur activité commune.

Ils réussirent: les véritables auteurs du crime furent découverts, convaincus et punis. La carrière politique des frères Cantacuzène, dont un régna, commença à vrai dire à ce moment. Après avoir posé sur le tombeau de leur père le marbre sans tache de son innocence absolue, ils préparèrent leur avènement au pouvoir et recommencèrent, pour leur propre intérêt cette fois, le combat contre les mêmes ennemis de leur lignée. Ils eurent de cruelles persécutions à souffrir: ils furent jetés en prison, menacés de mort, torturés. Jamais on ne trouve un seul des frères suivant une ligne de conduite distincte, ayant des visées égoïstes: ils ne se séparèrent *qu'après* leur triomphe. Un étranger, qui habita à cette époque notre pays, parle, ému, des coups reçus par un aîné, qui épargnait par ses souffrances un frère plus jeune.

Et en remontant plus haut dans notre histoire, on rencontre partout chaque famille combattant sous son drapeau. Pour écarter définitivement un danger, il ne suffit pas de vaincre un adversaire, de lui prendre la vie; la race

entière doit être détruite, afin d'avoir une sécurité complète. Celui qui reste se sent toujours la mission sacrée de venger celui qui a succombé. C'est une des raisons pour lesquelles certaines familles très anciennes et très grandes disparaissent complètement, sans qu'elles se soient perdues dans l'obscurité. Et c'est aussi pour cela que des étrangers peuvent obtenir bientôt des places d'honneur dans un pays dont l'aristocratie guerrière ne s'épargnait pas.

Le village roumain d'autrefois est, dans son essence, le séjour d'une seule famille. L'ancêtre est toujours présent, après des siècles, à la mémoire de ses descendants; son nom se conserve dans leurs noms et dans celui du village même. Son héritage (*moshia*) c'est la terre entière, qui ne se partage jamais que d'une manière provisoire, pour répondre aux nécessités du moment. Au fond, tout cela appartient encore au mort et à ceux qui, venant de lui, le représentent. Cela est si vrai qu'il faut toujours l'assentiment général des parents et voisins pour aliéner un lopin de la terre commune. S'ils s'avisent de réclamer ensuite leur droit, on le préfère toujours à celui, de beaucoup moins

dre et plus récent, qu'a obtenu par l'achat un étranger. Il y a des cas où, pour se mettre à l'abri des revendications, l'acheteur se fait adopter par celui qui lui a cédé son champ patrimonial.

*

L'égoïsme humain est assez fort pour qu'il ne soit pas nécessaire de briser ce qui l'entrave d'une manière si efficace que ces sentiments et ces coutumes. Un peuple vit et prospère par les forces qui sont en lui et on ne doit pas en sacrifier une seule sans la remplacer par une autre de la même intensité. On ne jette pas un passé entier au rebut pour construire à nouveau; ceux qui sont sages le remplacent lentement, pièce à pièce, quand besoin est de le remplacer, et pas plus qu'il n'en est besoin.

Nous n'avons pas agi avec cette pieuse patience. Le sentiment de la famille est resté aussi parmi les débris, dans notre folie de vandalisme réformateur. Il y aura bientôt un siècle que les enfants ne grandissent plus sous la surveillance directe et incessante de la mère et qu'ils ne subissent plus la direction de leur père. Dès leur plus jeune

âge, ils apprennent à devenir étrangers à leurs parents, qui n'ont aucune influence sur le développement de leur âme. Il n'y a pas encore eu, dans cet espace de temps, dans cette période de progrès non interrompu, une seule génération qui n'ait considéré avec un sentiment de supériorité méprisante ses précurseurs, auxquels elle était cependant liée par le même sang.

Des lois furent données pour toutes choses, des lois qu'on emprunta aux autres peuples, nos maîtres en fait de civilisation, des lois qu'on traduisit tant bien que mal, comme s'il était possible de traduire pour un peuple les institutions d'un autre!

Il y eut donc des lois très minutieuses, très précises, très nombreuses, pour le mariage et le divorce, pour les biens des époux, pour la succession; elles créèrent quelquefois un droit opposé à celui qu'on avait coutume de reconnaître dès les origines, mais elles ne laissèrent aucune question sans réponse. Des avocats éclairés, au courant de toutes les procédures et de toutes les exégèses juridiques, vinrent interpréter ces lois nouvelles, destinées, sans doute, à consolider les institutions sur lesquelles reposent les nations.

Il arriva cependant — tant certains calculs trop simples de la raison pure peuvent être erronés! — que, malgré ce déluge de règles et de prescriptions, les institutions fondamentales de la société roumaine déchurent rapidement. Les vieux souvenirs, les bonnes coutumes d'autrefois, la poésie naïve, les sentiments de respect et d'amour qui rendent seuls possible une vie commune intime, pure et heureuse, s'en allèrent, n'étant plus de mise dans la nouvelle société moderne. Ces restes de barbarie firent place à l'intérêt et à la loi qui le régit et le sauvegarde. On croyait cela suffisant pour des contrats d'après la dernière mode américaine. Le mercantilisme dans le mariage commença.

Il n'y eut bientôt presque plus que des associations de capitaux, de situations et d'ambitions, pour remplacer l'ancien mariage dans notre classe dominante. Certaines purent et peuvent se maintenir jusqu'au bout, grâce au succès et à la liaison très durable des intérêts, de part et d'autre. Pour les autres, on ne se gêne pas de renouveler l'essai, tant qu'on en a le courage.

Pour des personnes très modernes, cette vie de famille, qui n'en est pas

une, ne laisse pas que d'être agréable. Les visites, les soucis de la mode, la lecture de quelque méchant roman français, d'un côté, la politique, les affaires, les intrigues et les tripotages de l'intérêt personnel, de l'autre, sans compter pour chacun des associés les libertés qu'il est admis de s'accorder mutuellement — tout cela peut occuper suffisamment une vie mal vécue, une pauvre existence humaine gaspillée, jetée au vent. Les regrets tardifs sont même exclus, avec leur amertume: il paraît qu'on s'habitue facilement, dans notre nouvelle Amérique, à arrêter la pensée uniquement sur l'heure présente.

Mais il y a les enfants: un ou deux, quand il y en a, car la vie est chère, et la vie pour soi-même coûte plus cher que celle pour les autres. L'opinion était très répandue autrefois que les parents ont envers leur descendance certains devoirs qui ne sont pas seulement ceux de l'entretien matériel.

Du temps des mères naïves et des pères barbares, du temps où il y avait, parmi les choses communes à la famille entière, la bonne réputation, «*numele cel bun*», — dans ce temps, heureusement bien éloigné, les parents croyaient avoir

charge d'âme et être responsables devant Dieu de ce que devenaient leurs enfants. On cite, dans de vieux livres oubliés, des mères jeunes, belles et douées d'un esprit distingué, qui n'ont pas dédaigné de consacrer à leurs nombreux enfants leur vie entière et qui en tiraient fierté devant tout le monde. Et il paraît bien qu'ainsi les traditions de famille se perpétuaient plus complètement et qu'à ces traditions se trouvait mêlé un haut et pur patriotisme.

Après l'éducation toute roumaine de l'ancienne famille, voyons celle que donne la famille nouvelle.

VII

Je trouve parmi mes notes cette mention comprise dans les comptes d'une très petite ville de Transylvanie, à la date de 1769: « Paiement à une Française, arrivée de Sibiu (Hermannstadt) et qui a été conduite à la frontière », — à la frontière des Carpathes, c'est-à-dire dans la principauté de Valachie.

On ne faisait guère de voyages d'agrément dans ces régions, à cette époque, et, pour un voyage d'affaires, il est

un peu difficile de l'admettre. La Française inconnue de 1769 allait sans doute remplir les fonctions d'institutrice, de gouvernante, dans quelque famille de boyards aimant la civilisation européenne.

Ce serait alors la première mention de la *gouvernante*, qui devait remplir un grand rôle dans la vie roumaine de plus tard, commencer l'éducation de presque tous les jeunes nobles, pendant un siècle environ, suppléer la mère, toujours absente désormais, et préparer la tâche du professeur.

Le professeur étranger devait avoir certaines connaissances, posséder quelque art agréable. Dans sa compétence d'éducateur entraient un peu de dessin, un peu de musique, voire même un peu de danse, un rien de grammaire et d'orthographe et quelques notions de géographie, d'histoire et de « littérature ». C'était pour transmettre aux enfants de la famille ces choses-là qu'on lui fournissait l'entretien et qu'on lui payait un salaire annuel de quelques dizaines de ducats autrichiens ou hollandais.

Pour l'institutrice, on était moins prétentieux. Appelée à soigner l'éducation des filles et des tout jeunes enfants, on ne lui demandait rien de plus si elle

savait lire et écrire couramment et pouvait recommander certains livres d'une lecture facile, qu'elle apportait souvent avec elle, dans son petit bagage d'aventurière pauvre. En fait d'orthographe, on s'en tenait à l'à-peu-près, et il y eut dans le temps de très grandes princesses élevées par des gouvernantes françaises et qui ne se retrouvèrent cependant jamais dans cet art difficile.

Mais sa qualité principale était sa nationalité étrangère. Si on avait découvert qu'une excellente institutrice, bien supérieure à son emploi, se targuait à tort d'être née sous un autre ciel, on eût oublié ses mérites et ses services et on l'aurait, sans doute, congédiée sur-le-champ.

L'idéal était de confier les enfants à une Française, à une Parisienne surtout, dont il était évidemment inutile de scruter le passé, pourvu qu'elle vînt en effet de là-bas. Mais les mères roumaines «éclairées», capables de s'habiller à la mode européenne, de réussir les nouvelles danses et de taper sur un malheureux piano, se contentaient au besoin d'une étrangère de provenance inférieure: quelque native d'Allemagne, de Pologne (ces dernières, à très bon marché, étaient as-

sez recherchées pour ce motif). Dans une bonne famille de Jassy, vers 1850, les enfants reçurent leur éducation, qui ne fut pas, pour les garçons, excellented'une femme de chambre, d'une *jupăneasă*... serbe! C'était toujours quelque chose. Dans cette famille, la mère était cependant une femme très distinguée, sœur d'un écrivain, bonne musicienne, lectrice passionnée de la littérature française de l'époque, dont elle fit des traductions en roumain. Mais, en s'occupant des enfants, elle aurait cru déchoir. Quand ils furent grands, elle les envoya dans un pensionnat étranger; après quoi elle crut avoir accompli une mission à laquelle elle n'avait jamais pensé sérieusement.

Depuis, les choses allèrent en empirant. La désertion des mères devint générale. Elles cherchèrent, même les plus pauvres et les plus modestes, par tous les moyens, à se défaire de cet encombrement et de cette honte que sont les enfants, infligés par Dieu dans sa colère. Les abandonner à qui que ce fût était une preuve de distinction et de richesse; tandis qu'on taxait de communes et de miséreuses—suprême injure dans une société de parvenus insolents — celles qui osaient s'entourer de leur

petite famille. L'emploi de la journée était bientôt fait, avec le lever tardif, la longue et savante toilette, la procession des visiteuses devant lesquelles on proclame sa beauté, sa richesse et son oisiveté, avec la promenade obligatoire dans le même but et, pour la nuit, jusque bien tard, les sauteries niaises dans un milieu de snobs vulgaires ou dans l'intérêt palpitant d'un éternel jeu de cartes.

Quand on est si absorbée par des occupations auxquelles on ne peut pas se soustraire sans perdre son rang, il ne reste guère du temps pour... torcher les enfants, leur inculquer les prières et leur apprendre l'alphabet. En attendant l'internat pour les riches et pour les autres l'école primaire, on peut toujours jeter les derniers au *Kindergarten*, qui a un riche avenir chez nous, et les premiers à une *gouvernante* quelconque.

Celle-ci est aujourd'hui ce qu'elle était jadis. Toujours sa qualité d'étrangère, qui prime et remplace tout. Au moins quelque vieille fille ignorante qu'on pêche dans quelque bourg ou village de Transylvanie: si elle ne sait pas l'allemand, elle parle au moins son vilain dialecte saxon, et c'est toujours quelque chose, parce que cela veut mieux que

la langue du bas peuple, le roumain. Mais les personnes qui tiennent à leur renom d'être privilégiés par la fortune font venir les gouvernantes de plus loin. Elles doivent être, pour ces « aristocrates » de provenance plutôt épicière et trans-danubienne, des « Françaises », de Paris, de Provence, de Suisse ou de Belgique.

Dieu seul peut savoir ce qu'elles ont été, ces pauvres créatures besogneuses, avant de venir cueillir par leur savoir des pièces blanches en Orient. Elles ont suivi les cours de l'école primaire, elles ont eu quelques classes de plus dans une maison religieuse, et, comme on est de trop dans la famille et que le mariage espéré tarde bien, on boucle sa valise, après avoir lu dans un journal une annonce pour gouvernante, qu'on désire en Roumanie. La situation géographique de ce pays est souvent inconnue à la pauvre fille et la bonne foi de celui qui demande à avoir la « gouvernante », peut être dûment mise en doute. Mais la pauvreté presse, ou l'espoir de trouver le bonheur sous ce ciel lointain ou même de se faire là-bas quelque chose comme une petite dot qui attire quelqu'un, quand on sera de retour. Et voilà partie la future « gou-

vernante», avec sa petite valise et sa pauvre vieille robe noire, pour traverser l'Europe, malgré tous les dangers de son inexpérience fabuleuse, et arriver enfin dans un pays dont on ignore tout.

Chez nous, elle est reçue avec une politesse froide et méprisante, comme il est naturel partout où on classe les gens d'après leurs habits et leur morgue. Dorénavant elle fera partie de la maison, se distinguant des servantes en ce qu'elle porte un autre habit, parle une autre langue, habite avec les enfants qu'elle doit instruire, prend place à un coin de la table des maîtres et n'est pas appelée par son petit nom. Si sa situation doit la froisser continuellement, au moins personne ne se mêlera de l'éducation qu'elle entend donner à ses élèves. Elle peut leur apprendre peu ou prou, les élever dans les idées religieuses et les principes qu'elle juge les meilleurs;— on ne s'en occupe pas, pourvu que ces enfants chéris, auxquels on veut tant de bien, parlent couramment le français (l'allemand ou l'anglais), qu'ils gagnent de bonnes manières quand il y a quelqu'un pour les observer, qu'ils apprennent à lire et à écrire, qu'ils récitent devant un public de parents émerveillés de beaux »mor-

ceaux choisis», qu'ils fassent enfin le moins de bruit possible et qu'ils ne gênent personne par leur présence intempestive.

On comprend maintenant ce qui se passe. Les futurs députés, ministres, écrivains et savants roumains arrivent vers leurs sept ans à accomplir tous ces tours de force : lire, écrire, réciter, parler français, se comporter avec élégance. Ce sont de petits snobs accomplis qui savent parfaitement qu'ils appartiennent à un monde supérieur au monde méprisé des sales petits enfants pauvres. Bref, ils sont la gloire de leur famille avant d'être celle de leur patrie!

Mais ces petits miracles de l'art pédagogique n'ont aucune idée claire de ce qui les entoure : ce n'est pas la pauvre gouvernante naïve qui pourrait le leur expliquer. Ils balbutient à peine un peu de roumain dans le dialecte des gens de service, avec lesquels ils ont l'occasion de converser de temps en temps. Ils semblent tombés du ciel, d'un ciel français, avec leurs beaux habits, leurs belles manières et leur belle ignorance de tout ce qu'ils devraient savoir avant tout.

Et combien leur est supérieur le sale

enfant des pauvres, élevé à la campagne ou au faubourg, parmi les pauvres et les mal élevés. Il parle, celui-là, la vraie langue du peuple, pleine de vie, de fraîcheur, d'images, dont respire notre âme roumaine. Il ne sait ni lire ni écrire à sept ans et il n'a personne pour lui inculquer le savoir; mais il le devine lui-même dans sa vie à l'air libre, dans ses longues excursions sans but, dans ses heures d'oisiveté observatrice, moins vides qu'on ne pense. Tandis que notre snob ne connaît que les quatre murs, les meubles de prix et la belle voiture de ses parents, l'autre a déjà une grande et sérieuse expérience des hommes et des choses qui l'entourent et, quand il en aura l'explication à l'école, il sera mieux préparé pour la comprendre.

Il ne récite pas, lui, des vers français, mais, dans les longues nuits d'hiver, devant le foyer où tremblotent les flammes bleuâtres au-dessus de la braise rouge, il a entendu en frissonnant les très vieilles aïeules raconter avec une douce et faible voix de grillon frileux les exploits des héros de la fable, des blonds conquérants d'empires, les souffrances des douces filles d'empereur persécutées et des petits enfants égarés dans la forêt

noire... Il ne touchera pas du piano à dix ans, mais, blotti dans un coin d'ombre, il a été souvent ravi de bonheur par la voix argentine de quelque petite sœur aînée chantant à pleine poitrine la joie et la douleur éternelles du peuple roumain. Et s'il n'a pas goûté journellement aux bonbons, il connaît, le sale enfant pauvre, la douceur infinie des caresses que répand la main aimante et fatiguée de la mère qui travaille pour le nourrir!

S'il surmonte les grandes difficultés qui lui barrent le chemin, s'il a la force d'esprit et la chance de terminer ses études, ce sera un homme, celui-là, et, dans son action, dans sa parole et dans son chant, se manifesterà l'âme roumaine dans toute son ampleur et sa sincérité!

VIII

Une école roumaine est destinée à donner un diplôme, après un certain nombre d'années d'études, dont chacune est couronnée par un examen. Avec le diplôme, l'élève dûment examiné à la fin de chacune de ses classes peut obtenir une fonction; il a la conscience préten-

tieuse et inébranlable que l'Etat lui doit une place au budget—petite ou grande, selon le nombre et la qualité de ses diplômes. Sinon, d'après sa condition sociale, le candidat inévitable, indigné d'avoir perdu en vain sur les bancs de l'école son propre temps et l'argent de ses parents, s'érige en adversaire d'un gouvernement ingrat: il brandit le gourdin dans des élections, il jette des pierres contre des soldats qui ont l'ordre de se poster pour cela, il enivre de ses applaudissements sincères et désintéressés tel ou tel chasseur de portefeuilles parlant au nom du peuple souverain, il enrichit de sa prose de «lettré», de jeune mandarin *in spe* les colonnes des journaux dont la mission est de surveiller la marche des affaires et de juger les gouvernements responsables. Il se démeut partout où il a des chances d'être noté comme serviteur fidèle d'un parti, dont les idées et la direction ne lui importent guère. C'est une nouvelle espèce d'examens et, après les avoir passés aussi avec le même succès, après avoir obtenu des états de service équivalant à un diplôme, notre petit jeune homme devient enfin fonctionnaire.

Il prend place avec une dignité royale

devant quelque pauvre bureau, qu'il échangera plus tard, par la seule force des choses, pour un autre et pour un autre encore... Le temps de s'amuser est venu, en attendant la pension rémunératrice.

C'est, pour la totalité des cas presque, ce que produit l'école roumaine: cet arriviste, repoussant par son ambition égoïste, par son manque absolu de scrupules, de sentiment du devoir, d'idéal. C'est pour multiplier indéfiniment ce type de décadence que des millions se dépensent par an, qu'on vote des lois très bien ordonnées, qu'on fait travailler des légions de maîtres d'école, d'instituteurs et de professeurs, qu'on imprime sur papier jaune des livres de classe très «pédagogiques», qu'on distribue des couronnes et des prix aux enfants qui se distinguent. Vraiment, c'est dommage, et il faut avouer qu'il vaudrait mieux avoir un pays très primitif et arriéré de rudes paysans, à l'esprit lourd et droit, au cœur honnête encore, à la barbare.

Cependant ces écoles ressemblent bien, quand on s'en tient aux apparences, à celles qui font la force et la gloire des nations hautement civilisées. Car elles ont été établies par de bons patriotes

et des connaisseurs dans leur métier d'après l'exemple de ces autres écoles, anciennes et utiles, auxquelles telle grande nation doit son unité et son indépendance, ses succès militaires d'hier et sa force tranquille et sûre d'aujourd'hui.

Sur ce point aussi de l'organisation scolaire, nous avons tenu à être à la hauteur de la civilisation contemporaine. Dans les villes, on apprend l'alphabet aux enfants dans de très belles salles, bien aérées, bien éclairées; des programmes fixés avec discernement ornent les murs; l'instituteur a passé de longues années à se former pour sa mission, et il se pourrait même qu'il fût mieux payé ici qu'ailleurs, pour ce qu'il accomplit ou ce qu'il a le devoir d'accomplir. Et cependant, de classe en classe, d'examen en examen, partout, dans notre capitale, dans les centres de population, dans les petits bourgs, dans les modestes villages, croupissant dans leur pauvreté ignorante et oisive, le gentil petit élève, heureux de s'amuser en travaillant, se transforme peu à peu en cet être dur et froid que nous avons décrit plus haut.

Au lieu de fortifier la nation par l'idée et la lumière, on apauvrit l'Etat par la furieuse, l'ignoble compétition des apôtres que l'école réveille et déchaîne.

D'où vient cela, ce résultat inattendu et effrayant? Effrayant à un tel degré que des esprits très sérieux en sont arrivés à recommander que les classes inférieures soient éloignées systématiquement de l'école corruptrice et dangereuse.

*

Arrêtons-nous à l'école primaire, d'abord.

Pour la conservation et le développement d'un peuple c'est la principale. Nous aurions dû penser à elle, d'une manière sérieuse et conséquente, dès le commencement de notre régénération moderne. Car ne c'est que par cette école primaire et par de bonnes lois agraires qu'on pouvait jeter les bases de la conscience et de la prospérité nationales.

On sait malheureusement qu'après avoir doué de hautes situations scolaires, de pachaliks commodes, en laboratoires, «séminaires» et autres, les savants roumains, et les fruits secs roumains par dessus le marché, après avoir répandu les bienfaits d'une civilisation très avancée sur la population urbaine, si restreinte, si mélangée et si peu digne d'intérêt, de notre pays,—quelques pen-

seurs se sont aperçu qu'il y a encore de quatre à cinq millions de pauvres créatures laborieuses et opprimées auxquelles la lumière manque plus souvent que la nourriture. Depuis quelque temps, l'école primaire, l'école rurale a été, sans doute, l'objet d'une sollicitude digne d'éloges de la part de ceux qui nous gouvernent.

Quant aux résultats, on les attend encore.

Le principal devrait être le réveil de la dignité humaine et de la conscience nationale dans notre paysan. Tel qu'il est, il possède des vertus capitales, auxquelles notre bourgeois, plus ou moins roumain, est devenu étranger, surtout après sa francisation récente. Il est capable de travailler, tout en étant bien convaincu que les fruits de son travail, malgré toutes les lois du monde, ne lui reviendront jamais; il est en état de supporter constamment l'injustice réelle sans protestation et sans révolte — quand l'agitateur ne trouve pas bon de s'y mêler —, alors qu'un semblant d'injustice, accomplie contre sa personne ou ses intérêts, jette notre population des villes dans la rue, le bâton et la pierre dans la main; dominé par

l'idée du «péché» qui ne peut être racheté par rien, le paysan s'arrête effrayé devant des questions de morale que le bourgeois foule aux pieds chaque jour, en riant avec satisfaction; réchauffé dans son existence assez malheureuse par un sentiment vague de fraternité de tous les hommes, il fait le bien de bon cœur, il partage volontiers ce qu'il peut bien avoir avec un parent plus pauvre, avec un voisin, avec l'étranger que Dieu fait surgir sur le seuil de sa chaumière. Dans son village, que tout le monde oublie, sauf le receveur des contributions et le candidat au troisième collège, il reste, comme jadis, comme toujours, laborieux, désintéressé, poétique sous tous les aspects de son existence, très moral et d'une bienfaisance, d'une hospitalité antiques. Tel je l'ai rencontré partout, dans les montagnes comme sur la plaine, dans notre Roumanie libre de même que, au-delà des Carpathes, dans ce pays d'oppression politique, où il a un sort incomparablement meilleur.

On voit bien que c'est un noble parmi les peuples qui l'entourent, parvenus égoïstes, cruels et vulgaires; on voit bien que sa race est plus ancienne et son sang plus pur et plus précieux.

En amont de sa pauvreté et de son ignorance, il y a les siècles de civilisation brillante, la grande histoire d'étonnantes conquêtes romaines, de fondations éternelles pour la sécurité et le bonheur du monde. Tout cela, la grandeur politique, la supériorité militaire, la splendeur des arts et des lettres, la floraison des villes prospères, tout cela peut disparaître, emporté par le vent de destruction des époques malheureuses, mais quelque chose reste, indestructible à travers les siècles: la beauté élégante du corps et une âme meilleure, une âme rayonnante et pure.

Des Etats qui conduisent les destinées du monde, qui épouvantent par les proportions de leur étendue et de leur ambition ont été établis par des hommes supérieurs sur une base humaine de beaucoup inférieure. Mais ces hommes ont su tirer de leur peuple à l'intelligence chancelante et à la moralité louche tout ce qu'il pouvait donner, et c'est pourquoi le développement de ces Etats ne s'est jamais arrêté et leur pouvoir s'est incessamment accru.

Ce qu'on pourrait faire avec ce peuple roumain tel que nous le connaissons — et il ne faut pas se sentir froissé de

ce qu'il est dédaigné par l'étranger, qui ne le connaît guère—ce qu'on en pourrait faire si les cinq millions qui habitent et fructifient nos fertiles campagnes étaient cinq millions d'*âmes*, d'âmes éclairées et conscientes ! Si leur *romanité* n'était pas seulement écrite dans les livres d'ethnographie, mais dans leurs cœurs mêmes ! Si de la connaissance de leur origine, de leur histoire, de leur mission ils arrivaient à tirer eux-mêmes des sentiments de communion du sang, de fierté pour ce qui a été accompli, de confiance dans l'avenir ! Dans cet avenir qui, il faut le dire à chaque occasion, ne dépend que d'eux, de ce que seront ces cinq millions de paysans négligés,—comme si on pouvait faire quelque chose de durable sans leur participation consciente et zélée !

Il est arrivé souvent au lecteur de trouver dans des journaux «avancés», qui professent de très bons sentiments pour notre population rurale, que l'essentiel pour notre paysan c'est le pain, que tout le reste n'est formé que de vaines illusions ou de prétentions hâtives. Tout le développement de l'histoire dit le contraire.

On jette de la pitance aux bêtes faméliques et on a fait leur bonheur ; nour-

rir le corps, sans réveiller l'âme obscure, ne sert à rien; de l'ignorance persistante, ce terrain propice, la pauvreté croîtra de nouveau. La politique des distributions gratuites de maïs ne peut mener à rien d'utile et nous avons assez, sans doute, de nos sinécures urbaines, de nos pensions pour les jeunes gens qui se sont amusés et de nos récompenses nationales pour ceux qui ont, pendant de longues années, frustré l'Etat et les particuliers. Laissons aux villes leur *panem et circenses*; là-même il fait assez de mal pour ne pas le transplanter ailleurs.

Rien ne peut être accompli dans les ténèbres; c'est ce qu'il faut éloigner d'abord, — et la lumière a été créée avant le reste. Si en Norvège, en Danemark, en Suède, dans ces contrées privilégiées, la nation se sent assurée au milieu de dangers politiques qui ne sont pas moindres que les nôtres, c'est que là-bas le paysan qui soutient l'Etat est capable de le défendre aussi, non seulement de toute la force de son bras, mais aussi avec tout l'enthousiasme de son patriotisme éclairé.

Si, au-delà des mers, un petit peuple, bien inférieur au nôtre sous le rapport

du nombre, est en état de soutenir avec gloire, depuis des années, l'assaut opiniâtre, les plus grands efforts d'un des principaux Etats du monde, c'est que l'idée soutient le drapeau, alors que les soldats, laboureurs et vachers, combattent. Et cette étonnante conscience nationale, capable d'accomplir des miracles, ne résulte pas seulement d'un bien-être supérieur pour ceux qui travaillent la terre et habitent les campagnes. A la source de ce patriotisme admirable il y a un livre, la Bible, il y a ces deux apôtres, le prêtre et l'instituteur, il y a ces deux temples de l'idée et du travail : l'église et l'école. Tout le reste est venu ensuite.

Les enfants des riches viennent rarement s'asseoir sur les bancs de l'école primaire et ce n'est pas là, en tout cas, que se forme leur esprit, qu'ils découvrent leur vocation et qu'ils se renseignent sur eux-mêmes et leur peuple. L'école primaire ne pourrait pas empêcher facilement leur dénationalisation de par la volonté des familles.

Mais pour les enfants des paysans dans les campagnes et des paysans dans les faubourgs, l'école élémentaire peut être tout; c'est à elle que revient entiè-

rement la tâche de les façonner tels qu'ils doivent être pour le bien de la nation entière. La plus grande, la plus glorieuse mission dans notre Roumanie d'aujourd'hui revient à ces deux humbles qui sont le maître d'école et son allié naturel, le prêtre.

Ils sont les seuls à même de créer une nation roumaine consciente, d'assurer pour toujours son avenir. Ils sont les seuls en mesure de contrebalancer la dénationalisation des classes supérieures abâtardies et démoralisées, qui, avec d'autres paysans que ceux d'aujourd'hui, seraient balayées, rien que par les moyens légaux, comme une mauvaise écume.

Les voit-on accomplir cette mission et, sinon, pourquoi l'abandonnent-ils, quand tout dépend de son accomplissement ?

IX.

Si l'école rurale ne donne pas les fruits qu'on pourrait en attendre, ce serait, à en croire bon nombre de personnes, la faute du paysan avant tout. Il n'aime pas l'école, parce qu'il n'est pas en état de comprendre l'importance et l'utilité de l'instruction. Il considère, avec une

espèce de mépris naïf, le livre comme du « papier gâté », la classes comme une manière quelconque de perdre du temps, le lettré, le « philosophe », comme quelqu'un qui a perdu la raison, irrémédiablement, et le maître d'école, qu'on lui envoie pour lui inculquer des idées modernes et l'amour pour le progrès, comme une des formes que prend la sangsue administrative qu'il entretient par son travail aussi honnête que pénible.

Il préfère tenir l'enfant près de lui, dans le rayon restreint de son foyer et de son champ. Pendant la bonne saison, où il y a de la lumière et du travail, le garçon et la fillette ont autre chose à faire qu'à entendre des leçons de géographie ou de grammaire. Ils aideront le père et la mère au dur labeur, au bout duquel il y a le pain quotidien.

Ils seront les auxiliaires des parents sur leur petite propriété et si, par suite des partages de famille ou de la rapacité du boyard voisin, il n'y a pas grand'chose à faire, le paysan trouve mieux de louer à celui qui en a besoin, avec son propre travail, celui de ses enfants. Cela vaut mieux, pense-t-il, que de les envoyer apprendre l'oisiveté chez le maître d'école.

Durant la mauvaise saison, il y a aussi les mauvais chemins, dangereux pour tous ceux qui n'habitent pas dans le village même où se trouve l'école, et les petits élèves de cette catégorie sont les plus nombreux. On n'a pas le cœur d'envoyer l'enfant par les sentiers couverts de neige ou durcis par le gel, à la merci des tourmentes et des bêtes malfaisantes. Aussi, dans la plupart des cas toute la famille se groupe autour du foyer pour hiverner comme des marmottes, presque sans occupation, puisque la terre ne réclame plus de soins et ne demande pas d'efforts ; et le père de famille seul prend, pour rompre ce long et monotone repos, le chemin du cabaret, qui mène aussi à la ruine des pauvres chaumières et à la décadence de notre race. Quant à l'école, sur laquelle on rédige de si beaux rapports et on fonde de si brillantes espérances, elle chôme plutôt et, comme nous le verrons, le premier à s'en féliciter est l'éducateur du paysan.

Pour qu'il en fût autrement, pour qu'on eût à constater une liaison de sympathie sincère entre notre laboureur et l'école rurale, il y aurait beaucoup à changer, de notre côté, bien entendu, et

pas du sien. Dans l'état de choses actuel, il n'y a que le paysan ambitieux qui apprécie les avantages de l'école et fait même des sacrifices pour que ses enfants, ou tel de ses enfants qu'il juge mieux doué, la fréquente. Mais il ne faut pas se tromper sur les idées qui conduisent ce père de famille exceptionnel. Il ne veut pas le savoir pour le savoir, il ne croit pas plus que ses voisins à la nécessité générale de l'instruction : il pense, comme eux, pouvoir transmettre par le seul exemple à ses enfants tout ce qu'il leur faut pour être, à leur tour, de bons paysans, des « hommes honnêtes » de la campagne. Si, cependant, il achète des livres et fait briller dans sa maison la bougie pendant les nuits d'étude, c'est qu'il espère sauver ceux qui viendront après lui de sa propre misère. Il veut les arracher par le diplôme à leur condition de travailleurs pauvres et humiliés, les introduire dans ce monde supérieur des boyards qui portent « l'habit allemand » et vivent dans les villes, les racheter pour la belle oisiveté payée, largement récompensée par cet être éminemment rapace et injuste qui est l'Etat. S'ils ne peuvent pas être les heureux par la terre, ils seront les heureux

par le salaire des fonctionnaires, où on arrive plus facilement et d'une manière plus sûre.

Et ainsi, chaque année, les meilleurs parmi les enfants des villages, après avoir obtenu le diplôme du maître d'école, quittent leur foyer pour n'y revenir jamais. Ils s'en vont, joyeux eux aussi en pensant à l'avenir, vers les gymnases, les lycées, les écoles spéciales, vers les bonnes situations, où on a le droit de ne faire presque rien et de mépriser ses humbles parents par dessus le marché. Ils partent, les petits paysans, sans regretter leur misère passée, ils vont échanger leur honnêteté d'esprit, leur bon cœur, leur pureté contre des connaissances supérieures, utiles pour la vie d'un Roumain moderne. Leur intelligence, réveillée par le livre, éclaircira bientôt les sentiers louches de l'intérêt égoïste. Et la campagne, d'où nous viennent nos meilleurs soldats et nos derniers les plus nombreux, reste, comme auparavant, la patrie de ceux qui n'ont pas d'instruction, qui «ne savent pas le livre» (*nu știu carte*).

Tout cela, qu'on dit et écrit partout, est, malheureusement, très vrai. Et il est aussi très vrai que la religion du paysan est une religion de formalités vaines, respectées cependant jusqu'à la superstition, un paganisme perpétué sans changements décisifs à travers les âges, une magie enfantine pour s'assurer l'appui du Ciel et obtenir le pardon pour ses péchés par une combinaison savante de prières apprises par cœur — quand elles le sont, — de génuflexions, de signes de croix, de visites à l'église, de jours de fête et de carême.

Quant à ce qui concerne l'âme, l'église du prêtre roumain chôme aussi, tout le long de l'année.

Et cependant, si cela est, ce n'est pas de la faute du paysan; la malédiction de cette barbarie retombe uniquement sur nous, sur notre mauvaise volonté, sur notre aveuglement, sur notre manque de sincérité. Car il ne suffit pas d'écrire des articles de journaux philanthropiques et de prononcer des discours émus sur le sort du paysan; il faut avoir ce qu'il faut d'énergie et d'activité pour bien gouverner, pour agir.

Il est faux que le paysan roumain, le plus intelligent que j'ai jamais connu,

ait une antipathie naturelle contre le savoir et l'école qui a la mission de le répandre, qu'il soit un antagoniste opiniâtre du livre malfaiteur. Si cela était, il faudrait se trouver toujours, en étudiant notre histoire, devant cette antipathie et cet antagonisme. Il faudrait les rencontrer partout où vivent, en labourant la terre, des Roumains.

Eh bien! cela n'est pas. Il y a eu un temps où l'Etat n'existait guère que de nom chez nous, tel qu'on se représente un Etat digne de ce nom. Il y avait un drapeau, un prince, des boyards, une armée, des collecteurs d'impôts, mais pas de lois et pas d'administration permanente et effective. Les villages vivaient avec leurs coutumes, avec leurs chefs, choisis librement, ne devant au prince qu'une somme d'argent et, en cas de guerre, jusqu'à un certain temps, un groupe de combattants. Le prince ne faisait pas faire les routes, il n'élevait pas des mairies, des écoles et des casernes, il ne payait pas le maître d'école et le prêtre. Et cependant il y avait des églises, il y avait des prêtres, et il y avait des lettrés pour rédiger des actes de partage ou de vente, pour aider le prêtre dans ses attributions,

pour former, à leur tour, des lettrés. Et, le paysan trouvait bien que tout cela était nécessaire, parce qu'il le payait.

La pensée roumaine moderne, qui a accompli tout ce que nous voyons autour de nous dans le monde des faits, a ses origines dans la chaleureuse et sainte propagande des prêtres qui vivaient dans les villages roumains de la Transylvanie vers la fin du dix-huitième siècle et un peu plus tard. Allez-y aujourd'hui encore, et vous y trouverez le même zèle pour la nation, la même conscience droite et fière de notre mission.

Il y a bien un Etat hongrois, mais ce n'est pas le fonctionnaire de cet Etat qui est le chef du village; ces premiers parmi nos paysans, ces sentinelles de la race sont le prêtre et le maître d'école, les paysans qui pensent et qui écrivent au besoin. Ce n'est pas sans doute l'Etat, ennemi de notre peuple, qui les entretient: c'est le paysan, ce paysan roumain qui se sent avoir une âme et qui veut l'enrichir et l'élever par la foi et le livre.

*

Pourquoi les choses se passent-elles autrement chez nous aujourd'hui, dans

la Roumanie indépendante du vingtième siècle ?

C'est que nous avons importé, avec beaucoup d'autres erreurs, la conception envahissante de l'Etat, propagée par la Révolution française, la réglementation de la vie nationale par le fonctionnaire, qui doit tout conduire et de qui tout doit dépendre. Notre force et notre avenir étaient dans le paysan, à l'heure de notre régénération aussi ; le devoir des organisateurs était de consulter avant tout ce paysan, d'établir les lois, les formes de l'Etat d'après ses coutumes, ses préférences, ses nécessités. Au lieu de cela, nous l'avons ligotté pieds et mains pour le jeter inerte devant le fonctionnaire tout-puissant, pour le bonheur duquel il fallait vivre et travailler dorénavant.

Et ce fonctionnaire moderne hérita nécessairement des défauts de l'ancien boyard, des idées qui dominaient ce dernier. Il se crut fonctionnaire par la grâce de Dieu, oint par l'Etat parce qu'il devait l'être ; il se crut sans responsabilité et sans autre mission que la satisfaction complète d'un monstrueux égoïsme. Il regarda avec mépris ceux qu'il devait considérer avec reconnais-

sance et servir avec amour. Au-dessus des intérêts de sa personne et de sa caste, il ne vit rien.

La nation allait se partager en fonctionnaires et paysans: il y avait l'étranger déjà venu ou qui s'empressera de venir, pour compléter le corps social roumain. Toute personne ne travaillant pas de ses mains voulut être fonctionnaire, et le fut avec cruauté et rapacité.

Il y eut donc aussi un prêtre fonctionnaire, appelé à accomplir certaines tâches prévues par certaines lois, en échange d'un salaire et de récompenses: un prêtre formé dans une école de l'Etat et envoyé par l'Etat là où il y avait une place vacante, sans qu'on se préoccupât du désir et des sentiments du village. Il y eut un maître d'école très savant, ayant fait ses études dans quelque beau palais éclairé à l'électricité; un jeune boyard, d'origine urbaine ou rurale, qui daignait enseigner l'alphabet aux petits paysans fante de mieux et descendait un beau jour dans un village dont il ignorait l'existence même avant sa nomination.

Et voici ce qui arriva. Le prêtre diplômé—combien inférieur sur ce point au prêtre paysan d'autrefois—ne fut ja-

mais l'éducateur, le meilleur conseiller, le père du village; s'assimilant mieux que son adversaire naturel, l'instituteur, au milieu rural, il devint bientôt un mauvais paysan, envahisseur, querelleur et ivrogne. Quant au maître d'école, il ne sortit jamais de son isolement: il fit, en déclassé aigri, des théories vaines aux sales petits paysans, pour lesquels il ne se sentait aucun amour, et il médita, en rêvant de vacances, d'hivers très durs, de maladies contagieuses, au sort ingrat qui ne l'avait pas favorisé dans la distribution des gagne-pain. Or, croire qu'on est fait pour quelque chose de mieux équivaut à ne pas remplir son devoir. Et les maîtres d'école modernes s'en tinrent aux programmes, et ne firent rien.

De son côté, le paysan jugea naturellement l'instruction d'après l'être prétentieux et ridicule, d'après le quasi-boryard inutile qui la représentait. Et il confondit savoir et marchand de savoir dans le même mépris.

X.

Nous avons un grand nombre de lycées, gymnases et autres écoles secondaires,

et on commence même à trouver qu'il y en a trop. Il faut reconnaître au moins que leur développement a été plus rapide que celui des écoles primaires, rurales surtout, dont la nécessité était certainement plus grande. L'explication de ce fait n'est pas difficile à trouver, et tout le monde est à même de la donner. C'est que la plupart des paysans votent indirectement et qu'il arrive, par un certain concours de circonstances, qu'ils désignent presque toujours les personnes agréées par l'administration locale, tandis que les habitants des villes jouissent, en grande partie, du vote direct et qu'ils sont plus indépendants, c'est-à-dire que leurs intérêts les rallient souvent aux personnes qui représentent l'opposition. Sans compter que nos bourgeois comprennent mieux l'art d'arriver et qu'ils réclament énergiquement des institutions scolaires, dont le paysan se passe volontiers. Et ainsi un gymnase établi par la municipalité d'un bourg obscur, pour les quelques familles des *honoratières*, est bientôt adopté par l'Etat et le député local, toujours un grand ami du progrès des lumières, se charge, pour faciliter sa réélection, d'amener par son éloquence persuasive la transformation du

nouveau gymnase d'Etat en lycée. De sorte qu'on instruit ses enfants sans avoir la douleur de s'en séparer.

Il y a aussi de nombreuses écoles secondaires appartenant à des particuliers, apôtres désintéressés de la civilisation nationale. Elles se trouvent surtout dans les grands centres de population, où vivent les personnalités influentes et où fleurit le cumul. Le programme est celui de l'Etat, et on arrive par ce chemin réservé au même diplôme, but des efforts scolaires des Roumains du royaume. La seule différence, c'est que l'éducation y est plus «soignée», puisque les parents payent pour cela, et qu'on peut escalader d'une manière plus rapide les degrés des classes, ce qui est, du reste, réclamé par le développement précoce des enfants de bonne famille.

Depuis quelque temps, depuis cette crise que je juge un bienfait céleste, un évènement heureux de l'importance de l'Union des principautés et de la guerre pour l'indépendance, l'opinion publique n'est pas très favorable aux écoles secondaires n'ayant pas une direction pratique. Pratique elle l'est cependant, mais pas de la bonne manière.

Elle mène sans faute à la fonction d'Etat ou à la « profession libre », qui est bien souvent une fonction aussi, dans le pays des ingénieurs sans initiative et des avocats vivant de la politique surtout. Mais on voudrait autre chose : une ère de travail fécond, de volonté active, d'individualité laborieuse, destinée à nous racheter des mains de l'étranger et à décupler la valeur économique du pays. Et pour cela on trouve que nos lycées et gymnases ont une population trop abondante, que les budgets futurs ne pourront plus supporter tant de savants à la mode classique. Cela est juste et il n'y aurait à discuter que sur les moyens, de beaucoup trop simples, qui ont été proposés et employés pour changer l'état actuel des choses.

Mais ce dont je veux m'occuper ici est le rôle que peuvent avoir ces écoles secondaires dans l'œuvre de réveil de la conscience nationale, qui s'impose aujourd'hui avant tout, voire même avant le combat, si nécessaire pourtant, contre la décadence économique menaçante.

Ce rôle, sans avoir la grandeur de celui des écoles primaires, est cependant assez grand. D'abord, ces écoles secondaires, une fois bien organisées, furent

fréquentées d'une manière très assidue par les enfants des riches, des « boyards », grands et petits, de provenance ancienne ou récente. Ils daignèrent s'asseoir sur les bancs de l'école de l'Etat même, bien que la plupart devinssent les clients des « instituts » privilégiés, ayant éducation distinguée et classes à tir rapide. Depuis longtemps le jeune « coconash », coquet et gâté, vient prendre place entre les rudes gars de la campagne ou des faubourgs, et il apprend ainsi à avoir de mauvaises notes le cas échéant, à échanger des injures, à recevoir des coups quand il ne peut pas en donner, bref, à connaître les qualités et les défauts d'une société démocratique.

Chez le négociant de diplômes, c'est presque la même chose, du reste, car il y a des plébéiens qui peuvent se payer le luxe d'une école privée, et je me rappelle avoir examiné dans un pensionnat un élève d'apparence assez rustique, dont le père, petit vendeur de pétrole, me proposait quelque temps de fourniture gratuite pour une note donnée avec indulgence.

On a donc assez longtemps sous la main notre jeune boyard. Entre la gouvernante étrangère et l'Université étran-

gère, il y a ce stage à l'école roumaine, dont les plus prétentieux seuls se dispensent avec mépris, ceux qu'il faut abandonner avec un mépris supérieur à leur sort misérable de « sans patrie ». Durant sept longues années, si l'élève n'est pas pressé de finir, notre professeur a à sa disposition l'âme de cet enfant, qui est perverti plutôt que mauvais. Il peut entreprendre contre les parents, contre le précepteur, qui attend à la maison, un combat, qui n'est pas facile, sans doute, mais qu'il ne faut pas abandonner pour cela. Il peut combattre les mauvaises influences passées et prévenir celles qui viendront. Il est à même de révéler à son élève la nation à laquelle il appartient, la lui faire bien connaître et profondément aimer. Un maître respecté, un éducateur zélé, un bon patriote — qualités si rares dans notre corps enseignant — peuvent transformer ainsi le petit être égaré, la jolie machine à parler français et en faire pour la vie un membre utile de la société et du peuple roumains.

Mais cela ne se fait guère. Le « coconash » reste « coconash » et il gagne même à ses sentiments et à ses idées de vain dissipateur et de blagueur su-

perficel beaucoup de ses collègues élevés dans un autre milieu, plus grossier, mais plus sain. Il part pour l'étranger vers ses dix-sept ans, sans autre souvenir de l'école roumaine que celui de leçons ânonnées, de professeurs baffoués et d'examens escamotés. Il est mûr pour établir ses quartiers dans quelque angle louche de corruption parisienne.

Les qualités d'éducateur manquent complètement à notre professeur de lycée, ou plutôt il ne se risque jamais sur ce terrain de l'éducation. Quand il sert l'Etat, il entend uniquement louer son savoir pour un certain nombre d'années, jusqu'à ce que pension s'en suive. Il dit ce qu'il sait, dans nombre de cas tout ce qu'il sait, quelquefois plus qu'il ne sait lui-même. Les élèves assistent à la conférence, qui est parfois brillante. Ils apprennent par cœur, sur le livre ou sur les cahiers. Ils se font donner une note, qui inquiète ou rassure les parents. Ils oublient. Il apprennent de nouveau pour l'examen. Et, le baccalauréat étant aujourd'hui supprimé, ils peuvent se permettre ensuite d'oublier pour toute leur vie la maudite leçon.

Les bonnes mœurs ne s'oublient pas cependant facilement, et on garde avec

reconnaissance les idées saines et les nobles sentiments. Mais qui daignera s'occuper de cela ? Ce ne sera pas le professeur, qui ne connaît de ses élèves que leur nom, leur argent, leur capacité ou leur bonne volonté d'apprendre.

Il faudrait aussi, pour avoir de nouvelles générations utiles à l'Etat et à la nation, les professeurs patriotes. Pas de ces agitateurs vulgaires ou de ces ambitieux sans scrupules qui, à chaque prétexte d'exhibition, se drapent du tricolore et déversent des discours à panache. Nous en avons assez, plus que les autres peuples. Mais des patriotes modestes et dévoués, d'humbles apôtres, oublieux de leur personne, des altruistes au cœur rayonnant. L'enfant a plus que l'homme mûr, peut-être, — en éternel observateur, très fin, qu'il est — le sens du charlatanisme et il ne se laissera jamais conquérir par l'enthousiasme de commande et le nationalisme braillard. Il faut parler honnêtement à son âme, qu'il faut reconnaître, et ne pas attenter par ces moyens à l'intégrité de son tympan.

Si le professeur a ses défauts, le programme n'en est pas exempt, ce malheureux programme qui, refait sans cesse par les commissions et les minis-

tres, à grand renfort de bonne volonté, n'en devient que pire. Il prévoit tout, notre programme, tout ce qu'on enseigne ailleurs aussi et qu'on finit par oublier partout : grammaire grecque et trigonométrie sphérique, astronomie et histoire des conciles et des hérésies, notions d'égyptologie et philosophie de la gymnastique. En un mot, la théorie de tout ce qu'on peut savoir.

On propose aussi aux élèves la théorie de la langue roumaine et de l'histoire nationale, d'après des livres plus ou moins abominables. C'est une étude comme les autres, puisque les professeurs qui en sont chargés n'ont pas un salaire plus élevé que leurs collègues. Les enfants sont initiés à la chronologie des princes — et Dieu sait ce qu'ils en pâtissent, jusqu'à haïr toute leur vie le mot de Voévode et tout millésime antérieur à celui où ils vivent. Ils apprennent des noms de bataille, des noms d'écrivains, des titres d'ouvrages, des lois philologiques.

Qui pourrait se plaindre de ce qu'on néglige l'étude de la langue et de l'histoire roumaines ?

Tous ceux qui voient ce qui se passe, comprennent l'étendue du mal et en

souffrent. Le connaisseur en fait de genres de rhétorique, le grammairien versé, le docte petit philologue ignore l'orthographe et on est scandalisé après avoir lu les premiers mots d'un travail présenté par un étudiant universitaire. Il n'a pas la notion de la forme et ne sait pas écrire comme le dernier des employés de boutique dans un autre pays. Il n'a pas lu les meilleurs des écrivains qui ont illustré notre langue et ne se sent pas, après avoir remporté son diplôme, le moindre désir d'ouvrir jamais un livre écrit dans sa langue.

Il a été jadis en état de réciter les noms des princes phanariotes, mais il n'a pas la moindre idée claire sur notre passé, sur l'obscurité duquel flottent pour lui quelques noms dénués de sens. Il n'a pas même la notion d'une vie qui a existé, comme celle qu'il voit autour de lui, et qui a disparu, mais non sans traces. Il n'est pas capable de contempler avec piété l'histoire de son peuple, de s'agenouiller devant ce qui s'y trouve de grand. Aussi ne voit-il rien dans l'avenir, qui se résume pour lui dans quelques mots usés par la déclamation des faiseurs.

Donnez aux professeurs une autre édu-

cation, pour qu'ils la donnent à leur tour, élevez leur âme au lieu de la détruire ou de la pervertir, rattachez tout ce qu'on apprend à la notion suprême de la patrie et faites-la descendre dans les cœurs des enfants, et la Roumanie nouvelle ne ressemblera plus à celle d'aujourd'hui.

XI.

Après avoir terminé leurs sept années d'études, les élèves des lycées — débarrassés dorénavant de ce purgatoire qui était le baccalauréat — se partagent en deux. Les riches, les ambitieux, ceux qui daignent se croire « nobles » dans un pays dont les vrais boyards, les anciens, végètent obscurément au fond des villages, en laboureurs pauvres, ceux-là vont se préparer pour une carrière rapide et brillante en faisant la noce à Paris. Les autres, les pauvres, les fils des petits fonctionnaires, des petits propriétaires, des paysans même, — quelquefois, mais assez rarement, des négociants et artisans sans fortune, — forment la population de nos Universités.

Nous en avons deux, ce qui est trop,

quoi qu'en disent ces ambitions locales et personnelles qui amènent notre malheur et notre ruine. Les représentants de Iassi eux-mêmes devraient proposer la suppression de notre seconde Université, car, si c'est un bonheur pour une ville que d'avoir une école supérieure, il faut certainement que ce soit une bonne école.

Et avec les forces dont nous disposons, forces scientifiques et matérielles, forces numériques, en ce qui concerne la population scolaire, il est notoirement impossible qu'une seconde Université roumaine soit digne de ce nom. La Hongrie, un pays plus avancé grâce à des circonstances de développement plus favorables, regrette sans doute l'existence de cette succursale universitaire sans prestige qui se trouve à Cluj (Klausenbourg).

Mais laissons cela de côté, bien qu'il soit nécessaire de combattre à chaque occasion certains préjugés malfaisants qui nous empêchent de progresser, tout en ayant les dehors de l'amour pour la patrie et pour la science. Venons à ce qui nous intéresse ici, à l'idée nationale dans nos Universités, à la manière dont

elles remplissent leur rôle, qui est celui de fortifier et de répandre cette idée.

Nous avons des facultés de droit, de médecine, de sciences, de lettres et même, à Bucarest, une faculté de théologie. On peut devenir avocat, juge, médecin, professeur de lycée, prêtre sans aller quémander ailleurs un « bon pour l'Orient » quelconque. J'entretiens encore l'illusion qu'on pourrait devenir, rien qu'en suivant les cours de nos Universités, un savant dans telle ou telle branche—avec un peu de bonne volonté de la part des étudiants, un peu plus idéalistes qu'aujourd'hui, et un peu de tolérance pour l'action des bons professeurs de la part de ceux qui ne le sont pas.

Comme nous souffrons encore du manque de politiciens pour nous éclairer et diriger, du manque d'avocats pour défendre éloquemment nos intérêts particuliers, la faculté de droit est la plus peuplée, à Iassi et à Bucarest. On pourrait dire même qu'elle est très bien peuplée, et les couloirs de l'Université sont toujours encombrés lorsqu'on attend une leçon de droit. Comme nous avons beaucoup de juifs dans les villes, beaucoup d'autres étrangers, devenus Roumains par le vote des Chambres ou non, comme

un médecin ayant de la chance finit par se faire une fortune, — et j'ajouterai, pour être juste: comme la faculté de médecine de Bucarest a un certain nombre de professeurs éminents, — les cours de cette faculté sont très fréquentés.... à Bucarest surtout. Certains professeurs de la faculté des lettres attirent par le charme de leur parole un public imposant, mais ce n'est pas un public d'étudiants, et d'étudiants appartenant à cette faculté. Ceux-ci occupent à peine quelques bancs et leur nombre décroît à mesure qu'on s'approche des examens; la plupart sont inscrits aussi au droit et ils se décident, après y avoir mûrement pensé, pour cette dernière carrière, qui demande moins d'efforts et de talent et rapporte plus d'argent et de notoriété.

Les étudiants de la faculté des sciences sont plus constants et travaillent mieux; mais ils ne sont guère plus nombreux que leurs collègues des lettres, plus brillants, mais plus superficiels. Enfin, ceux parmi les séminaristes qui n'arrivent pas à se fourrer ailleurs et à utiliser autrement leur savoir acquis, de nuance absolument laïque, se résignent à n'être que des prêtres. Pour vendre du bon Dieu, auquel on les a dressés à

ne pas croire, ils sollicitent les diplômes de la faculté de théologie, dont il ne vaut guère de dire du mal.

Si les cours des lettres sont abandonnés par les étudiants, c'est dommage surtout pour ces étudiants et pour l'avenir du peuple dont ils font partie. Il y a certaines choses qu'on ne trouve pas ailleurs et que tout le monde devrait connaître, il y a certaines leçons qui sont en même temps des leçons de patriotisme et qu'on ne fait pas seulement pour préparer quelques élèves pour leurs examens. C'est à la faculté des lettres qu'on enseigne l'histoire des Roumains et celle de leur langue, de leur littérature. C'est-à-dire de leur âme et de leur passé.

Vous rappelez-vous ce discours préliminaire sur l'histoire de notre race qui fit descendre un rayon de gloire sur la tête de Michel Kogalniceano, ce grand homme politique qui daigna être quelque chose de plus: un penseur et un écrivain? Quand il osa regarder le passé lumineux, lui, enfant d'une époque d'humiliation, et que sur ses lèvres descendirent des paroles de fervente prière, d'adoration confiante, il n'était pas professeur d'Université, ce jeune officier qui

était appelé seulement à donner des leçons d'histoire « moldave » dans un lycée supérieur à l'usage des nobles. L'horizon vaste qu'il embrassa de son regard de voyant ne lui était pas indiqué par le nom, la mission et la hauteur de sa chaire. Et, s'il trouva cependant ces accents éternels de révolte et d'exhortation, c'est qu'il ne se sentait pas seulement fabriquant de diplômes, récitateur isolé de science pratique. Je ne sais pas si ceux qui l'écoutaient étaient seulement des élèves et quelques personnalités officielles, mais il savait bien, lui, que c'était pour toute la jeunesse du pays et du peuple roumain entier qu'il parlait. Ce qu'il exprima fut la pensée et le sentiment d'une époque de foi sincère et de patriotisme désintéressé, et ce fut notre race qui fit entendre ainsi qu'elle se rappelle et qu'elle espère.

Nous avons progressé depuis, singeurs de l'internationalisme que nous sommes, exploiters froids de la patrie que nous n'avons pas créée ! Le grand public a bien autre chose à faire que de venir entendre une leçon d'histoire, de langue ou de littérature roumaines : les chansonnettes inconvenantes d'une cantatrice à

demi-nue forment beaucoup mieux l'âme énergique et croyante qu'il faut que nous ayons tous pour résister à la conquête ou à l'infiltration destructrice de l'étranger. Là on y va, sans doute, en procession; et on a vu des ministres à la tête de la cohue de jouisseurs. On viendra aussi quand quelque savant voyageur nous vendra, au prix de sa célébrité, quelques conférences en français sur l'idéal religieux des Taïtiens ou les souvenirs historiques de l'île de Sumatra. Mais venir écouter, à l'Université roumaine, des leçons sur des héros qui s'appellent comme vous et moi, sur des écrivains qui vivent peut-être encore et peuvent se réjouir d'avoir fait fructifier leur talent pour le bien de leur peuple... On est trop moderne, c'est-à-dire trop envieux et trop vulgaire pour cela.

Nous nous connaissons moins que la plupart des peuples de la terre; chaque jour on découvre des choses absolument nouvelles qui nous concernent; des personnages qu'on croyait ensevelis dans l'oubli ressuscitent, des œuvres inconnues viennent à la lumière; des perspectives inattendues s'ouvrent devant nous: des archives de l'étranger, des armoires de famille, de la terre entassée sur les

ruines surgit tout un passé ignoré. Il en est parlé souvent dans nos leçons d'Université, mais la joie se glace dans l'âme et les paroles chaleureuses s'arrêtent sur les lèvres quand on regarde devant soi. Quelques désœuvrés, bientôt conquis par l'ennui ou par les causeries particulières, quelques pauvres étudiants fatigués, en peine d'examens.... Pas un des professeurs de la spécialité au moins, et ils foisonnent à Bucarest et même à Iassi. Pas un, car il croirait déchoir en venant entendre les leçons de quelqu'un qui en sait plus que lui. Et puis n'a-t-il pas, ce commode budgétivore, son diplôme de licencié, sa chaire bien assurée ? Que lui faut-il de plus et pourquoi se déranger encore après le rude labeur du passé ?

Voici maintenant ce qui en résulte pour l'Université roumaine, de ce vide qui se fait autour d'elle, même quand elle voudrait bien devenir autre chose que ce qu'elle est, c'est-à-dire ce que vous l'avez faite.

Elle s'engourdit dans ses récitations, dans ses examens; elle psalmodie lentement sa science froide, qui ne sauvera pas la vie de notre peuple. Chacun se spécialise et désire spécialiser; l'horizon

se resserre et la vie réelle est complètement oubliée, avec ses impérieux besoins et sa nécessité inéluctable. Ce n'est pas un temple élevé à la conscience nationale et à la civilisation particulière des Roumains, c'est une chapelle de la science universelle, établie d'après des formules invariables. Ce qu'on y enseigne n'a aucune relation intime autre que l'intérêt de connaître; les différentes leçons des professeurs ne concourent à rien: elles s'arrêtent au seuil de la science de chacun.

De tout cela, qui, vu en détail, peut être souvent digne d'éloges, il ne se dégage rien, aucune impulsion, aucune indication, aucune influence directe et puissante sur la vie publique. Devant cette Université, perdue dans ses nuages d'indifférence, devant cette grande école, inutile pour la conscience nationale, se déroule sans cesse la procession monotone des charlatans, des bornés et des ignorants allant d'évolution politique en évolution politique, malgré les efforts de quelques patriotes égarés, vers notre perte.

Ne nous faisons pas d'illusions sur le patriotisme de nos étudiants: c'est du champagne généreux qu'on exhibe aux

grandes solennités, mais qui ne fortifie pas chaque jour. Pour aimer un peuple, il faut le bien connaître, et ils ne connaissent pas plus que les autres ce peuple roumain.

En voulez-vous la preuve? Regardez ce qui reste après les beaux discours d'antan, après la promenade des drapeaux en deuil, après les évocations du passé devant les statues des héros, après les ovations au Souverain, après tout ce qui a fait, bien à tort, venir les larmes aux yeux des plus sceptiques. Il reste quelques jeunes gens ayant fait leur carrière plus vite que les autres, pour renier ensuite et oublier leur vaine «agitation». Pas un souvenir reconfortant, pas une fondation durable, pas une grande œuvre d'art éclosée dans ce puissant élan de patriotisme... affamé.

En sera-t-il toujours ainsi? Un peuple est ce qu'il veut,— et, quand il n'est plus, c'est qu'il l'a voulu.

XII.

Venons maintenant aux étudiants, si nombreux, qui vont suivre les cours des Universités étrangères. Voyons ce qu'ils

sont aujourd'hui, ces jeunes expatriés, après avoir connu ce que furent leurs prédécesseurs.

Les futurs avocats font leurs études en France, c'est-à-dire à Paris, et je ne crois pas qu'il y ait—sauf quelque très rare exception—des avocats roumains ayant appris leur métier en Allemagne et en Autriche. Et cependant ils auraient pu y gagner des connaissances plus solides de philosophie du droit, d'histoire du droit et des coutumes juridiques, qui leur manquent.

Les étudiants en médecine ont les mêmes préférences. Seuls, des étudiants qui choisissent les lettres, les sciences, ou quelque spécialité, bien allemande, d'économie politique, les finances, ainsi que quelques-uns de ceux qui veulent devenir ingénieurs, — prennent un autre chemin que celui de Paris.

Il n'est pas dans mon intention de dénigrer la science française, à laquelle nous devons tant, et je me suis préparé moi-même à la tâche d'historien sous la direction de maîtres français dont je garderai toujours le souvenir le plus reconnaissant. Faire l'éloge de cette science serait naïf en soi-même et inutile pour mes jeunes compatriotes, qui

l'aiment instinctivement, aussi bien que par tradition et grâce aux liens puissants de la race, que ne peuvent pas briser les intérêts changeants de la politique du moment.

Parmi les pays qu'il faut connaître pour mieux comprendre et aimer le sien est, sans doute, la France, et il ne faut pas en détourner les pèlerins sincères en quête de savoir et d'expérience humaine. Il faut leur recommander, au contraire, de s'initier, avant de commencer une carrière de labeur honnête et dévoué, à cette civilisation, qui est une des plus brillantes et des plus bienfaitantes du monde.

Si, au lieu de se laisser conquérir par cette civilisation, nos jeunes étudiants abdiquaient leur caractère national devant la force intellectuelle grandiose des pays allemands, le devoir impérieux de ceux qui voient plus loin serait de combattre, sans relâche et sans faiblesse pour les préjugés et les souvenirs de chacun, cette influence allemande. Et peut-être même dans ce cas faudrait-il crier plus fort contre ce sacrifice continu, car le danger serait plus grand. La France est bien loin et nous ne nous trouvons pas—je n'hésite pas à dire: heureusement—dans

le rayon d'influence politique immédiate, de protection envahissante de cet Etat. Tandis que des pays de civilisation allemande se trouvent tout près de nous et un certain degré d'assimilation intellectuelle provoque nécessairement, malgré toutes les déclarations et la bonne volonté du monde, l'envie d'amener aussi une assimilation politique. Sous ce rapport, notre race distincte, avec les conséquences qu'elle comporte, notre isolement latin, nous a rendu des services incalculables, a sauvé, avant toute combinaison diplomatique et plus que les considérations d'équilibre européen, notre existence, souvent menacée par nos voisins de l'Ouest et de l'Est.

Ce n'est pas donc un plaidoyer contre l'Université française, fréquentée exclusivement par la plupart des jeunes Roumains, mais c'en est un contre ce fait que notre jeunesse scolaire ne connaît rien que la France et que, se livrant sans réserves, avec tout l'enthousiasme et la naïveté de cet âge, à une influence étrangère, elle finit par oublier et mépriser sa patrie. Jusqu'au point de ne jamais pouvoir s'y reconnaître et de ne pouvoir l'aimer jamais plus. C'est le sens de cette protestation, et sa justifi-

cation. Car nos frères, fussent-ils même nos amis et notre soutien, ce qu'ils ont été jadis, — ne nous demanderaient pas ce suprême sacrifice qui est l'abdication de notre propre nationalité, sacrifice que nous offrons d'une manière si bénévole et si criminelle.

Le voyage en France est excellent, et on ne peut pas le conseiller assez à ceux qui sont appelés à jouer un rôle dans notre Roumanie. S'ils sont bien dirigés, s'ils savent choisir leurs connaissances et employer leur temps, ils gagneront des qualités de tolérance, de savoir-vivre, de sociabilité qu'il est impossible de trouver ailleurs au même degré. Ayant admiré là-bas l'enthousiasme désintéressé pour les grandes idées nationales et humanitaires, la ténacité des souvenirs patriotiques, la fidélité au drapeau politique, la persévérance au travail, nos compatriotes se sentiront le noble désir d'imiter un peu de tout cela, qui nous manque. Ce serait une autre influence française, pas du tout dangereuse, celle-là, mais réformatrice et salutaire. Il est vrai que le mauvais français qu'on entend dans nos salons et nos clubs s'apprend plus facilement et qu'il ne faut que la compli-

cité du tailleur pour être habillé à la dernière mode de Paris. Mais avoir gagné cela ne vaut pas l'argent dépensé à l'étranger et ne justifie pas les incommensurables prétentions qu'on en rapporte.

Le séjour en France est autre chose cependant que ce voyage. Il n'est admissible que si notre étudiant va y chercher des connaissances qu'il ne peut pas s'approprier chez nous ou faire des travaux pour l'accomplissement desquels les moyens manquent en Roumanie. Il est vrai que, étant un petit pays, moins riche que nous ne le croyons et pendant longtemps ralenti dans son développement, nous n'avons pas des représentants autorisés pour toute spécialité de la science. Nous avons même souvent des professeurs qui ne sont pas des spécialistes, qui n'ont ni les connaissances ni la vocation nécessaires pour occuper avec dignité une chaire où les a jetés un caprice de la politique, une parenté précieuse ou une réclame par trop persévérante. Si nous nous décidons désormais à compléter avec discernement et d'une manière scrupuleuse nos cadres universitaires, si nous apprenons à jeter à la porte les impertinents, dont le seul

talent est celui d'importuner par leurs prétentions, il se passera bien des années avant que nous ayons des Universités ou — j'aimerais mieux dire — une Université complète.

Nos moyens matériels assez restreints et, il faut ajouter, notre dissipation désordonnée dans les dépenses de l'Etat et notre manque de vrai amour pour la science nous empêcheront pendant longtemps d'avoir des bibliothèques à la hauteur de leur mission et à la mesure de nos besoins. Il faut reconnaître ces circonstances, qui ne peuvent pas être changées d'un jour à l'autre, et s'efforcer au moins de rassembler dans une bonne bibliothèque à Bucarest tout ce qu'il faut pour étudier n'importe quel point de notre histoire, n'importe quelle question relative à notre langue. Mais il faut beaucoup d'argent pour cela et durant bon nombre d'années il sera nécessaire d'aller étudier à l'étranger notre propre histoire et notre propre langue.

Nous n'avons presque pas de musées, pas un seul jardin zoologique, à peine un jardin botanique, des collections d'une rare pauvreté, et celui qui voudra se consacrer aux sciences naturelles devra trouver les moyens d'aller compléter ses

connaissances à l'étranger, même s'il se résigne à n'être qu'un bon professeur de lycée, quelque part dans la province.

Des laboratoires ont été supprimés dernièrement, et le plus souvent les calculs de l'intérêt personnel ont été surtout frappés par cette mesure, ce qui explique le caractère intime et timide des protestations.

En fait de laboratoires aussi, il faut savoir attendre et progresser d'une manière lente et sûre, à mesure que le développement général du pays s'accomplira. Aujourd'hui, on ne peut avoir que des laboratoires pauvres, mal fournis et mal servis, mal fréquentés aussi, dont l'utilité est par conséquent problématique.

Ou bien, si le contraire advient, si quelque laboratoire est par hasard digne de son nom, il n'est pas de pair avec les autres, il ne fait plus partie d'un complexe d'institutions bien ordonnées: il est une charge trop lourde pour nos épaules et, plus il est bien outillé et au courant des besoins scientifiques de l'époque, plus il provoque des remords. En tout cas, il est certain que nous n'établirons pas de sitôt de nouveaux laboratoires et que ceux qui ont été supprimés ne reparaitront pas bientôt.

Ici encore il faut se préparer ailleurs pour une carrière de savant et il faut revenir de temps en temps à l'étranger si on ne veut pas l'abandonner. Enfin, notre histoire repose en grande partie sur des matériaux de provenance étrangère, puisque nos archives des anciens temps ont disparu, emportées par les vicissitudes des temps instables et malheureux. Un moment, on a eu l'illusion de pouvoir recueillir tous ces témoignages concernant notre passé et de les rendre accessibles à tout le monde dans des éditions plutôt luxueuses.

Mais on a vu, après quelque temps, que ces témoignages sont si nombreux qu'il faut renoncer à leur publication intégrale, laissant ainsi la tâche de les rassembler à chaque chercheur préoccupé d'un point particulier de l'histoire roumaine. Avec la constatation heureuse qu'il est possible d'écrire cette histoire d'une manière aussi large et ample que celle de beaucoup d'Etats d'une ancienne civilisation, on a acquis la certitude qu'un voyage, que des voyages à l'étranger s'imposent, sous ce rapport aussi, pour celui qui veut nous raconter le passé.

C'est dans ce but et dans ces limites qu'il faut recourir à l'étranger, pour accélérer le progrès de notre propre nation. Tout autre voyage ou séjour de nos étudiants à l'étranger est inutile ou nuisible pour notre civilisation particulière.

Il est facile de s'en convaincre en constatant ce qui se passe aujourd'hui.

XIII

Il y a deux espèces d'étudiants roumains à l'étranger: les bons travailleurs, qui sont pauvres, et les mauvais travailleurs, qui sont riches. Les premiers étudient aux frais de l'Etat, les autres dépensent l'argent de leurs parents et... de leurs créanciers, qui ne seront jamais payés.

J'ai dit que ces fils de famille embrassent généralement la profession d'avocat et quelquefois celle de médecin. C'est pour obtenir un diplôme dans une de ces spécialités qu'ils se fixent pour des années hors de leur pays, dont ils doivent contribuer à faire le bonheur, cela s'entend.

Un diplôme! dira quelque étranger qui ne connaît pas nos coutumes, certai-

nes subtilités ridicules de la vanité roumaine, mais ce diplôme ne peut-il pas être délivré par quelque Université de Roumanie ? Si toute une colonie d'étudiants en droit roumains peuple les boulevards, brasseries et bals publics de Paris, à quoi bon les dépenses assez lourdes que réclame l'entretien d'une Faculté de droit à Bucarest et d'une autre Faculté de droit à Iassi ? Car, pour qu'elles soient méprisées et abandonnées de la sorte, il faut qu'elles soient bien mauvaises ! Paris est loin et la vie bien chère..

Il faudrait répondre à cet étranger, trop naïf pour comprendre d'un coup la complexité intellectuelle de la bonne société de notre patrie, il faudrait lui répondre que nos Universités peuvent délivrer des diplômes dont les possesseurs ont le droit d'occuper des places au barreau, dans la magistrature et dans l'administration.

Mais ce ne sont que des diplômes de licence, et nous sommes assez ambitieux pour vouloir être docteurs. Avec ce titre supérieur, on se sent autorisé à demander plus qu'un simple licencié du terroir, et la demande du docteur de Paris est écoutée avec plus de bienveil-

lance que celle d'un autre postulant. Et nos pères de famille aiment leurs enfants et font des sacrifices pour leur assurer l'avenir.

Nos Facultés de médecine créent cependant des docteurs et non plus, comme auparavant, de simples licenciés, destinés à être relégués dans la province pour n'en revenir jamais. Il y a des docteurs en médecine de Bucarest et de Iassi, pas si nombreux qu'il nous en faudrait pour notre population rurale, mais assez nombreux pour assiéger les bonnes places dans les grandes villes. Ce n'est pas alors uniquement à cause du titre supérieur que nos étudiants veulent absolument avoir des professeurs étrangers.

Serait-ce à cause de l'insuffisance scientifique des professeurs que nous avons ? Ce n'est pas encore cela. La Faculté de médecine de Bucarest est excellente, elle compte dans son corps enseignant des savants d'une réputation universelle ; les travaux que présentent les étudiants pour leurs examens de doctorat sont des recherches originales et honnêtes ; il est possible même de se spécialiser dans telle ou telle branche de la bactériologie, de la neurologie, ici, à Bucarest. Si la Faculté de droit

ne dépouille que très lentement la routine, si elle néglige complètement les sciences d'une haute envergure qui se reliaient ou aboutissent à celle du droit pratique, si elle ne s'occupe que très peu du droit ancien de notre pays et de notre peuple, elle façonne de bons avocats, pleinement préparés pour leur métier.

D'autre part, ce n'est pas en France ou même en Allemagne que notre étudiant sera initié au droit byzantin, au droit roumain des temps passés, et ce n'est pas par intérêt pour les sciences dont il a été question ci-dessus qu'il s'en va peupler les cours de ces Universités lointaines et qui nous sont tellement étrangères sous tous les rapports... On peut prétendre que l'avocat venu de là bas n'est supérieur à celui qui a été formé chez nous qu'en ce qui concerne la coupure de l'habit, la connaissance du jargon des boulevards et — surtout — les prétentions. Il vient, en effet, cet adolescent, ce *homunculus* ambitieux pour faire son stage de député et devenir, le plus vite possible, ministre. On a fait son droit à Paris ou on ne l'a pas fait!

Il ressort de tout ce qui a été dit que l'apprentissage à l'étranger n'a, pour

les étudiants en droit et en médecine— sauf de très rares exceptions pour ces derniers seuls — que des motifs très vulgaires et qu'il faut qualifier durement. Ces jeunes gens — ou plutôt leurs parents, de beaucoup plus coupables, — méprisent leur patrie et les institutions qui lui coûtent cher pour se faire, par des moyens qui ne sont pas droits, une situation plus brillante que les autres et dans un temps plus court que ceux-là. Cette émigration continuelle est un des aspects les plus caractéristiques de la manie de parvenir à peu de frais et de mérites qui sévit chez nous plus qu'ailleurs.

Mais il y a autre chose encore. Si notre paysan ne trouve rien de plus ridicule que l'insolence dont il doue, dans ses récits plaisants, le don Quichotte tzigane ou tel autre peuple qu'il ne considère pas trop, l'habitant de nos villes est très disposé à la vanité, au « paraître », et l'amalgame international qui veut bien passer pour aristocratie roumaine représente sans doute ce qu'il y a de plus comiquement vaniteux au monde. Allez vers le soir à la Chaussée, assistez au défilé éblouissant des riches voitures, des chevaux de prix, des livrées, des toi-

lettres, informez-vous sur la situation sociale, les mœurs, les moyens, le travail des héros de la mode bucarestoise, et vous en saurez quelque chose sur ce vice national ou, plutôt, étant donnée la provenance des dits personnages, international.

Quand on est ainsi, quand on est perdu de réputation pour une robe qu'on a portée deux fois, pour une mode qu'on a manquée, imaginez-vous la déchéance notoire d'une famille «aristocratique» qui n'envoie pas ses rejetons faire des études universitaires à l'étranger. Elle serait regardée avec commisération par ceux qui étaient jusqu'alors ses pairs; sa misère publique désormais serait accueillie avec des sourires malicieux. Tandis que si, au contraire, le jeune étudiant prend, les poches bien garnies, le chemin de Paris, s'il a, une fois arrivé là, les moyens d'épater ses collègues, s'il se trouve dans l'agréable position de pouvoir ruiner sa santé et noyer dans des plaisirs honteux le reste de moralité vacillante qui lui reste... voilà un vrai gentilhomme, un enfant de race. Son labeur étant enfin terminé, il quitte le pays de ses dettes pour revenir vers

une patrie dont il ne se rappelait quelquefois que pour la couvrir de mépris.

C'est là qu'il règnera désormais: député, ministre... Faites place, vous autres, au brillant Arlequin franco-roumain; il vient vous gouverner pour vos deniers, et la reconnaissance ne peut être que de votre côté.

Le rêve des parents et son propre rêve seront, en effet, accomplis. Mais à quel prix, pour lui et pour les autres! Il a été éloigné de sa famille, livré à lui-même, dans une grande ville séduisante surtout par ses mauvais côtés, à un âge où, avec un peu de légèreté, on peut se salir le corps et l'âme pour le reste de la vie. Il a perdu juste le temps où il devait se renseigner sur le milieu qui lui est désigné. Il n'a pas appris, et n'apprendra jamais avec les dispositions qu'il rapporte, ce qui lui est nécessaire avant tout pour pouvoir bien servir sa patrie. Et cette patrie il s'est habitué à ne pas l'aimer.

L'Etat a bien des moyens d'agir et il a le devoir d'agir ici pour empêcher la dissipation l'immoralité, la perte des forces nationales. Il demande déjà un examen de libre pratique pour les avocats et médecins de provenance exotique. C'est

bien pour le savoir, mais ce n'est pas assez pour empêcher la dénationalisation. Frappez d'interdit les diplômes étrangers pour les métiers qu'on peut apprendre parfaitement chez nous. Que notre étudiant en droit et en médecine vienne à Bucarest et à Iassi, qu'il accroisse par le nombre aussi l'importance de ces grandes écoles. Et, s'il préfère s'amuser ailleurs — eh bien! qu'il y reste.

XIV

Les «boursiers» de l'Etat roumain ne se ressemblent pas. Il y en a qui reviennent avec des diplômes, sans science; d'autres rapportent de leur séjour à l'étranger des connaissances scientifiques, mais pas de diplômes; on peut citer même quelques cas, peu nombreux, du reste, où des étudiants aux frais du ministère de l'instruction ont appris des choses utiles pour eux et pour leur pays, tout en donnant la chasse aux diplômes.

Car cette chasse s'impose pour tous les jeunes gens que leur mérite peu ordinaire désigne, parmi leurs collègues moins doués, pour des études supérieures de spécialistes au delà des frontiè-

res. Le ministère ne manque jamais d'attirer dès le début l'attention de ses stipendiés sur ce point essentiel qu'il faut se gagner un titre de docteur, d'élève diplômé quelconque dans une des universités françaises ou allemandes.

Etre docteur ou non, ajouter un titre exotique à ceux qu'on possède déjà ou en rester seulement à ces titres indigènes de moindre valeur—c'est la grande question pour notre «boursier». S'il ne décroche pas le nouveau diplôme, personne ne lui demandera des comptes au retour et ne l'obligera à rendre l'argent qu'il a dépensé, mais aussi il n'arrivera qu'exceptionnellement à la situation universitaire qu'il brigue de par son droit de jeune Roumain ayant voyagé pour ses études.

Un diplôme, fût-il délivré par la plus sévère des institutions scolaires, ne prouve que bien peu, s'il prouve même quelque chose. Qui ne connaît chez nous des personnes accusant une faiblesse intellectuelle très prononcée et ornées d'une ignorance peu commune qui ont néanmoins le droit de s'intituler docteur en droit de Bruxelles, voire même de Paris ? Certaines Universités libres ont en Roumanie la réputation de faire des mira-

cles en faveur des étrangers en quête d'actes justificatifs pour une science qu'ils ne possèdent pas et qu'ils ne peuvent jamais posséder, pour des raisons d'ordre physiologique ou moral.

La charité des petites Universités allemandes pour les fils de cet Orient, d'où vint jadis la lumière pour le reste barbare du monde, leur munificence envers ces précurseurs de la civilisation européenne jouissent depuis longtemps d'une réputation méritée, et chaque année on voit des pèlerins désintéressés se diriger vers ces foyers de la lumière, avec l'argent nécessaire pour vivre quelques semestres et se payer un bâcleur de « dissertation inaugurale ». En allant admirer les beaux sites de la Suisse romantique, maint voyageur roumain bénéficie d'un diplôme additionnel de docteur ès lettres, qu'il gagne presque aussi facilement que le timbre d'hôtel qu'il se fait coller sur les bagages. Et même, à plusieurs reprises, de tristes expériences ont été faites chez nous, publiquement, avec des candidats pour l'enseignement universitaire qui exhibaient de très hauts titres d'anciennes et glorieuses Universités allemandes, disons même de Berlin...

Le diplôme ne fait pas le savant; il

peut le reconnaître tout au plus. Ceux qui ont été depuis un demi-siècle presque à la tête de notre ministère de l'instruction le savent bien aussi. Alors pourquoi demander au « boursier » comme unique preuve de son labeur et de son zèle le dit certificat, obtenu si souvent par erreur ou par charité chrétienne ?

Cela s'explique quand on pense que c'est le seul moyen de contrôler un peu l'activité de notre étudiant, envoyé avec un revenu digne d'envie dans des grandes villes où se présentent tant d'occasions de s'amuser d'une manière supérieure. De quelle autre manière le ministère pourrait-il savoir que les quatre années passées à l'étranger par son pensionnaire ont été bien employées, consacrées vraiment au but scientifique désigné ?

Il faudrait se résigner alors à une situation qui n'a rien d'honorable pour nous. On verrait toujours nos compatriotes luttant pour les feuilles de papier magiques, employant tout leur temps à préparer des thèmes pour la licence française ou à suivre des cours de professeurs allemands qui ne les intéressent guère et ne leur serviront jamais, mais qui sont indispensables pour passer un

doctorat de province. Ils devraient continuer la mémorisation des manuels d'école, la préparation de maigres opuscules sans valeur sur des sujets indifférents ou usés, le marchandage avec les professeurs particuliers et les rédacteurs de thèses à l'usage du prochain trop pressé ou trop incapable pour faire soi-même cette besogne. Nous serions condamnés à voir encore le nom de notre nation journallement avili en Occident par la mendication de ces aventuriers de la science, toujours à la porte des secrétariats ou dans les antichambres des professeurs, infatigables dans la poursuite humiliante du « bon pour l'Orient ». Sans compter le reste de cette agitation pour nous en imposer : les brochures hebdomadaires sur des sujets sensationnels, les petits articles royalement distribués à toutes les revues imaginables, les conférences à panache dans des cercles roumains, destinés à bien autre chose qu'à raffermir la solidarité entre les Roumains expatriés et à échanger des idées d'une nuance noble et patriotique, les notices qu'on fait passer dans les journaux d'ici et dans ceux de là-bas, tout ce vulgaire tumulte, ce boniment de camelot, excusable tout

au plus chez quelque vieillard vivant seulement pour la fumée des thuriféraires salariés.

Si cela se produit, au grand dommage de notre réputation et de notre science, si le « boursier » roumain descend si bas à l'étranger pour monter si haut en retournant chez soi, il n'est pas le seul coupable. Quand il obtient sa « bourse », à la suite d'un concours public et, souvent, d'un famulat, moins public, auprès de quelque professeur influent, dont il sert les faiblesses et les haines — notre jeune étudiant n'a fourni aucune preuve de son aptitude pour faire fructifier la science acquise. C'est un bon élève, qui pourrait devenir même un bon professeur de lycée, mais pour être un savant, pour se sentir une vocation distincte, pour la manifester par des travaux originaux et utiles, il faut des qualités qui manquent au plus grand nombre des bons élèves et des excellents maîtres d'école. Il faut avoir une personnalité, une grande force de travail, une volonté inébranlable et beaucoup d'idéalisme, d'esprit de sacrifice.

Admettons que notre « boursier » ait l'étoffe d'un savant. Il doit chercher sa voie, et son premier ouvrage peut être

médiocre ou complètement manqué. Il est beaucoup plus difficile de se manifester dans la science que dans la littérature par un premier ouvrage remarquable. Et puis il est possible que cet ouvrage passe inaperçu ou qu'il soit mal jugé, venant d'un inconnu. Tandis qu'avec la petite réclame sans relâche, avec la brochure multipliée à l'infini, avec les titres conquis à force de patience, on atteint facilement son but. L'*arriviste* arrive. Il est connu, reconnu par ses compatriotes et casé dans la boîte universitaire. Après quoi, il sert d'exemple aux autres.

Il en serait autrement si l'État, moins fidèle à une routine malheureuse, prenait un autre chemin pour choisir ceux qu'il veut envoyer à l'étranger. Son intérêt, et notre intérêt à tous, est de faire progresser la science roumaine. Cela étant donné, il n'a qu'à s'informer auprès des juges compétents, qui sont les Conseils des Facultés, sur les jeunes forces ayant déjà fourni, d'une manière indubitable, leurs preuves, ayant travaillé sans but pratique, ayant écrit et publié. Ces écrivains d'avenir, ces savants au commencement de leur carrière n'ont pas chez nous les facilités

nécessaires, en laboratoires, bibliothèques, archives, pour produire une œuvre d'une importance supérieure. Il peut même arriver que leur vocation les porte vers un genre d'études pour lequel nos universités, telles que nous les voyons, ne sont pas en état de donner une préparation suffisante.

Notre devoir est de leur fournir ce qui leur manque et, s'ils allaient à l'étranger, ceux-là, il y aurait un tout autre profit pour notre nation que celui qu'on obtient en faisant voyager les premiers-prix des lycées et les favoris des professeurs de l'Université.

Ce serait même un bienfait pour ces bons élèves sans autres qualités, que de ne pas nourrir dans leur esprit des ambitions peu justifiées et irréalisables. Savez-vous, en effet, où on arrive avec le système d'aujourd'hui? Il n'y a pas de «boursier» qui ne voie dans sa situation une promesse de chaire universitaire, qui n'entretienne durant son séjour à l'étranger cette brillante espérance. Revenu dans le pays, il croit réclamer un droit en se mettant sur les rangs. Il flatte, il intrigue, il importune. Et, comme nous n'avons pas le budget nécessaire pour faire une Université à

chaque préfecture, ces aspirants sans succès finissent par se fâcher : ils crient contre l'injustice, critiquent, calomnient des ennemis imaginaires et restent, en fin de compte, des maîtres d'école dégoûtés de leur métier et des hommes très malheureux.

Alors qu'avec l'autre système nous aurions de bons livres et des savants honnêtes. Et comme ceux-ci sont toujours modestes et pensent à leur science plus qu'au reste du monde, ils sauraient attendre, s'ils s'avisait même de rêver d'une situation à la hauteur de leur mérite.

Ce serait, cette fois, — chose rare — une réforme à réaliser d'un trait de plume de la part d'un ministre.

XV

Mais les étudiants roumains du royaume, ceux dont nous avons parlé jusqu'ici, ne sont pas les seuls qui représentent aux universités étrangères notre nation.

Car nous sommes, après les Polonais seuls, le peuple de l'Europe qui a le plus à pâtir des dominations par les autres.

Il n'y a pas une frontière qui ne soit creusée dans le corps même de la race et notre royaume est entouré de bornes sanglantes. Les Roumains sont deux fois plus nombreux que les sujets du Roi Charles.

Certains de ces conationaux conquis par le sabre des barbares ou acquis par quelque perfide marché diplomatique avec les Turcs, nos suzerains d'antan, ne comptent presque plus pour nous, pour notre présent, et même pour notre avenir, tel qu'il est permis de se le représenter.

Il y a des tyrannies ethniques absolument éhontées et fondées sur une telle force brutale, sur un tel mépris pour la civilisation et pour les idées morales des peuples vraiment cultivés qu'elles semblent devoir être éternelles. Nous regardons de ce côté avec une profonde douleur, mais sans espérance.

Mais sur l'ancien sol de colonisation romaine de la Transylvanie et même dans l'ombre des nécropoles princières de la Bucovine, des générations roumaines croissent dans la conscience de l'unité nationale, dans le culte du grand passé héroïque et dans l'attente, émue et timide, des jours meilleurs, d'une bé-

nédiction divine plus forte que la volonté des oppresseurs. A Cluj, à Pest, à Vienne, à Graz, dans les universités allemandes, chez nous même, à la lumière naissante de nos centres supérieurs d'instruction, on retrouve ces jeunes Roumains, fiers de leur race et de leur descendance, irréconciliables ennemis de leurs dominateurs, liseurs passionnés de notre littérature, combattants tout prêts pour le grand combat libérateur que, dans leur saint optimisme, ils attendent d'un jour à l'autre: *romanistes* fervents, romantiques et irrédentistes chaleureux.

Nulle part plus qu'au milieu d'eux on ne se rend compte de la résistance opiniâtre que notre peuple est en état d'opposer à ceux qui veulent changer son âme, de sa vitalité admirable, malgré la pauvreté, le manque d'instruction, les circonstances politiques malheureuses. Et il faudrait recommander à nos sceptiques, à nos blasés, à nos pseudo-parisiens de prendre contact en peu avec ces éléments robustes et sains de notre nation: après avoir entrevu les trésors de patriotisme qu'ils cachent dans le plus profond de leur cœur, nos Roumains du royaume se sentiraient tout autres.

Quelques exemples de ce que sont ces jeunes Roumains, dont la vraie patrie, celle qu'ils reconnaissent tout bas, les yeux remplis de larmes, est chez nous.

Nous étions, il y a une douzaine d'années, à l'école normale supérieure de Iassi, pépinière de professeurs de lycée, l'élite de l'Université locale: des bons élèves sans doute, préoccupés de leurs examens, de leurs travaux, de leur diplôme et même de leurs lectures, — car on lisait alors beaucoup plus qu'aujourd'hui. A notre âge — vingt ans passés ou à venir! — nous croyions devoir partager des opinions politiques et sociales et nous étions en grande partie les partisans des doctrines les plus avancées formulées par les penseurs de l'Occident. Révolutionnaires ou évolutionnistes, mais socialistes ou au moins radicaux de la nuance la plus intransigeante. Nous croyions fermement à une fraternité future des futurs peuples complètement libres, et nous étions prêts à collaborer à cette œuvre. Quant à la patrie, cette notion était tout à fait discréditée parmi nous et nous n'y pensions jamais dans l'orgueil dont nous étions dominés.

Parmi ces bons élèves et ces détestables patriotes s'égara, je ne sais pas

comment, un être singulier, objet de nos plaisanteries hostiles d'abord, mais que nous finîmes par tolérer avec ses lubies, car il était un garçon agréable et un collègue aimant. Il savait très mal le français, notre seconde langue, et il n'aimait pas les Français, car, en Transylvanie, il avait lu plutôt des livres allemands, de l'Allemagne; mais il pardonnait au peuple français tous ses défauts, réels ou imaginaires, par admiration pour la Marseillaise, qu'il déclarait le plus beau chant national du monde et qu'il ne se lassait pas de chanter dans la salle de... travail. Il ne faisait pas de grands progrès, ayant été élevé dans une autre école et, plus que l'heure des répétitions, il aimait celle où, dans le dortoir plongé dans l'obscurité, il se permettait de se retirer pour chanter encore ou jouer du violon. Et de ce pauvre violon s'élevaient chaque soir des *doïnas* d'une douleur extraordinaire, des mélodies champêtres qui paraissaient mouillées de larmes de regret et de nostalgie, des chants de combat retentissants. Nous écoutions tout cela chaque soir et, en esprits forts que nous étions — la plupart le sont encore jusqu'à aujourd'hui —, nous riions.

Il y a peu de semaines, un concours de circonstances heureuses me fit connaître les étudiants roumains d'une Université étrangère, en pays ennemi. Ils me reçurent avec un enthousiasme qu'expliquait seulement ma qualité de représenter parmi eux, pour le moment, cette littérature roumaine qu'on écarte avec mépris dans notre Roumanie libre. Je crus correspondre à leur désir en leur lisant quelques pages du passé de combats, de souffrances et de gloire sanglante. J'avoue, habitué à notre public, avoir cherché en vain sur le visage de mes auditeurs une expression d'approbation quelconque. Les figures de ces jeunes gens, dont quelques-uns étaient encore des enfants, restaient attentives, mais impénétrables. Puis, quand les dernières lignes furent lues, quand les paroles de remerciement furent échangées, il y eut un moment de silence. Les verres de bière attendaient, mais on n'y touchait pas. Et soudain, sans que personne eût proposé ou donné l'exemple, de toutes ces poitrines s'éleva, comme un suprême cri de douleur et d'espérance, l'hymne de notre révolte, le *Deşteptă-te Române*.

Ils le chantaient lentement, comme un

chant religieux, les yeux perdus au loin, comme pour une prière fervente. Quand la dernière strophe vint, ils se levèrent d'un seul mouvement, et ils avaient absolument l'air de combattants dévoués allant à la mort pour une idée. Et ils iraient bien à la mort, en chantant ce même chant, pour leur liberté, ceux-là!

J'ai dit que ces étudiants font leur Université en Hongrie même, où il n'y a pas une école supérieure comparable à celles d'Allemagne, à Vienne et, ceux qui ont des moyens supérieurs, en pays allemand. Ils se destinent à être prêtres, professeurs, ingénieurs, médecins, et la plus grande partie ne pense pas — et avec raison — à émigrer chez nous: ils travaillent pour aider et conduire leurs frères subjugués.

Un diplôme hongrois leur est réclamé pour cela, et ils doivent passer nécessairement la plus grande partie de leur temps d'études à Cluj et à Bulapest. Ce n'est pas là, sans doute, qu'ils pourraient entendre en même temps des leçons d'histoire, de littérature, de langue roumaines, faites dans l'esprit qu'ils attendent. Des raisons politiques déterminent le choix des quelques professeurs de roumain, auxquels on permet tout au

plus de parler leur langue. Le professeur de Cluj est le fameux Moldovan Gergely, dont on connaît les sentiments d'amour et de respect pour son peuple. Ceux qui ne lui ressemblent pas ont devant eux une consigne absolue de laisser de côté dans leurs cours la politique. Et on comprend ce que c'est que la politique pour qui commande là-bas.

Cependant, ces étudiants sentent eux-mêmes une nécessité absolue de compléter leurs connaissances relativement à leur peuple. Ils voudraient se débarrasser de leur accent de province, se faire à la «belle langue» qu'on parle «dans le pays», *în țară* c'est-à-dire chez nous. Avec quelle piété ils suivraient les leçons destinées à leur apprendre les gestes de ces héros roumains dont ils peuplent le ciel de leur idéal! Combien voudraient-ils connaître, rencontrer et saluer comme des princes ces représentants de la pensée roumaine dont ils dévorent les livres.....

S'ils se trouvaient parmi nos étudiants en plus grand nombre qu'aujourd'hui, ils ne manqueraient pas d'exercer l'influence la plus salubre sur l'esprit de ces derniers. Le temps des rêveries humanitaires est passé; il me semble que

la jeunesse actuelle est en quelque sorte préparée pour le courant de nationalisme qui commence à vivifier depuis quelque temps la nouvelle littérature roumaine. Une époque de foi sincère, basée sur une observation honnête et un jugement impartial, s'ouvre. La présence de ces «frères» chez nous en favoriserait sans doute le progrès.

Pourquoi ne viennent-ils pas, alors, à Bucarest et à Iassi, entendre nos cours, participer un moment à notre vie? Ils sont pauvres, d'abord, et ce séjour sur les bancs de nos Universités ne leur servirait à rien pour leur carrière, car nos diplômes ne valent rien aux yeux du gouvernement étranger auquel ils sont soumis. Ce serait donc pour eux un luxe, et un luxe cher.

J'ai fait jadis dans les colonnes de ce journal, pour la science roumaine, à laquelle j'avais consacré mon travail, un appel, et il s'est trouvé quelqu'un d'assez noble pour répondre à cet appel. M. Al. Callimaki a rendu possible, en payant quatre mille francs, l'apparition de mon «Histoire de la littérature roumaine».

J'adresse maintenant un appel pour une cause qui est celle de nous tous, car elle est la cause de notre nation,

de son avenir. Jadis, les grands boyards roumains consacraient des sommes considérables pour se concilier la faveur divine en bâtissant des églises, des couvents, des hôpitaux. Il y en a assez aujourd'hui, et la terre roumaine en est recouverte, pour commémorer ceux qui ont vécu avant nous. Depuis quelque temps on pense à son nom, c'est-à-dire encore à son âme, en fondant des écoles, en créant des « bourses » pour les étudiants pauvres. *Y aurait-il quelqu'un, parmi ceux qui en ont les moyens, pour mettre les bases d'un Asile pour les étudiants pauvres de Transylvanie et des autres pays subjugués, lesquels étudiants viendraient passer une année chez nous, après avoir obtenu leur diplôme et avant de commencer leur carrière dans leur ville ou leur village ?*

Cette exhortation, je la répèterai souvent, et je crois fermement que quelque chose sera fait. Car pour faire quelque chose, il faut y croire d'abord.

XVI

La dénationalisation des classes dominantes du peuple roumain ne s'opère

cependant pas seulement par l'éducation étrangère ou par les études faites à l'étranger. Nos compatriotes jouissant du revenu ou du crédit nécessaire pour se croire membres indiscutables d'une aristocratie qui n'existe presque pas, tant elle est réduite, — ces compatriotes ne se contentent pas de recevoir dans leur jeunesse le baptême de l'exotisme. Ils vont le plus souvent possible, — malgré tout, malgré leur propre ruine et celle du pays, malgré les intérêts sérieux qui les réclament en Roumanie — se retremper dans les eaux vivifiantes qui coulent sur la terre bénie d'autrui.

Il y en a, parmi ces rejetons d'anciennes familles, dont on se rappelle facilement l'origine plébéienne, qui élisent séjour pour de longues années ou pour leur vie entière à Paris, dans la province française, dans quelque ville calme de l'Allemagne, bref n'importe où on n'a pas le déplaisir d'entendre parler roumain, ce qui réveille forcément des souvenirs désagréables.

Jadis, ils ne se bornaient pas, ces émigrés sans motif honnête, à donner à leur nom une tournure tant soit peu exotique, ils s'affablaient, pour mieux se faire valoir dans ce nouveau milieu, de par-

ticules nobiliaires inconnues sur les bords rustiques du Danube, de grands titres de dignités héréditaires qui n'avaient rien de réel. Ce que nous avons plaisanté sur le compte de ces princes, comtes, barons, «valaques» ou «moldaves», pauvres Arlequins naïfs de la comédie des vanités humaines!.... Maintenant, ils sont plus modestes, nos expatriés par mépris pour la patrie, plus modestes au moins en ce qui concerne les titres.

Ils sont si nombreux qu'il y a telle capitale où ils forment une colonie entière, à côté de la colonie bruyante et plutôt oisive des étudiants roumains. Vous les rencontrez à l'église, aux grands jours de fête, dans certains salons philo-roumains, chez quelqu'un d'entre eux. Ils arrivent à trouver des motifs pour excuser une désertion qu'ils doivent bien reconnaître comme telle, avec un sentiment qui ressemble plus ou moins au remords: ils vous parleront d'un fils chéri dont il y a l'éducation supérieure—qu'il ne peut pas acquérir ailleurs—à surveiller; des fatigues de la vie publique, où ils ont joué un rôle, des déboires de la politique, de la nécessité de se trouver au milieu d'une société plus raffinée, plus intellectuelle, en un mot digne d'eux.

Ce que valent ces excuses de mauvais patriote un peu honteux, nous le verrons bientôt.

Parmi les expatriés *permanents*, vont et viennent, papillonnent en quête de distractions pimentées et de plaisirs faciles des oiseaux de passage. Tel n'est plus député ou ministre et ne se sent par le goût de participer aux fatigues d'une campagne d'opposition: il croit n'avoir plus rien à faire dans un pays qui réclame absolument les efforts persistants de tous ses fils pour pouvoir se maintenir et progresser. Il revient au Paris de sa jeunesse et de ses rêves et épuise ses forces dans une existence d'agitation vaine, de dépenses exagérées, de jeu, de théâtre et de femmes, ce qui vaut, à l'en croire, mieux que remplir son devoir envers le pays qui l'a vu naître et la race dont il fait partie. Tel autre est parvenu à obtenir une mission de la part d'un gouvernement roumain qui désire être renseigné, pour notre bonheur à tous, sur la chorégraphie contemporaine, telle qu'elle est pratiquée dans certains bals publics d'une réputation européenne. Un autre veut s'initier aux progrès de la science ou connaître directement les nouveaux

courants qui vivifient son art. Ils sentent la nécessité absolue de cultiver des connaissances précieuses, de préparer quelque petite réclame, de demander à d'autres, à des étrangers qui ne nous connaissent et ne nous comprennent pas, des conseils que chacun ne doit demander qu'à la nature qui l'environne là-bas, chez lui, et à son âme, où elle vient se réfléchir pour devenir de l'art.

Et puis, aussitôt qu'il est possible de prévoir les chances d'une récolte et de trouver par conséquent des usuriers pour l'engager, commence pour les « aristocrates » roumains un véritable exode : Les wagons de première classe sont encombrés de voyageurs pressés de passer la frontière de la barbarie, dont ils sont des aborigènes révoltés. Ils vont jeter leur argent pour les sourires d'une chanteuse, les émotions d'une roulette et les révérences d'un garçon d'hôtel. A peine consentent-ils à s'arrêter à Vienne, qui ne leur dit que bien peu ; l'Italie, qu'on invoque si souvent comme notre terre d'origine, cette terre sainte de la beauté éternelle de la nature et de la beauté tout aussi éternelle réalisée par les hommes ne les attire pas. Tout au plus un coup d'œil à cette Venise, qui ne ré-

vèle son charme qu'au pèlerin patient et pieux, et cela même seulement pour pouvoir faire, le cas échéant, dans un salon la critique de ses hôtels. Toute la cohue de ces riches enfants de la pauvre terre roumaine s'engouffre ailleurs, pour en sortir après quelques mois les poches vides et le corps fatigué, sans avoir une idée noble, un beau souvenir ou un sentiment supérieur de plus. Ils s'en vont vers les plaisirs de ce Paris dont ils ignorent la vie de travail lumineux, vers ces villes d'eaux qui guérissent, dans des flâneries somnambuliques et des causeries fades avec des connaissances de rencontre, les maladies imaginaires qu'il est de bon ton d'avoir.

Les émigrés de toutes ces catégories abandonnent sans regret une patrie où rien ne les retient, qui leur est plus étrangère qu'un certain milieu de rastaquouères. Il y a cependant dans cette patrie, dont le sol recouvre nos aïeux, des inspirations profondes et vraies pour l'artiste, pour le poète et le penseur. Mille voix s'élèvent, pour celui qui veut bien les entendre, de ses plaines nourissantes, de ses vallées riches de souvenirs, de ses montagnes protectrices.

Elles racontent un passé digne de vénération, elles dévoilent le mystère de la beauté qui se renouvelle toujours pour nous; elles dirigent vers l'avenir les espérances. Ce qu'elles disent est ce que doivent reproduire et répéter les maîtres du pinceau et de la plume, ceux qui recueillent les sons et les combinent dans l'harmonie. Et cela ne s'entend pas sur la terre étrangère, dans les ateliers où on cherche des nouvelles voies pour un autre art, dans les brasseries où des bohèmes échangent des paradoxes littéraires, qui n'ont rien d'intéressant pour nous.

Celui qui cherche à se distraire seulement n'a qu'à regarder autour de lui et, s'il est sincère, s'il ne veut pas en imposer par ses pérégrinations exotiques, il trouvera facilement ce qu'il lui faut pour être content. On peut se reposer d'un travail honnête ici aussi bien qu'ailleurs. Chaque année, pendant que les représentants de la vanité roumaine, les grands snobs de la nation, vont distribuer ailleurs le fruit de notre labeur — chaque année un nombre restreint de visiteurs prend le chemin de nos montagnes paisibles, où, à la lisière des forêts sans pareilles dans leur sombre grandeur, s'élèvent les vieux couvents

des temps de foi, dont les cloches semblent nous appeler en carrillonnant. Nos sources de guérison ne sont pas inférieures à celles dont la grande réputation nous tente et, si les critiques dirigées contre nos stations thermales sont justifiées, il reste à savoir s'il en serait de même dans le cas où des clients plus nombreux et plus distingués peut-être viendraient y introduire des notions de confort et de bon sens mercantile qui manquent encore. Car, en les évitant, on ne contribue pas, sans doute, à les rendre meilleures.

Mais il paraît que certains membres de notre « aristocratie » ne se trouvent pas bien dans leur pays, à cause du manque d'une société qui corresponde à leurs désirs, à cause de l'absence d'une vie plus intellectuelle, plus mouvementée, plus *européenne* que celle de nos grands centres urbains. Et cette vie, pour laquelle ils sont désignés par la Providence, ils vont la chercher là où elle se trouve.

C'est-à-dire on veut des théâtres brillants, un répertoire varié et moderne, des grandes fêtes éblouissantes, des émotions d'art, des conversations instructives et spirituelles. Qu'il me soit permis de

croire que ceux qui en ont réellement besoin ne forment qu'une infime partie de nos absents, et on peut s'en convaincre en observant la vie de dissipation vulgaire et sans but que mènent la plupart d'entre ces absents.

Quant à la minorité, elle se borne à constater un mauvais état de choses sans se rendre compte combien elle en est responsable. Cette « aristocratie », ces classes aisées sont les seules qui puissent donner de l'éclat à notre vie sociale, de la distinction à nos mœurs, de la force, de la solidité à nos théâtres. Si elles négligent de faire cela, si elles croient devoir soutenir d'un argent qu'elles n'ont pas gagné une civilisation étrangère qui pourrait s'en passer, il est injuste d'élever des plaintes contre le caractère terne et mesquin de notre vie roumaine.

L'absentéisme roumain n'a donc pas d'excuse. Il a sa racine dans une mauvaise vanité, dans une éducation mal dirigée et dans le manque total de patriotisme. Ici encore l'Etat doit intervenir et — par des moyens qui sont à sa disposition : des impôts écrasants sur l'avoir de ceux qui s'en vont ailleurs—

mettre un terme à ce vice social qui est l'expatriation des riches.

Car notre ruine vient de là aussi, et cela est très simple. Nous sommes un peuple dont la richesse est dans ce que coupe la faucille du paysan. Ce paysan cueille la récolte pour le boyard, aujourd'hui comme jadis, presque sans différence. Le boyard... ? il s'en va vider ses poches chez les marchands de plaisir de l'étranger. Et cet argent ne nous revient qu'en très faible partie.

Pour un particulier, dans un cas pareil, c'est la misère finale. Et, pour notre Etat, c'est—ce que nous voyons.

XVII

Il sera question dans les derniers chapitres de cette étude de la littérature que la «bonne société» roumaine affectionne et de celle qu'elle devrait encourager, c'est-à-dire de la littérature française, de l'espèce de littérature française qu'elle recherche, et de la littérature roumaine, sans distinction d'espèce, celle-là, qu'elle dédaigne, — plus que cela, qu'elle croit devoir complètement ignorer.

Sur cette question d'une si grande im-

portance pour notre avenir—en tant que Roumains, bien entendu, et pas en tant que matériel possible de conquêtes, — il a été souvent écrit, et je l'ai traitée aussi ailleurs, d'un point de vue quelque peu différent. C'est une question qui prête à beaucoup de récriminations vaines, de doléances intéressées d'écrivains dont la vanité est atteinte parce qu'ils n'ont pas le bonheur d'être lus et connus par ceux qui se croient les plus cultivés de notre nation.

Ils s'en prennent, ces inconnus ou ces abandonnés, non pas à leur manque, plus ou moins complet, de talent, mais à la littérature étrangère, dont les écrivains ont le don de se gagner un public par des ouvrages dont on ne donne chez nous qu'une faible copie, que de ternes pastiches. Et il se trouve aussitôt d'autres compatriotes, à l'esprit plus critique, qui déclarent sans ambiguïté qu'ils sont et seront toujours pour la bonne littérature, les vers bien frappés et les récits intéressants et haïront toujours le genre ennuyeux, sans s'occuper de leur provenance et sans rien sacrifier au préjugé national.

Ce que dit notre critique, qui apparaît de temps en temps sous des noms différents, est très juste. Parmi les plus

grands supplices que puisse endurer une créature humaine est l'obligation de supporter une conversation sans goût et sans relief, et la littérature n'est autre chose qu'une conversation plus durable, plus *étendue*, mieux choisie et toujours nouvelle, où, d'un côté, parle ce qu'il y a de meilleur dans le cœur et dans l'intelligence d'un écrivain et, de l'autre, lui répond, de la part du lecteur qui ne lit pas seulement des yeux pour noyer un peu de son temps d'oisif, ce qu'il y a de plus profond, de plus intime et sacré dans son être.

Cela a une trop grande importance, une trop haute signification pour consentir à admettre dans son intimité un quidam maladroit et balbutiant des phrases mal bâties sur des idées d'emprunt. Si on se résignait à l'écouter, par excès de patriotisme, il serait cependant impossible de lui répondre, et ce ne serait plus alors qu'une audition octroyée, et non plus la vraie lecture qui rassérène l'âme et lui rend, après les déboires de la vie, de la force, de la clarté, de l'espoir dans les choses éternelles qui sont et qu'on ne peut pas voir.

Mais la question n'est pas si simple qu'elle se pose pour notre critique au

nom changeant. Tout littérature roumaine n'est pas mauvaise et, même si elle l'était aujourd'hui — supposition gratuite —, elle ne doit pas l'être nécessairement et elle ne l'a pas toujours été. La littérature a un sens plus large et plus riche et, s'il y a des livres qui meurent avant leurs auteurs, il y en a qui durent autant que la vie entière d'une nation et dont l'esprit s'élève si haut qu'il domine et dirige le développement de l'humanité entière. Ensuite le fait d'avoir paru en France ne donne pas, par lui seul, de la beauté à une œuvre littéraire et de la solidité à une construction scientifique.

Il se trouve, là-bas comme chez nous, des imbéciles et des personnes pauvrement douées qui s'avisent d'écrire pour les autres, c'est-à-dire de communiquer par l'écriture un surplus de sensibilité, une surabondance d'idées qui leur manquent, et ces fourvoyés dans la littérature ont même, dans ce pays de civilisation supérieure, plus de facilités de publier que chez nous, ce qui est regrettable. Une certaine décence de style apprise dans de meilleures écoles que les nôtres ne doit tromper personne: cette mauvaise littérature présentable ne doit pas être placée bien au-dessus de notre

mauvaise littérature *barbarement* dévergondée.

Il faut se demander donc, pour ne pas être un vain récriminateur ou un critique inutile, quelle est la littérature française qui nourrit notre « bonne société » et quelle serait la littérature roumaine ayant le droit de la remplacer.

Et, ensuite, il ne faut pas terminer des considérations pareilles sans examiner quel est vraiment le rôle d'une littérature, quelles sont ses relations non seulement avec la beauté qu'il faut réaliser par le moyen de l'art, mais avec le milieu où elle se développe, dont elle dérive, par des liens d'autant plus forts que le talent de l'écrivain est plus puissant et qu'elle influencera, malgré l'absence apparente d'une tendance et malgré toutes les protestations du penseur et de l'artiste. Il faut penser, en arrivant ici, au rôle social, national, moral que, malgré tout, l'œuvre d'art accomplira — par l'influence séduisante, par le charme suggestif de la beauté à laquelle elle est uniquement dédiée par un auteur sincère.

*

Qu'est-ce qu'on lit chez nous: à Bucarest, à Jassi, en quelque mesure dans

certaines autres centres de la vie roumaine du royaume ?

Les livres d'école d'abord, les seuls qui fassent la fortune d'une librairie. C'est le genre « littéraire » qui rapporte en Roumanie, et une légion dévouée de travailleurs se consacrent à rendre éternelle la pensée et le sentiment de la nation sous cette forme impérissable d'abécédaires, grammaires, arithmétiques, histoires du peuple roumain, etc. Les lecteurs laborieux, opiniâtres, ne manquent pas à cette branche féconde de notre littérature: il y va du sort d'une année scolaire et cette lecture passionnante n'est jamais et nulle part abandonnée impunément... C'est par le livre d'école que l'enfant arrive à être fonctionnaire, c'est par la récitation du livre d'école que le maître d'école, l'instituteur, le professeur, voire même le professeur d'Université, mérite son salaire de la part d'une patrie reconnaissante, c'est par le livre d'école que l'auteur savant, au style orné, cueille des lauriers que le sort refuse à ses confrères dévoués à quelque genre plus ingrat, c'est par le livre d'école que la librairie roumaine échappe à la faillite, qui l'attend si elle le néglige. Des manufacturiers de livres

d'école ont été nommés directeurs de bibliothèques universitaires et il y en a d'autres qui frappent fièrement à la porte de l'Académie roumaine, un abécédaire sous le bras. Gloire à l'abécédaire, fleur de la pensée roumaine du vingtième siècle, unique succès de librairie dans notre patrie, seul livre indispensable pour notre peuple, suprême manifestation nationale dans une vie intellectuelle dénationalisée!

Ailleurs, le modeste abécédaire, le naïf livre de lecture inspire du goût au petit écolier, qui sera plus tard un lecteur fidèle de la littérature écrite dans sa langue. Feuillotez seulement les livres qu'on met en Allemagne entre les mains de ceux qui donneront de la force et de l'éclat, par leur conscience et leur talent, à l'empire. Chez nous, la plupart vont tout droit du manuel scolaire au journal. Et les gens qui nous administrent, qui nous jugent, qui nous défendent — sans parler du commerçant, de l'artisan et, peut-être, de tel paysan vivant à son aise — forment leur esprit et le développent en lisant journallement avec piété cette presse roumaine qui encense ou salit les personnes, sans jamais considérer que ces personnes et celles,

de beaucoup plus nombreuses, dont le nom n'est pas mêlé à la *Commedia dell'arte* de notre politique mesquine appartiennent à un seul peuple, à un peuple qui a aussi des droits à l'attention de ceux qui éclairent par leurs écrits méritoires l'opinion publique roumaine.

L'abécédaire et le journal de parti ou de scandale, c'est la pâture habituelle de la plupart de nos conationaux. Le premier s'impose par une nécessité, le second par l'intérêt matériel qu'il provoque et qu'il venge et par une curiosité malsaine pour les choses mauvaises et laides, qu'il faudrait abandonner à l'obscurité où elles se passent.

Mais il y a aussi des gens comme il faut, des personnes riches que la lecture des journaux ne satisfait pas, qui veulent avoir quelque chose de plus que cette histoire du jour faite sans perspectives et sans impartialité. Il y a des oisifs qui ne trouvent pas une occupation digne d'eux dans des causeries fades, des intrigues de salon nouées et dénouées, des sports qui laissent l'âme vide et des émotions vulgaires devant le tapis d'un club établi pour jouer aux cartes, comme le font aussi, dans leur sous-sol, pour occuper leur temps, les gens de service.

Il y a des exemplaires assez rares de nos «boyards» du vingtième siècle qui prennent intérêt à quelque branche de la science: étant avocats, ils s'occupent d'histoire du droit, de sociologie, d'économie politique; étant médecins, ils s'occupent de psychologie scientifique, de philosophie contemporaine, etc. Il y a, enfin, quelquefois telle dame roumaine, d'une nuance plus distinguée, qui apprécie les choses de l'esprit, qui se sent capable d'admirer autre chose qu'un bel équipage, qu'une robe qui a coûté beaucoup ou une parure que ne peuvent pas se procurer ses meilleures amies. Ailleurs, ce sont ces personnages de luxe, sans destination pratique et spéciale, qui n'ont pas d'ambition et dont le pain leur vient des ancêtres laborieux, ces ornements délicats d'une société qui travaille les yeux fixés sur la terre, qui encouragent une littérature, qui ne peut jamais vivre que dans une atmosphère de sympathie admiratrice.

Quelles sont les choses que lit chez nous, dans la vallée du Danube inférieur, près de la mer Noire, au sud des Carpathes, ce petit nombre de lecteurs pour la vraie littérature?

XVIII

Regardez les vitrines des libraires qui traînent encore à Bucarest leur pauvre existence incertaine, avant de faire place à ces successeurs légitimes qui sont les magasins de vins précieux et de man-gailles rares. Vous y verrez, ci et là, quelques livres roumains et, pour le reste, des volumes français de tous les formats et couleurs possibles. C'est la pâ-ture ordinaire de ce qu'on appelle par euphémisme *notre public*.

A quel genre appartiennent ces pré-férés qui nous écartent presque complè-tement par leur indiscutable supériorité? D'abord, au genre... du moment. On ne commande que pour les écoliers des clas-siques ou les œuvres littéraires des siè-cles passés, œuvres honnêtes et saines, dont la valeur réelle a survécu aux mo-des éphémères. Jusqu'aux romantiques du dix-neuvième siècle qui ne trouvent pas de lecteurs dans notre Roumanie, où on se tient strictement au courant de l'évo-lution littéraire de l'étranger. Il faut que le millésime soit tout frais pour que le livre français soit acheté et lu. S'il re-tarde de quelques années, on le dédai-

gne comme un vieux calendrier ayant fait son temps.

Mais ce n'est pas la seule condition. Le livre en question ne doit pas être une traduction. Il y a bien, dans des langues inconnues chez nous, en allemand, en anglais, en italien, en russe, en polonais, des chefs-d'œuvre dont on a donné à plusieurs reprises des traductions françaises qui ont eu le plus grand succès. Qu'à cela ne tienne: notre compatriote est plus exclusif sous ce rapport que le lecteur français lui-même. Il a l'esprit «gaulois» — que voulez-vous? — et il ne peut pas se faire, étant Parisien jusqu'au bout des ongles, au lourd style des braves Germains, aux longueurs de la littérature anglo-saxonne, à l'artificialité des Italiens. Le Roumain, être fait de mesure et de goût — on est «aristocrate» ou on ne l'est pas! — trouve cela indigne de son attention. Il lui faut quelque chose de coquet, de fin, de pétillant. En goûtant tous les plaisirs de l'intellectualité contemporaine, on devient avec le temps tellement difficile, on a besoin de raffinements littéraires si rares pour pouvoir supporter une lecture...

Ce que les personnes de peu d'esprit appellent la littérature sérieuse est trop

massif: c'est bon pour les spécialistes. Pas de philosophie de première main, pas de livres d'histoire; les voyages mêmes sont ennuyeux. Quant aux autres variétés du genre, il ne faut pas même y penser. Au contraire, une considération spéciale sera accordée aux ouvrages de popularisation, aux petits bouquins, pourvu qu'ils aient des titres inattendus et retentissants. Dans ces conditions, on peut essayer...

Pas de poésies, ou juste ce qu'il faut pour jeter quelque vers d'un recueil à la monde dans une conversation prétentieuse avec une bonne amie qu'on ne peut pas souffrir. On est tellement impressionnable dans le monde de «l'aristocratie» roumaine, et il y a des poètes qui remuent l'âme et font du mal! Il faut bien les éviter si on tient à sa santé.

Restent les romans. Ils sont lus avec passion, dévorés. Chacun de nous connaît bon nombre de personnes dont la vie se passe ailleurs que dans le milieu qui les entoure et les sollicite par l'intérêt et le devoir. Leur cerveau est trop fatigué par certaines émotions et par l'agitation perpétuelle, qui est le châtement de la fainéantise, pour se soustraire à l'influence suggestive de l'œuvre littéraire.

Ce n'est pas seulement cette illusion passagère qu'il faut avoir pour goûter le roman, mais une vraie obsession, qui ne lâche pas sa victime. Et, quand le lecteur de cette espèce se rend compte d'une réalité qui le dégoûte parce qu'il n'est pas capable d'en comprendre le sens et d'en suivre les impulsions, il se livre, pour lui échapper, au charme dominateur d'un nouveau roman. Ou bien, il se prend à poursuivre dans la vie ses fantômes, qui le mènent souvent aux débordements d'une existence déréglée et à des actions qui réclament la répression de la société. L'immoralité, assez fréquente dans certains milieux qui sont respectés ailleurs pour autre chose que leurs deniers, est très fréquemment une intoxication littéraire.

Cette intoxication ne peut venir que de la mauvaise littérature d'imagination fabriquée, en vue du gain, pour les naïfs ou les pervers, pour les amateurs de l'étranger plutôt que pour le public français, qui a plus de bon sens que n'importe quel autre et ne sent guère de goût pour les choses sales ou difformes. Ces choses on les affectionne chez nous.

Tel qui ne cherchera pas dans les bons romans une distraction saine pour

l'esprit en sera bientôt dégoûté et il demandera une lecture plus pimentée, plus irritante dans le fatras malfaisant de la littérature d'exportation. Ce qu'un Français serait étonné en apprenant d'un libraire roumain les auteurs qui jouissent chez nous d'une réputation exceptionnelle et qui dans leur pays sont des inconnus ou des sujets de plaisanteries!

Il y a à peine quelques années que s'est passé à Bucarest un petit événement littéraire très caractéristique. Un romancier de Paris, connu par ses excentricités plutôt que par son talent, descendant authentique des rois d'Assyrie, prophète, chef de religion, patriarche de rites occultes, détenteur de secrets ineffables et divins et auteur de livres fatidiques autant que méchants, inspira un noble enthousiasme à quelques jeunes lévites roumains, adorateurs du beau, avec ou sans mystère, membres d'une société établie pour cultiver et répandre l'art sous toutes ses formes éternelles. Ces jeunes gens très sincères avaient formé le projet d'instruire ce bon public de Bucarest, qui aime la philosophie des brasseries et cafés, par des conférences à l'Athénée roumain.

Mais pas des conférences comme vous

Palade

pouvez en tenir vous ou moi, vulgaires autochtones, simples indigènes à l'intelligence peu développée. Les sommités de la pensée européenne devaient faire le voyage d'Orient pour nous initier à la civilisation. Brandes, de Danemark, si je me rappelle bien, Max Nordau, penseur allemand de Paris, Zola, de Paris encore.

Et par qui commencer? Un simple mortel semblait être trop peu pour nos civilisateurs zélés. Il pensèrent alors au thaumaturge dont les écrits les avaient charmés et ils décidèrent de s'adresser à ce demi-dieu littéraire, ayant des inspirations d'en haut et d'en bas, réservées aux élus.

Il vint, il daigna venir, il descendit sur notre terre barbare, qui en tressaillit de félicité. Des écrivains de talent, de hauts fonctionnaires, de riches «aristocrates», des professeurs d'Université, un ministre se prosternèrent devant lui. Des banquets lui furent offerts, il essuya des toasts et des invocations. Il distribua des ordres de son royaume, des portraits portant sa signature, des titres de l'au-delà. Et, à l'Athénée, dans une conférence inoubliable, il nous dit... ce que nous méritions.

Cela froissa un peu, et il y eut des journalistes, qui avaient chanté d'abord hosanna à l'illustre hôte, qui murmurèrent un peu. Mais je crois que, depuis, on a oublié et que les ouvrages du rare voyageur en Roumanie trouvent aujourd'hui des appréciateurs comme auparavant.

Ce que j'ai dit des livres peut s'appliquer aussi aux journaux et aux revues. Sauf peu d'exceptions, les périodiques nous viennent tous de France, et en très grand nombre, car on les lit à peu près dans la même proportion que la littérature périodique qui paraît chez nous.

Fait-on, du moins, un choix raisonnable en soi-même et honorable pour nous? Pas le moins du monde. Tandis que les boyards honnêtes d'autrefois s'abonnaient à des publications instructives qu'ils mettaient avec confiance entre les mains de leurs enfants, qui profitaient, à ce moment de civilisation avancée on préfère le recueil de vulgarisation mercantile ou la feuille pornographique.

Celle-ci s'étalait jusqu'hier encore à la devanture de nos kiosques de journaux et il a fallu une ordonnance du pro-

curer pour rappeler à la bienséance les membres de nos clubs d'élite, les acteurs en vue de notre vie politique et sociale, qui se délectaient en dégustant le « Fin de siècle ».

Il faut savoir donc que c'est en faveur de cette littérature, le dernier cri de la pornographie contemporaine, la dernière forme de la prose inventée par des écrivains sans talent réel, que sont sacrifiés ces pauvres livres roumains qui ont le grave défaut de dire, dans notre langue à tous, les spectacles de la nature de notre patrie et les sentiments qui agitent l'âme de notre race.

XIX

Ceux auxquels on s'aviserait de reprocher leurs sentiments de sympathie exclusive pour une littérature étrangère du moment vous répondront invariablement: il faut bien adopter la littérature d'un peuple de même race et de civilisation infiniment supérieure, puisque ce qui est écrit dans notre langue commence hier à peine et n'a pas une valeur esthétique remarquable.

Deux assertions qui sont deux erreurs.

Commençons par la dernière, pour laquelle il y a moins d'explications nouvelles à donner.

Sans doute, puisque l'intérêt qu'on porte à notre littérature nationale est très faible et très restreint, puisqu'on se lit surtout entre écrivains, c'est-à-dire avec des arrière-pensées et le cœur hostile, puisqu'une atmosphère d'admiration discrète ne favorise pas dans ce pays d'indifférence l'épanouissement complet des talents, les courants littéraires n'ont pas la variété et la force d'ailleurs, où on parle à des millions d'intelligences éclairées. Aucun des écrivains qui ont vu la lumière parmi nous ne nous a donné autre chose que des pages détachées, des fragments des rêves et des ébauches de ce qu'il n'a pas daigné achever.

Ils meurent tous l'âme riche encore de beauté inexprimée, emportant avec eux les vers qui n'ont jamais été chantés et les récits que personne n'a entendus, gardant pour leurs tristes soliloques de découragés toutes les œuvres de leur art que nous n'avons pas su leur demander. Ecrire est une œuvre sociale, un acte de fraternité humaine, et il est presque impossible de persister à l'ac-

complir au milieu du mépris et de la haine. Les plus courageux se lassent de mendier une attention qu'il faudrait déposer à leurs pieds, et des voix qu'on n'écoute pas s'éteignent tour à tour. Il n'y a pas ici une activité littéraire digne de ce nom, mais bien une période juvénile de littérature dans l'activité désordonnée de chacun. Tout au plus pourrait-on citer des écrivains d'un talent extraordinaire, qui, munis aussi d'une conscience de leur valeur assez puissante pour les tenir debout quand même, entreprennent de temps en temps, pour leur propre plaisir, des voyages inutiles d'isolés à travers ce désert ennemi.

Un étranger serait frappé, en lisant ce que nous avons écrit pendant l'époque contemporaine de notre littérature, du ton de tristesse ou de révolte qui y règne presque exclusivement. Quelques poètes de salon ou de cercles littéraires gardent seuls de la sérénité ou même de l'enjouement dans leurs œuvres. Tel Alexandri, qui ne nous a jamais trop bien connus tels que nous sommes en effet, qui a vécu toujours dans ses milieux artificiels de beau monde, nourri d'illusions que la plupart ne peuvent pas conserver longtemps. Mais les autres

sont tous—sauf les dilettanti et les troubadours à gages—des satiriques et des mécontents, et ce qu'ils nous ont donné de plus durable par sa beauté sont les lignes de prose ou de vers qu'ils ont brûlé sur le front de notre société, brillante et vaine, de jouisseurs inconscients. Et la révolte est brève et inféconde, la malédiction ne se répète pas souvent, car le poète qui la prononce contre les siens en meurt lui-même, en tant que poète.

Quand on étudie nos littérateurs, il faut deviner leur âme plutôt que la reconnaître, tant les matériaux d'une étude, manquent, tant l'indifférence générale a rendu réservées et timides ces âmes d'élite.

Mais il suffit de soixante morceaux éternels de vers frappés en bronze pour découvrir dans Eminesco un grand poète de l'humanité contemporaine. Les quelques évocations de notre passé que nous a laissées Alexandresco appartiennent à ce qui peut se trouver de plus suggestif dans toute la littérature des romantiques. Dans deux ou trois volumes de récits simples et profonds, Slavici — connaissez-vous, lecteurs et lectrices, cet écrivain qui ne raconte pas les amours

éminemment «psychologiques» des ducs et des comtesses? — a su résumer la vie de poésie limpide et de force calme des paysans roumains qui vivent dans sa patrie d'outre-monts. Il y a dans Gane des esquisses fines de la nature roumaine qu'il est permis de mettre à côté des meilleurs paysages dessinés par les grands conteurs russes. Et, parmi ceux qui vivent et écrivent encore, on peut continuer à citer de plus jeunes que ces disparus ou ces fatigués.

Je rappelle à ceux qui lisent en roumain et je révèle à ceux qui, tout en appartenant juridiquement à notre Etat, n'ont que faire de notre langue: La touche toujours juste, l'exquise mesure de style de Caragiale, auquel un autre public aurait su inspirer l'idéal qui lui manque seul pour être un très grand écrivain; la mélancolie suggestive, le charme voilé de Vlabutza, dont les phrases et les rythmes semblent venir de bien loin et de bien haut; la couleur riche et nouvelle, la sincérité populaire, la poésie infiniment délicate de Delavrancea; l'abondance de Coshbuc, qui jette, en se jouant, ses chefs-d'œuvre.

Et il y aurait encore à dire des noms qui ne se rattachent malheureusement

qu'à de maigres volumes que nous avons dédaignés pour ne pas en mériter d'autres. Du peu que nous ont donné ces poètes et conteurs ressort cependant plus qu'il n'en faut pour leur assigner des places d'honneur dans le mouvement littéraire européen de notre temps.

En effet, de temps en temps, il se trouve quelque Allemand sachant le roumain, à la suite d'un hasard ou d'études opiniâtres, qui rend dans sa langue les pages de ces maîtres. Grâce aux considérations, qui accompagnent ces traductions, nous apprenons le mérite de ces compatriotes, un mérite un peu gênant pour ceux qui ne font ou ne peuvent rien faire: aussi nous empressons-nous de l'oublier pour nous plonger dans notre somnambulisme salutaire. Une personne comme il faut ne peut pas, en effet, s'incliner un petit peu devant un aborigène coupable de délits littéraires!

*

Pour légitimer des sentiments inexcusables, quelqu'un objectera peut-être la pauvreté d'une littérature roumaine, dont il faut être Roumain soi-même, et détestable patriote roumain, pour contester les qualités de premier ordre. Il la déclarera insuffisante pour assouvir la soif

de lecture de nos désœuvrés, dévora-
teurs de romans d'importation, fabriqués
à Paris pour les indigènes du Danube.

« Cette littérature ne date que d'hier :
elle est improvisée comme l'Etat rou-
main, comme le peuple auquel elle est
destinée ». C'est le refrain que vous pou-
vez toujours avoir le plaisir d'entendre,
et, à l'occasion d'une enquête littéraire
initiée par ce journal, on l'a entendu suf-
fisamment, débité par des « écrivains rou-
mains » en langue chinoise, par des pro-
fesseurs de littérature roumaine, par des
publicistes et des personnes bien infor-
mées sur tout ce qui se trouve sur la
terre, sauf, bien entendu, leur pays.

Nous sommes un peuple que la for-
tune n'a pas gâté, dans l'existence d'é-
preuves qu'elle lui a réservée continuel-
lement. Etre rappelés à des sentiments
d'humilité par les offenses que nous
ont faites ou adressées nos voisins a
été pour nous quelque chose d'habituel.
Cela dure encore, et nous avons fréquem-
ment l'occasion de ressentir dans notre
cœur révolté les paroles cruelles, d'i-
gnorance ou de malveillance, que nous
jette tel journaliste ou voyageur étran-
ger en quête de plaisanteries nouvelles
ou trop difficile à contenter.

Il paraît cependant que notre propre concours est indispensable pour établir et répandre la calomnie à l'égard du peuple roumain.

De même que les Roumains ont eu des Etats prospères et glorieux bien avant le congrès de Paris et la charité de l'Europe philanthropique, de même que jamais à travers les siècles notre existence autonome, parfaitement libre en ce qui concerne la vie intérieure, ne s'est arrêtée, de même que notre nation est une des plus anciennes de l'Europe et qu'elle peut s'enorgueillir d'avoir passé presque deux mille ans sur la terre colonisée par ses ancêtres romains, — nous sommes le seul peuple au sud des Carpathes qui ait eu une tradition littéraire ininterrompue remontant jusqu'au seizième siècle.

Un peu après 1550 commença l'impression en roumain des livres d'église, qui furent traduits peut-être en partie avant cette époque même. Cette œuvre de traduction, vu son importance dans des temps de foi générale et sincère, demanda de longs efforts, qui furent accomplis avec patience et dévouement par des générations de clercs laborieux et savants. Elle se poursuivit pendant tout

le dix-septième siècle, qui réussit à fixer une langue littéraire intelligible pour tous les Roumains, de toutes les provinces, dans ce solide monument de travail intellectuel qui est la Bible de 1688. Après cela, au dix-huitième siècle des légions de moines éclairés transportèrent en roumain toute la littérature ecclésiastique nécessaire au prêtre et au fidèle, c'est-à-dire des centaines de volumes.

Dès la seconde moitié du dix-septième siècle, en Moldavie et en Valachie la plume des chroniqueurs nota, sans relâche presque, l'histoire de nos vicissitudes dans des phrases qui vibrent encore dans nos cœurs et nous font venir les larmes aux yeux. Aucun peuple de ces régions ne connaît, de loin même, quelque chose de semblable.

Aussitôt que ces idées occidentales arrivèrent jusqu'à nous, elles provoquèrent des chants dans une forme nouvelle. Et à côté de ces chants résonna comme auparavant dans le calme des vallées paisibles, vers la lumière scintillante des étoiles, la complainte du paysan poète par la grâce de Dieu. Notre littérature poétique populaire est une des plus belles et des plus riches, et celle de nos poètes cultivés reste encore remarquable.

Et maintenant lisez cela, vous qui en avez le devoir. Ce passé n'est pas si loin de nous pour qu'il ne soit pas possible de le rappeler à la lumière par des éditions nouvelles, à votre usage, lecteurs.

XX

Il y a eu un temps, qui n'est pas bien loin de nous, où on voyait dans l'activité littéraire un moyen agréable de se délasser d'occupations plus sérieuses. Des volumes de vers paraissaient avec des titres comme : «Heures de loisir» et on les acceptait tels qu'ils se recommandaient. Le sérieux se trouvait dans la vie, avec ses intérêts matériels et ses émotions réelles : la littérature n'était qu'un passe-temps pour l'écrivain désœuvré et des lecteurs désirant s'amuser d'une façon plus distinguée.

Cette manière de concevoir la mission d'un poème ou d'un récit ne nous appartenait pas, bien entendu, en propre : nous l'avions empruntée de l'étranger, comme beaucoup d'autres choses encore. Et nous l'abandonnâmes aussitôt qu'elle fut abandonnée par nos maîtres.

Quand le caractère des temps modernes s'affirma complètement, un nouvel

art et aussi une nouvelle direction littéraire surgirent. Cette fois, le but poursuivi était de beaucoup plus haut, plus noble et bienfaisant. L'écrivain se présenta comme un guide, un bon conseiller pour les esprits ayant quitté le droit chemin des dogmes, fréquenté pendant des siècles par des voyageurs croyants. Il prit sur lui de répondre aux grandes questions que l'humanité s'obstine à croire capables d'une solution; il s'érigea en maître de consciences, en confesseur des erreurs et en consolateur des douleurs. Il chercha à pénétrer l'âme de ses contemporains et eut l'ambition de la diriger vers ce qu'il croyait être la vérité et le bien. Jusqu'à présent, le vrai poète croit à cette mission, qu'on lui demande d'accomplir.

Nous avons suivi le courant. Après Alexandri, Bolintineano et leur école de versificateurs légers, d'amuseurs, dont les maîtres mêmes ne voulaient que nous charmer, des prophètes parurent, à la parole véhémement, exprimant la révolte devant l'injustice, la douleur de l'existence bornée et terne, l'incertitude devant les mystères suprêmes. Une nouvelle génération se forma sous l'influence de ces révélateurs d'une autre foi et d'une autre

moralité, et qui parmi nous n'a vécu sa jeunesse sous l'influence dominatrice de ce chantre fanatique du néant qui est Eminesco ?

Lire avait maintenant un autre sens : ce n'était plus un moyen d'assoupir un souci passager ou de se ménager un bon sommeil réconfortant. On consultait le poète, on lui demandait le chemin qui mène vers ce que la science doit ignorer, on recevait de lui des oracles et on les suivait fidèlement. En recueillant ces interprétations du réel et ces préceptes pour y vivre, notre pensée s'éleva et nos sentiments devinrent plus sincères et plus profonds.

Jadis, on pouvait se passer presque complètement de la lecture aussitôt la porte de l'école fermée. Maintenant, une conversation suivie, de chaque jour, avec les meilleurs et les mieux doués d'entre nous s'imposait. Mais cette lecture moderne, de disciples fervents, a aussi un autre but.

*

Les rêves de fraternité entre toutes les nations, malgré leur passé différent, leurs intérêts souvent ennemis et leur orientation particulière, se sont dissipés avec les illusions pareilles touchant la

justice sociale absolue, la paix universelle et la religion d'une science à laquelle rien n'échapperait. La pleine lumière fit fondre bientôt ces brillants et délicats nuages d'aurore.

Les plus doux parmi les voyants d'une humanité meilleure acquirent par l'expérience la conviction que l'existence de nationalités bien distinctes, avec leurs frontières bien gardées et leur drapeau très net, s'impose. De leur émulation créatrice, de leurs combats féconds dépendrait le progrès même de l'espèce humaine entière. Et on se mit à travailler avec ardeur, mais chacun de son côté, dans son champ, au milieu des siens.

Autrefois, il avait été question d'une seule langue pour la civilisation unique, sans nuances presque, des «peuples policés», et on était arrivé même à établir la langue française comme celle par laquelle on pouvait fraterniser. Maintenant, on se tourna vers les langues nationales, on les étudia avec piété et amour, on en révéla la beauté négligée auparavant et on les employa pour les monuments littéraires des temps nouveaux.

Car c'est par la langue qu'une nation se reconnaît et on apprécie sa valeur

d'après la richesse, la perfection, le raffinement et la force de cette langue, d'après l'importance et la durée des œuvres qu'elle a servi à réaliser. Elle fixe par l'état de développement où elle se trouve et par les écrits au moyen desquels elle se manifeste d'une manière durable le degré de civilisation du peuple qui la parle, et celui qui fera plus pour elle, travaillera le plus pour soi-même.

C'est le plus ancien signe de ralliement pour les fils d'une même terre nourricière et elle reste encore le plus important. Les autres, qu'on pourrait découvrir, s'effacent devant elle. Les souvenirs communs, les pactes fraternels des douleurs et des joies, des combats et des travaux partagés ne valent rien s'il ne sont pas transmis dans des pages intelligibles à tous, puisqu'elles sont écrites dans la langue qui reste celle de tous. Les collaborations hétérogènes, les associations de rencontre s'oublient avec l'intérêt qui a présidé à leur formation, et elles ne laissent pas ces traces dans le cœur de ceux qui viennent après.

A côté de l'histoire que racontent les chroniques, celle des faits et gestes, il y en a une autre qui rappelle les sen-

timents qui ont fait battre les cœurs des lointains ancêtres, les pensées qui ont fait agir ceux qui nous ont de beaucoup précédés. Ces choses intimes ne sont que très rarement transmises par écrit aux descendants. Elles laissent cependant leur trace dans la langue de chaque peuple, qu'elles enrichissent de certains mots, de certaines tournures de phrase, dont on oublie le plus souvent l'origine. -

De cette façon, on entre en contact avec ceux qui ont vécu alors, on s'initie directement à leur vie, en parlant seulement après eux la langue qu'ils ont parlée, en faisant résonner de nouveau les paroles qui sont venues pour la première fois sur leurs lèvres.

Entre ceux que ne sépare pas le temps il n'y a pas de lieu plus fort et plus durable que la langue commune. Il faut s'entendre pour pouvoir s'aimer et on ne s'entend jamais complètement qu'entre ceux qui parlent la même langue maternelle. Cette langue ne manifeste pas seulement la vie intérieure de chacun, mais elle la façonne, elle donne aux jeunes une direction particulière et un timbre différent aux sentiments. Le mot

fait éclore l'idée et la détermine et la sentimentalité est souvent régie par lui.

De sorte qu'en se servant des mêmes mots, en subissant leur influence de chaque moment, on se retrouve en communauté d'esprit avec ceux qui appartiennent à la même race. Tandis que, en l'abandonnant de gré et de force, en adoptant une autre, on soumet l'âme à une nouvelle empreinte qui, plus elle est répétée, plus elle efface l'ancienne et se substitue à elle. On a beau vivre alors avec ses congénères, participer à leur action et même partager leurs aspirations patriotiques, l'âme reste étrangère, dominée qu'elle est par une langue usuelle différente. Tant qu'on parle le langage des siens, on n'est pas encore vraiment dénationalisé, et on l'est, au contraire, pour toujours quand on a le courage, ou plutôt la bassesse de l'abandonner.

*

Mais la littérature nationale n'exerce pas son influence bienfaisante par la langue seule dans laquelle elle est écrite. Si elle est digne de son nom, si elle est autre chose qu'un vain écho de ce qui a été dit ailleurs, pour d'autres, son utilité est supérieure.

S'il faut écrire sa langue, il faut exprimer sa propre personnalité, et pas une personnalité d'emprunt, ce qui est une pose, c'est-à-dire une tromperie, une action malhonnête. Cette personnalité de l'écrivain lui appartient cependant moins qu'il ne pense. La pensée et le sentiment de l'individu viennent souvent de plus loin qu'il ne s'imagine: ceux qui ont été avant lui parlent par son moyen et font entendre, sans qu'il s'en doute, leur voix d'outre-tombe. Une âme commune circule dans les corps de ceux qui appartiennent à une même lignée.

Et cette âme commune se forme, s'enrichit, se développe dans le milieu de la patrie, qui est aussi ce'ni qui entoure bien d'autres, de génération en génération. Ce que chante notre poète n'est pas seulement la chanson de ses regrets et de ses espérances: pendant qu'il élève sa voix inspirée, une autre s'y mêle, pour la compléter. De quoi ne se compose-t-elle pas? Du bruissement des forêts anciennes, levées sur les champs de bataille, du murmure des ruisseaux qui courent sur nos plaines, du doux frémissement des lourdes moissons que le vent fait ployer devant lui. Aussi ne doit-il pas trop s'enorgueillir de ce

qui vient s'exprimer par sa voix : ce qu'il dit a une origine plus ancienne, plus lointaine et une portée plus large qu'il ne pense.

Mais il faut qu'il parle, lui, pour que tout cela soit dit, toutes ces choses qui nous tiennent de si près, que nous reconnaissons avec une émotion si profonde, mais qu'il nous est impossible de couler nous-mêmes dans le bronze de l'art. En le lisant, ce poète, ou ce narrateur, nous ne lui faisons pas le sacrifice de notre être ; au contraire, nous nous rendons compte de nous-mêmes plus complètement qu'avant de lui avoir accordé notre attention. En même temps, nous nous initions d'une façon plus intime à cette patrie qu'il représente et à laquelle nous devons tant de reconnaissance et d'amour, pour avoir joui par elle du don de la vie. Grâce au charme de son talent nous recevons l'impression immédiate de notre pays et de son passé, qui est aussi le nôtre.

Il y a depuis longtemps des écrivains roumains dont les œuvres remplissent, sans qu'ils l'eussent voulu le plus souvent, cette mission. Les lire est un devoir, pour pouvoir ainsi communier avec son propre peuple. Les abandonner pour

des étrangers, c'est un peu, lecteurs, leur donner notre âme et renier notre race.

*

Avec cela, ces articles sont terminés et il reste seulement à les résumer, en insistant sur le caractère pratique de certaines solutions qui ont été proposées.

XXI

Résumons ce qui a été démontré dans cette étude.

Le siècle qui vient de finir a vu la formation d'un Etat roumain contenant un grand nombre des habitants d'une Roumanie beaucoup plus étendue et qui lutte encore pour obtenir une existence politique dans ses vraies frontières.

Cet Etat dispose aujourd'hui d'une bonne armée, qui a fait ses preuves et nous a donné la meilleure partie de notre réputation. Il est arrivé à avoir un outillage économique supérieur à celui des peuples dont nous sépare le Danube. Le sol de notre patrie est riche et il peut l'être encore pendant longtemps, malgré une exploitation plutôt barbare, qui ne veut que le gain de chaque récolte pour payer une dissipation inouïe, d'enfants

vicieux. Des trésors sont cachés dans nos montagnes, trésors qui attendent une époque de travail éclairé pour le récompenser abondamment.

Le sort nous a placés sur une des grandes voies du commerce et de la civilisation, et nous en profiterions richement si nous avons le temps de penser à cela plus qu'aux gambades politiques des chasseurs de portefeuilles. Enfin, notre race est très bien douée, ayant une intelligence en éveil, une grande facilité de s'accommoder aux circonstances et une force de résistance contre toutes les formes du malheur, contre tous les fléaux divins et humains qui remplit d'étonnement et d'admiration quiconque en étudie l'histoire.

Dans ces conditions, nous pourrions devenir un peuple laborieux et riche, bien armé sous tous les rapports et sûr d'un avenir qui dépendrait avant tout de lui-même, le foyer d'une civilisation réelle et bienfaisante pour nos voisins, une digue inébranlable contre le désordre des bas appétits et des ambitions folles qui s'agitent à toutes nos frontières. Celui qui écrirait dans un temps bien éloigné l'histoire des progrès de l'humanité devrait nous faire alors une

large place et reconnaître l'utilité de notre travail pour le bien général de tous ceux qui vivent par la lumière et pour la lumière.

Mais pour mériter cela il faut d'abord nous bien préparer en vue d'entreprendre cette œuvre digne de notre origine et de nos qualités ethniques. Il est nécessaire d'établir notre présent sur des bases solides, pour prendre ce grand essor vers l'avenir qui serait notre honneur et notre légitimation envers les nations civilisées.

Or, un Etat ne devient vraiment fort que s'il représente en effet un peuple. D'autres cherchent à donner ce caractère à leur pays par la dénationalisation imposée officiellement ou achetée par les voies sans nombre de la corruption, des tentations impures, qui souillent. Ils ne voient le salut et la grandeur future de leur race que dans l'absorption hâtive et complète de tout ce qui se trouve d'hétérogène entre les frontières que leur ont données les traités. Nous savons bien qu'ils n'y réussiront pas, car il est passé le temps des nationalités qui meurent, malgré leur tenace volonté de vivre; mais ceux qui combattent, même contre leur conscience et contre les de-

voirs de l'humanité, pour atteindre cet idéal absurde, cette utopie et cet anachronisme, sont de bons patriotes, et il faut tenir compte de ce motif noble, en condamnant leurs attentats.

Chez nous, en Roumanie, sauf des étrangers appartenant à une race malheureuse, venus pour la plupart hier à peine et ne désirant qu'être tolérés pour vivre, il n'y a que des Roumains. Devant nous ne se dressent pas d'autres habitants de cette même patrie, ayant comme nous une histoire et un passé et le droit de réclamer tout ce qui revient à ceux qui ont combattu et souffert pour que la charrue civilisatrice déchire la lande déserte, pour que le drapeau flotte libre au-dessus des villes, de génération en génération, à travers les siècles d'épreuves surmontées et de gloire acquise. Ici, la mère n'a qu'un fils, la terre ne reconnaît qu'un maître héréditaire, un seul peuple souverain par la grâce de Dieu et de sa propre valeur.

Cela étant, qu'avons-nous fait, nous les Roumains d'un nouvel âge lumineux, les régénérateurs de notre nation, les contempteurs des époques d'humiliation et d'ignorance, que nous prolongeons autant qu'il est possible dans les temps

où ont vécu, sans être des fainéants, nos pères et nos ancêtres?

Nous avons assisté au réveil politique des nations soumises à une domination étrangère, nous avons entendu de nouveau des trompettes guerrières résonner là où on avait oublié la victoire, devant nos yeux se sont de nouveau déployés les drapeaux d'un combat libérateur; le Roi vainqueur est passé devant nous, la couronne d'acier sur son front, et nous avons entendu de bien loin, au-delà des frontières fatales, comme un long et sourd bruit d'acclamations étouffées venant saluer la bravoure des soldats roumains du «pays».

Il est heureux celui qui peut voir, dans le court espace de sa vie, se passer toutes ces choses-là. Mais, à côté de ces brillants triomphes, dont nous aimons à parler et que nous connaissons si bien, il y a eu dans ce dix-neuvième siècle un lent et obscur procès, dont on commence à peine à voir les résultats désastreux à la surface de notre vie politique et intellectuelle.

Lentement, les anciennes mœurs s'éfrondrèrent et, à leur place, il n'y eut pas une nouvelle moralité moderne pour une vie dans de nouvelles formes socia-

les et politiques; ce qu'il y avait de mauvais autrefois sous ce rapport persista seul: le manque de franchise et de loyauté, l'amour pour les intrigues et les détours, la méfiance et la convoitise, l'absence d'une vraie sociabilité, qui n'a rien à faire avec les coteries, les associations d'intérêts et les cercles d'admiration mutuelle. Brûlés par le désir de devenir d'un coup les pairs des nations les plus anciennement civilisées de l'Occident, nous avons brisé, rompu, jeté au rebut tout ce qui servait jadis à lier entre eux les individus et les classes et, naturellement, nous n'avons eu ni le temps ni le loisir de créer un nouveau régime, basé sur ce qui existe chez nous, et pas sur ce que nous voudrions y trouver pour ressembler à nos maîtres et modèles. De cette tentative fanatique de transformation à vue, que presque rien ne sollicitait et que ne légitimait rien, il résulta que notre peuple fut partagé en deux, de par les lois et les coutumes, presque aussi de par la langue.

Le paysan ne comprit rien à ce qui s'était passé et se résigna seulement à une manière d'être gouverné qui équivaut pour lui à une domination étrangère, tant elle néglige tout ce qui lui tient de près

et fait partie de ses bonnes coutumes et de ses préjugés respectables. Il ne se reconnaît pas dans le nouvel Etat, qui n'a besoin que de son argent de contribuable et de son sang de soldat.

Les classes éclairées et riches, qui conduisirent désormais les affaires et toute l'activité nationale, à la place des anciens boyards, ne se rendirent pas compte des dangers qui résultent de cette scission. Elles ne se rappelèrent pas qu'on ne fait des sacrifices que pour ce qu'on aime et qu'un petit Etat et un peuple qui n'est pas très nombreux ne peuvent se soutenir, pour le bien de la civilisation universelle, que par le sacrifice de tous ses citoyens, offert à chaque moment. Plus le précipice qui les séparait du peuple s'élargissait, plus ils s'efforçaient de le mettre en évidence: nos maîtres et gouvernants créèrent tout à la mode française, à la mode étrangère en tout cas: écoles, justice, administration, littérature, législation, art, édilité, science, etc.

Une partie d'entre eux resta sur place pour s'enorgueillir du résultat atteint et se lancer réciproquemnet la cassolette sous le nez. D'autres, qui ne trouvaient pas encore la ressemblance parfaite, se prirent à mépriser une copie, encore en

état d'informe ébauche. Ils émigrèrent à l'étranger, se marièrent à l'étranger, s'endormirent là-bas, sur la Terre Promise des jouisseurs et des sans-patrie, dans la digestion perpétuelle de leurs revenus.

Cela ne cesse pas: continuellement la littérature, ce symbole d'une nationalité consciente, s'affaiblit, se laisse envahir par les modes d'outre-frontières ou croupit dans le mépris général. La presse des journaux ressasse de faits-divers banaux ou révoltants: la chronique des accidents ou la tragi-comédie des appétits en guerre pour le pouvoir. Il faut une énergie particulière pour faire passer quelques bonnes lois organiques; le temps appartient aux lanceurs de phrases vides.

Les hommes de gouvernement n'ont plus la permission de gouverner, tant la poussée est vigoureuse de la part de ceux qui veulent leur tour ou précipitent leur avènement précocé. Presque rien de vrai, de calme, de fort, mais du tumulte, de l'incertitude, de la hâte. Si dans ce milieu de désorientés cela dure encore pendant quelque temps, il ne restera que les feux-follets de la politique au-dessus d'eaux mortes.

Il faut être aveuglé par les satisfactions personnelles et matérielles, il faut être dénué du patriotisme le plus rudimentaire pour accepter cet état de choses ou, ce qui est pire, le nier.

Des mesures s'imposent, et notre avenir — c'est-à-dire notre vraie civilisation ou notre disparition — dépend de ce qu'elles soient prises ou non.

Nous avons besoin de nous connaître et de travailler.

Laissons de côté les discussions théoriques et les campagnes salariées concernant l'article 7 et les capitaux étrangers: ces capitaux ne feront fructifier que pour d'autres nos sources de richesse, et le temps n'est pas encore venu de leur céder tout, pour nous en aller après qu'ils nous auront payé quelques jours de bombance. Un peuple ne s'élève et ne devient puissant que par son propre labeur, et non par les pourboires qu'on jette à son hospitalité fainéante.

Organisons plutôt ce travail national et protégeons-le. Fermons nos frontières autant qu'il est possible à tout ce qui nous corrompt et nous nuit, fermons-les au luxe ruineux et aux diplômes pour l'Orient, fermons-les à ceux qui veulent s'expatrier en gardant leur revenus d'ici-

bas. Éducation nationale, préparation au labour, d'un côté; prohibitions, taxes de douane et lois contre l'absentéisme, de l'autre.

La Russie a suivi ce programme, et elle n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était il y a une quarantaine d'années, quand elle faisait ce que nous faisons maintenant.

Et surtout sachons attendre. Ce qui est solide et durable se forme de soi-même, mais ne s'improvise pas.

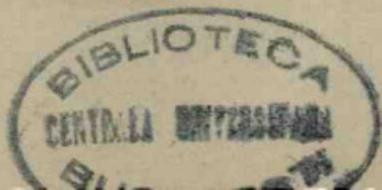




TABLE DES MATIÈRES

	<u>Pages</u>
Le nouvel an d'autrefois. La fête officielle .	3
La «Boboteaza» ou la fête du Baptême . .	17
Un voyageur en Valachie: L. de Stürmer .	29
Les Pâques d'autrefois	47
Un procès de dénationalisation	54

